

D.C. ODESZA



CECI N'EST PAS UN ROMAN D'AMOUR
MARON NOIR

Lies



D. C. ODESZA

CECI N'EST PAS UN ROMAN D'AMOUR

MARON NOIR

Liés

SEPTIÈME VOLUME

ROMAN ÉROTIQUE

Traduit de l'allemand par
Géraldine Dohm
pour LanguageBIZ

Titre original : *Sehnsüchtig Verbunden*
Kein Liebesroman

1^{re} édition : mai 2017

Copyright © D. C. Odesza
Design de couverture © My Bookcovers
Photo © conrado / ifong – fotolia.com
SW Korrekturen e. U. – swkorrekturen.eu

E-MAIL

d.c.odesza@gmail.com

FACEBOOK

www.facebook.com/d.c.odesza

Tous droits réservés.

Toute utilisation non autorisée, telle que la reproduction, la distribution, la transmission ou la réimpression, même partielle, ne peut avoir lieu qu'avec la permission écrite de l'auteur. Les personnages et l'intrigue de ce roman sont fictifs, toute ressemblance avec des personnes réelles est purement fortuite et involontaire.

Le parfum des choses est le symbole des envies qu'il éveille en nous.

CHRISTIAN MORGENSTERN

Remarque :

*Dans mes romans, je n'évoque que très rarement les moyens de contraception, mais cela ne signifie en aucun cas qu'ils ne sont pas extrêmement importants dans le monde réel !
Hélas, les lecteurs confondent plus souvent que je ne l'aurais cru un roman fictif avec la réalité.*

Contenu

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

CHAPITRE 1

Les lèvres pincées, je me force à inspirer par le nez pour garder ma contenance. S'il y a quelqu'un que je ne m'attendais pas à rencontrer à l'aéroport de Gênes, c'est bien Kean.

— Mon amante, me salue-t-il, comme si j'étais toujours sa maîtresse et que les deux dernières années n'avaient pas existé.

Incapable de bouger, je me tiens silencieusement face à lui. Seulement une vingtaine de centimètres nous séparent – mais ces quelques centimètres me semblent déjà être trop longs. Je souris au sol en marbre du hall d'entrée tout en clarifiant mes pensées. Que peut-il bien faire ici ?

Mais alors que je lève les yeux en prenant un air débonnaire, je vois apparaître derrière Kean l'homme avec lequel j'étais encore au téléphone il y a quelques secondes à peine. *Et merde...*

— Tomber sur toi ici, en Italie... dis-je en remarquant ses yeux sombres, son visage à la fois ouvert et mystérieux, avant de poser mon regard sur Gideon qui fouille du regard le hall d'entrée.

Le chaos de la foule de touristes qui nous entoure forme comme un mur de protection autour de Kean et moi. Des hommes et des femmes traînant des valises derrière eux, des enfants qui pleurnichent. Et l'incessante rengaine des annonces faites dans une langue étrangère. Mais combien de temps cette protection tiendra-t-elle ? Il risque de me découvrir à tout moment.

— Tu ne t'y attendais pas, je l'ai remarqué de loin à ta posture. Et je peux maintenant le lire dans ton regard.

Mon âme est comme un livre ouvert pour lui – déjà depuis notre première rencontre. Bien que je me sente flattée, cela rend assez difficile de lui mentir.

— Que fais-tu ici ? lui demandé-je en plongeant la main dans mon sac pour en extirper mon portable qui vibre et qui affiche un message de Gideon.

Où es-tu Maron ? Montre-toi, ne me force pas à fouiller tout l'aéroport. Sinon, je pourrais me tourner vers une hôtesse d'accueil et faire résonner ton nom dans tous les haut-parleurs. Je suis dans le hall d'entrée, à côté des escalators.

Gideon

— J'ai rendu visite à un ami qui habite ici.

J'enregistre la réponse de Kean tout en lisant le message et réagis avec un sourire crispé. *Quelle révélation...*

— Et tu tombes sur moi comme par hasard à cette heure si matinale ?

— Je t'ai vue entrer alors que je venais de déposer ma valise. Pourquoi n'as-tu pas donné signe de vie ces derniers mois ?

Je déglutis, m'humidifie les lèvres et hausse innocemment les épaules.

— J'ai rencontré quelques complications dans ma vie, mais je préférerais que nous en parlions au calme.

— Où est ton homme ? Tu ne voyages quand même pas seule ?

Dois-je mentir ou bien plutôt lui avouer que je me suis enfuie d'un voilier promenant un voyage de noces pour échapper à Gideon.

— Non, je ne suis pas seule. Gideon est là-bas, répliqué-je avec un sourire forcé qu'il reconnaît aussitôt.

Sceptique, il hausse un sourcil avant de se retourner.

— Gideon, appelé-je, alors qu'il m'a déjà vue et s'approche rapidement de nous. Où étais-tu passé ?

Mon Dieu, je déteste ces moments où je ne suis plus maîtresse de la situation. Je n'ai plus maintenant la possibilité de m'enfuir pour éviter les questions, et un nouveau conflit semble être déjà tout programmé.

Super !

Je m'avance vers Gideon avec une assurance feinte. Il a reconnu Kean et fait la moue. Ses yeux passent de moi à Kean, et il est évident qu'il ne croit pas que notre rencontre soit due au hasard.

— Gerand, grogne-t-il en passant devant lui, les lunettes de soleil sur le haut de la tête.

— Excuse-nous un instant.

Puis il se tourne vers moi, me prend par la taille et me pousse quelques pas en arrière jusqu'à la voiture de luxe exposée un peu plus loin. Il baisse ensuite la tête et sa joue frotte contre la mienne.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Que fait-il là ? me murmure-t-il à l'oreille.

Pour Kean, nous devons avoir l'air de nous embrasser passionnément. Je pose mes mains sur ses hanches pour le repousser légèrement. Son odeur

de cuir et de bois de santal me monte aux narines, et il m'est tout à coup plus difficile de penser clairement.

— Il est apparu devant moi comme par magie. Et je ne suis pas obligée de me justifier, susurré-je en le regardant d'un air amoureux pour que Kean ne se doute pas que je ne suis plus avec Gideon.

— Tu avais l'intention de te sauver et de nous laisser en plan.

Nous ? Il n'y a jamais eu de « nous » sur ce bateau.

— Tu as eu la même idée. Ne joue pas les innocents, tu ne voulais pas rester non plus. Comment t'es-tu procuré mon numéro ?

Sans me répondre, il me lâche soudain pour me reprendre plus fermement par les hanches, puis il me serre contre lui. Que mijote-t-il ? Il m'entraîne vers Kean. Il sourit malicieusement en me faisant sentir sa force. Je n'ai pas la moindre chance de me libérer de son étreinte sans éveiller de soupçons. Et je suis assez intelligente pour savoir que je n'y gagnerais rien. Je joue donc le jeu et n'oppose aucune résistance. Rien ne dit que je n'aurai pas la chance, plus tard, de monter dans l'avion à destination de Marseille.

— C'est un plaisir de te revoir, Gerand, mais nous n'avons hélas pas le temps d'échanger des politesses. Notre jet pour Dubaï décolle dans moins d'une heure. Alors... bon voyage, finit-il sur un ton laissant entendre que cela ne le dérange pas de quitter Kean aussi abruptement.

Je lui lance un regard sévère, mais il ne laisse rien paraître. Sa façon d'agir me rappelle fortement le côté autoritaire de Law.

— Oh, dans ce cas.

Kean plonge ses yeux dans les miens, et son regard engendre une douleur presque physique. Puis il jette un bref regard à sa montre et au tableau des départs.

— Nous nous verrons certainement à Marseille. C'est quand tu veux, Maron.

Il se passe un doigt sur les lèvres, un geste qui signifie qu'il m'appellera le jour même, s'empare de son bagage à main et se détourne. J'ai reconnu ce signe car nous nous en servions pendant les cours de bondage pour informer l'autre que nous voulions le voir.

Je suis Kean des yeux. Il porte un jean et une chemise cintrée à carreaux. La bandoulière de son sac en cuir passée sur l'épaule, il disparaît dans la foule. J'aurais vraiment aimé discuter plus longuement avec lui. J'aurais aimé lui demander comment il allait, ce qu'il avait vécu ces

derniers temps, si son club existait encore... Et bien plus... J'ai du mal à croire qu'il rendait vraiment visite à un ami.

Et qu'en est-il de Daphné, sa nouvelle copine ?

— Nous devrions y aller, ma chérie, dit Gideon en m'interrompant dans ma rêverie, en s'emparant de ma valise et en me tirant toujours par la taille.

Il m'appelle « ma chérie » uniquement quand il est en colère.

— Ne m'appelle pas « chérie ». Je ne suis plus ta chérie. À quoi rime ce spectacle ? lui demandé-je en plantant mes talons dans le sol en marbre pour qu'il ne puisse plus me tirer derrière lui.

Un sourire à la fois galant et malicieux aux lèvres, il se tourne vers moi, ses dents blanches bien visibles.

— Arrête-moi si je me trompe, mais il me semble que c'est bien toi qui m'as appelé. J'avais l'impression que tu voulais jouer le jeu du couple fou amoureux devant lui.

Je déteste quand il devine mes pensées avant même que j'aie eu le temps de les penser jusqu'au bout. Mais je souris rapidement pour ne rien laisser paraître.

— Qu'est-ce que je disais ! Tu affiches ce sourire à chaque fois que je devine juste.

— Mais, commencé-je à protester, quand quelqu'un se serre contre mon côté encore libre et passe son bras sous le mien.

— Tu as fichu en l'air ma matinée avec ta tentative d'évasion. Il va te falloir beaucoup d'imagination pour te faire pardonner, mon chaton.

Lawrence se tient soudain à côté de moi, vêtu d'une chemise à rayures et d'un jean. Ses cheveux sont humides, comme s'il venait de sortir de la douche.

— Je n'ai rien à me faire pardonner, alors ferme ta grande gueule. Et que les choses soient claires : je ne suis pas sous votre tutelle, et vous n'avez pas le droit de m'entraîner avec vous où et quand bon vous semble. Je reste ici.

Je me débarrasse relativement facilement du bras de Law et me libère ensuite de l'étreinte de Gideon.

— Mais bien sûr ! Pour que tu puisses te jeter au cou de Gerand ! Que t'a-t-il dit ? Quand veut-il te retrouver ?

Gideon me défie, ce qui est parfaitement ridicule. Lawrence s'empare de ma valise et commence à jouer avec comme un enfant de trois ans, lui

faisant décrire des cercles et des allers-retours.

— Si tu pouvais te voir, Gideon. Ta jalousie se lit sur ton visage. Mais si je me souviens bien, c'est toi qui t'es amusé avec la première venue juste après notre séparation. Ou bien me tromperais-je ? Dans ce cas corrige-moi, je t'en prie.

Je lui lance un regard noir avant de me saisir de ma valise que Law a justement fait rouler jusqu'à moi. Puis je fais plusieurs pas pour m'éloigner de Gideon. J'en ai marre de me disputer avec lui.

— Vous ne pourriez pas garder pour vous vos reproches en ma présence ? C'est insupportable. Cherchez vous un psychiatre...

Gideon et moi l'interrompons d'une seule voix :

— Ne t'en mêle pas !

— Ça va, ça va, se rend-il en levant les mains et en reculant de quelques pas.

— Gentil garçon, commenté-je en haussant un sourcil avant de tourner les yeux vers Gideon.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ne pas faire confiance à Kean Gerand, déclare-t-il.

Incrédule, je me contente de sourire en secouant la tête tout en empoignant ma valise.

— Il n'est pas ton ennemi.

— Mais il n'est pas mon ami non plus. Il se pourrait très bien que ce soit lui l'auteur de tous ces messages.

— Mais bien sûr ! commenté-je avec un rire forcé.

Pourquoi cet interrogatoire ?

— Il est respectable, lui, contrairement à ta gentille connaissance Ricarda. Je le connais depuis cinq ans – c'est assez pour savoir exactement qui il est. Il n'a pas besoin de jouer et d'intriguer. Ce genre de choses correspond plus à une femme.

Pourquoi suis-je encore en train de m'expliquer et de me justifier, ce n'est qu'une perte de temps. J'ai confiance en Kean et je sais qu'il n'est pas l'instigateur de cette intrigue. J'en mettrais ma main au feu. Il n'a pas besoin de ce genre de jeux. S'il a envie de me voir, il prend contact avec moi, point. Nous avons une relation dominée par la sincérité, ce que peu de personnes peuvent comprendre. Je suis certaine que je ne rencontrerai jamais quelqu'un d'autre comme lui.

— Tu es encore avec nous ?

Gideon claque des doigts juste devant mes yeux, comme si j'étais un chien. Je donne une claque sur sa main pour qu'il la baisse.

— Bien sûr. Mais je n'ai plus de temps à perdre, l'enregistrement des passagers sera bientôt terminé.

J'ai suivi du coin de l'œil la queue au guichet n° 28, et j'ai remarqué qu'elle diminuait régulièrement.

— Nous nous verrons peut-être à Marseille. Passe le bonjour à Jane et Dorian de ma part. Au revoir.

Je fais demi-tour et me dirige vers le guichet d'un pas déterminé. Lawrence a disparu dans une boutique de Rolex, vingt mètres plus loin. Pas besoin de me soucier de lui. Je mets mes lunettes de soleil et jette un regard en arrière pour m'assurer que Gideon ne me suit pas.

Même si cela me fait mal de l'admettre, une petite partie de moi souhaite que Gideon me retienne et m'empêche de prendre cet avion. Mais il est toujours immobile et me fixe, ses traits plus durs que ceux d'une statue de marbre. C'est mieux ainsi. Nous allons avoir besoin de beaucoup de temps pour réparer ce qui s'est brisé entre nous. Ces blessures ne guérissent pas aussi vite qu'on le voudrait. Et encore moins quand on les rouvre chaque jour. Mon cœur se languit de lui, mais ma raison m'empêche de refaire les mêmes erreurs.

Je me souviens encore de cette soirée passée sur le grand canapé devant la baie vitrée, à côté de la cheminée dans laquelle un feu crépitait. Seule. J'observais les arbres dans l'obscurité du jardin, et les premiers flocons de neige commençaient à tomber du ciel comme de minuscules plumes blanches. J'aime être seule, c'est vrai, mais j'aurais malgré tout aimé l'avoir à mes côtés dans certaines situations. Mais ce soir-là, j'étais seule sur le canapé, en train de boire du vin et de lire Tolstoï.

Dyke était couché sur le tapis à mes pieds, et j'ai passé le jour de Noël dans la solitude. Je revois encore scintiller les lumières du sapin de trois mètres de haut placé derrière le canapé alors que je levais les yeux vers la porte d'entrée pour la centième fois. Les boules dorées et argentées reflétaient la lueur des flammes. L'ambiance n'aurait pas pu être plus romantique, plus parfaite. Il ne manquait rien, à part Gideon. Je n'avais pas l'intention de passer les fêtes avec les Chevalier. Pour être honnête, je me passerais bien de Noël. Si on me demandait mon avis, je rayerais Noël du calendrier. Mais ce soir-là, je suis allée me coucher remplie de tristesse, persuadée d'avoir eu un avant-goût de mon futur.

— Déposez votre valise sur le tapis roulant, s'il vous plaît. Ne la posez pas sur les roulettes.

Une vieille mégère aux cheveux grisonnants me rappelle à la réalité. Elle scanne mon billet en classe économique puis colle une étiquette autour de la poignée de ma valise que le tapis roulant emporte hors de ma vue. Je prends mon billet en souriant amèrement avant de me diriger vers la zone sécurisée.

Une fois dans le hall d'attente, je sors mon smartphone pour contrôler mes e-mails et mon calendrier. Mon premier rendez-vous avec un client a lieu demain. Cela ne m'embête pas vraiment de reprendre mon ancien travail, mais je ne peux pas m'empêcher de penser à la promesse faite à Gideon : ne plus jamais travailler comme *escort girl*.

Je prends place dans l'avion à côté d'un gros Chinois qui s'assied presque sur moi, et l'hôtesse de l'air commence à débiter les consignes de sécurité. *Je n'en ai pas besoin. Si jamais nous nous écrasons, je n'ai aucune chance d'atteindre les issues de secours avec ce gros sac de riz en travers de mon chemin.*

— Ici le pilote qui vous parle depuis le cockpit. Soyez les bienvenus à bord. Nous atterrirons à Munich dans une heure et demie environ. La météo y est mitigée : averses avec une température de 17° C.

Je lève les yeux au plafond avant d'appuyer ma tête au hublot pour profiter encore une fois du magnifique soleil qui brille ici. J'entends alors le ronronnement des turbines. Je ne m'en étais pas aperçu plus tôt.

Une heure d'attente à Munich avant de m'envoler pour Marseille où j'atterrirai après 3 heures et 55 minutes de vol en tout. *Les frères Chevalier mériteraient que je les étripe.*

Perdue dans mes pensées, je ne me rends pas tout de suite compte que l'avion ne bouge pas et que le pilote n'a pas encore annoncé le décollage.

Je jette un coup d'œil à mon smartphone en mode avion. Dix minutes de retard. Mais je m'en fiche, personne ne m'attend.

— Une annonce rapide...

La voix du pilote et son message se noient dans les cris d'un bébé assis trois rangées devant moi. Je n'en saisis que quelques bribes.

— ... valise retrouvée... ... attente prolongée...

Voilà tout ce que je comprends. On dirait qu'un idiot a réussi à faire charger sa valise dans le mauvais avion. Cela ne me regarde pas.

— Madame Noir ? appelle une voix de femme au milieu de l'allée.

Une jeune hôtesse de l'air remonte l'allée, et je dois me pencher en avant pour qu'elle puisse me voir derrière le Chinois qui transpire abondamment.

— Oui ? répons-je en fronçant les sourcils.

Elle a l'air soucieuse et je me demande bien de quoi il retourne. Elle jette un coup d'œil à sa montre puis aux numéros des sièges.

— Je dois vous demander de me suivre.

— Pour quelle raison ? rétorqué-je.

Les autres passagers ont tous à présent les yeux rivés sur moi.

— De la drogue a été trouvée dans votre valise.

C'est une blague ?! Je dois avoir l'air du cancre de la classe à qui l'instituteur vient d'apprendre que la Terre n'était pas plate.

— Pardon ? Mais je ne comprends pas...

— Levez-vous, s'il vous plaît. L'avion ne décollera pas tant que vous serez à bord. Et la police a des questions à vous poser.

La police ?

— Très bien.

Je me lève, me cogne la tête au coffre à bagages et espère ardemment que tout ceci ne soit qu'un malentendu. Les valises ont dû être mal étiquetées ou quelque chose dans ce genre.

Après que mon voisin m'a fait de la place avec difficulté, j'emboîte le pas à l'hôtesse de l'air et je sens les regards curieux, incrédules et accusateurs qui me suivent. Ils sont sûrement persuadés que je suis une trafiquante de drogue ou, pire encore, une terroriste, après les attentats qui se sont abattus sur la France...

Que va-t-il encore se passer aujourd'hui... ? Ils peuvent mater tant qu'ils veulent, je m'en fous.

Deux policiers m'attendent à la porte pour m'escorter le long de la passerelle comme si j'étais une criminelle. Je ne comprends toujours rien. Mes talons claquent sur le sol et un point d'interrogation supplémentaire surgit dans ma tête à chaque pas. Nous arrivons dans une pièce meublée d'une table flanquée de chaque côté d'un policier et d'une policière aux cheveux maladroitement colorés, et sur laquelle se trouve une valise. Aucun doute, il s'agit bien de la mienne. Mon bikini, mes vêtements, mes fouets et mes menottes. Quel plaisir de voir mon intimité ainsi dévoilée à trois hommes et une femme que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

— Est-ce bien votre valise ? me demande en anglais la femme qui doit mesurer une tête de moins que moi, mais faire deux tailles de plus.

— Oui, c'est ma valise.

— Ceci vous appartient-il ?

Elle me tend un petit sachet en plastique contenant une poudre blanche.

— Non, je vois ce paquet pour la première fois, il ne m'appartient pas.

— Et pourtant il a été trouvé dans votre valise, s'écrie le policier juste à côté de la femme.

Il porte ses cheveux plaqués en arrière grâce à une énorme quantité de gel, comme un *mafioso*.

— Et je n'y comprends rien. Cela ne m'appartient pas. Quelqu'un a dû le glisser dans ma valise dans un moment d'inattention.

— Mais bien sûr... Je veux voir votre carte d'identité ou votre passeport. Et signez-moi ça.

Il me tend un formulaire. Apparemment il s'attend à ce que je le signe sans même le lire.

— Je ne signerai rien du tout tant que le texte ne m'aura pas été traduit, déclaré-je en croisant les bras.

Je n'ai pas envie de me retrouver avec un casier judiciaire pour un crime que je n'ai pas commis. Je suis peut-être blonde, mais je ne suis pas idiote.

— Très bien, nous allons vous conduire au commissariat le plus proche.

Non mais je rêve !

— Non. Je n'irai nulle part et je ne signerai rien. Vous avez très certainement déjà été confrontés à des cas similaires. C'est une grossière erreur. Je ne consomme pas de drogue et je ne trafique pas non plus. Gardez le sachet. Tout ce que je veux, c'est récupérer ma valise, m'exclamé-je en faisant un pas vers le policier, un sourire faussement hésitant aux lèvres.

En général, mon air d'ange innocent m'aide à me sortir des situations compliquées. Mais ça ne fonctionne pas avec lui.

— Certainement pas. La valise reste ici tant que vous n'aurez pas signé vos aveux concernant votre trafic de drogue vers l'Allemagne ou la France, rétorque-t-il en refusant ma proposition.

Il est de ce genre d'homme qui a été déçu par une femme dans son passé et qui considère les membres de la gent féminine comme des diables

incarnés. Possible qu'il se soit levé du pied gauche ou qu'il ne baise pas assez, mais le fait qu'il ne soit absolument pas coopératif m'inquiète.

— Parfait. Dans ce cas nous allons rester ici jusqu'à ce que mon avocat soit informé de la situation.

Je prends place sur une chaise. Derrière moi, j'entends la porte en verre qui s'ouvre et se referme. Je sors mon téléphone de mon sac. Je pourrais appeler Gideon, mais cela me forcerait à reconnaître ma défaite. Jamais. Mais après tout, il ne s'agit pas autant d'une défaite que d'un mystère à élucider. Comment cette cocaïne – ou ce que cette poudre peut bien être – a-t-elle atterri dans ma valise ?

— Que voulez-vous ?

Derrière moi, j'entends les bribes d'une conversation en italien.

Qui pourrais-je bien appeler ? Le mieux serait de contacter Léon. Il est toujours de bon conseil. Je suis sur le point de l'appeler quand je reconnais soudain une des voix derrière moi. Elle ne parle pas français mais un italien parfait. Et merde ! C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase !

LAWRENCE

— J'ai eu vent de l'affaire de trafic de drogue et je suis là pour emmener la dame et l'interroger.

Ce n'est pas facile de garder mon sérieux pour jouer mon rôle. Le chaton l'a bien mérité. Mon italien n'est même pas rouillé. Par contre, l'uniforme de police est un peu juste, et mes couilles sont à l'étroit.

— Vous voulez la conduire au commissariat ?

— Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise ? demandé-je à cet imbécile de service qui me les brise menues.

— C'est bon.

Il se retourne en mâchant son chewing-gum qui pue l'eucalyptus et fait signe à ses collègues.

— Emmenez-la. Elle peut tout aussi bien signer ses aveux au commissariat.

La nuque de Maron se raidit. Elle a reconnu ma voix. Pas bête la nana.

— Non, je ne quitterai pas l'aéroport, déclare-t-elle dans un bon anglais. Je n'ai pas introduit de drogue dans le pays et je n'ai pas non plus l'intention de trafiquer dans un autre pays. C'est lui le coupable, ne cherchez pas plus loin.

Après s'être relevée comme si elle était montée sur un ressort, elle se tourne vers moi et me montre du doigt. Je ne peux pas m'empêcher de ricaner. Les autres ne la croient pas une seconde et rigolent alors que je m'approche d'elle. Puis je m'empare de ses poignets et lui passe une paire de menottes.

— Du calme. Vous allez venir avec moi maintenant, dis-je en anglais, assez fort pour que les policiers m'entendent.

— Law, tu vas me le payer très cher ! crache-t-elle comme un chaton à la fois révolté et apeuré sur le point d'être noyé dans un tonneau.

— Law ? Qu'est-ce qu'elle raconte ? demandé-je sur un ton amusé en m'adressant aux représentants de l'ordre. Mademoiselle, mon nom est Alessio Ronaldo.

— Ronaldo ? répète-t-elle en gloussant avant de se racler la gorge et de reprendre un air menaçant ayant probablement pour but de me faire peur. Je t'aurais cru plus créatif. Pour ton information, Ronaldo est un nom espagnol. Tu peux prendre les policiers italiens pour des imbéciles, mais pas moi.

C'est le seul uniforme que j'ai trouvé, ou plus exactement loué, dans le peu de temps dont je disposais. Dans le vestiaire, j'ai rencontré un homme prêt à me le céder en échange de quelques billets. Il croit que j'en ai besoin pour mettre de l'ambiance à un enterrement de vie de jeune fille.

— Ça suffit maintenant, suivez-moi, exigé-je en la prenant par les menottes et en la poussant hors de la pièce. Ah, j'allais oublier. Apportez la valise à la sortie de l'aéroport, ajouté-je pour que la rouquine arrête de me mater comme si j'étais un Chippendale.

Elle referme la valise et nous suit. Tout se déroule comme sur des roulettes, mis à part Maron et son côté revêche, bien sûr.

— C'était ça votre plan génial pour m'empêcher de vous quitter ? C'est vraiment ridicule, chéri, même venant de toi, tu ne crois pas ? me nargue-t-elle.

Notre plan a marché, c'est tout ce qui compte.

— Laisse-moi deviner... Je parie que c'est toi qui as caché la cocaïne ou une autre merde dans mes bagages.

Je me contente de l'ignorer. Ce chaton-là ne supporte pas d'être laissé dans l'ignorance. Incroyable ! Derrière nous, la policière déboutonne les premiers boutons de sa chemise. *Holà, elle doit être en chaleur.*

— Tu ne me parles pas ? Quelle réaction puérile.

— Quelque chose ne va pas ? me demande la policière qui traîne la valise derrière elle et qui a dû suivre notre conversation.

— Non, non, tout va bien...

Putain ! Je vois tout à coup des étoiles car le talon aiguille de Maron s'est enfoncé comme par hasard dans mon pied.

— Sale teigne ! crié-je alors qu'elle éclate de rire, ravie de sa victoire.

Bon Dieu, ça fait atrocement mal !

Je m'immobilise et lève mon pied pour le frotter. Une fois que la douleur a un peu diminué, je lance un regard enragé à la petite. Si je le pouvais, je la jetterais sur mes genoux pour lui donner une bonne fessée devant tous les curieux qui nous observent. Putain de bordel de merde !

— Je t'ai fait mal ? Je ne suis vraiment pas désolée. Tu l'as cherché.

Elle hausse les épaules comme si rien ne s'était passé, pendant que l'agent de police – Camille ou quelque chose de ce genre – s'agenouille devant moi. *OK, une bonne pipe calmerait certainement la douleur. Mais ici ?*

— Est-ce que ça va aller ? Ou bien devrais-je aller chercher une compresse froide ?

— Sucrer aide toujours, mais si ce n'est pas possible, autant aller chercher une compresse froide, répliqué-je.

Elle devient rouge comme une pivoine, acquiesce d'un signe de tête et part en quête d'une compresse froide pour mon pied. Elle est bien plus aimable que Maron qui se contente de sourire d'un air narquois.

— Assez ! m'écrié-je en attrapant d'une main les menottes et de l'autre la valise pour la conduire jusqu'à la porte menant à notre jet privé.

Cette comédie a assez duré !

— Oh, tu n'es quand même pas vexé juste parce que je t'ai marché sur le pied, non ? me demande-t-elle sur un ton sarcastique.

À sa voix douceuse, je devine combien elle savoure mes souffrances. Je la pousse devant moi en boitillant jusqu'à ce que nous atteignons la bonne porte d'embarquement devant laquelle se tient un gardien de l'aéroport. Je lui tends les papiers de Maron ; il a déjà contrôlé les miens un peu plus tôt. Il observe les menottes aux poignets de Maron et mon uniforme avant de sourire. Cet épouvantail s' imagine sûrement que je suis en train de kidnapper la mariée et que nous sommes en route pour des soirées de fêtes torrides et bien arrosées. Ce serait vraiment bien. Personne ne soupçonne que je suis plus ou moins vraiment en train d'enlever une femme. Et même s'il avait un doute, il sait qui je suis et préférerait me lécher le cul.

À travers la baie vitrée de la salle d'attente, je peux voir mes frères qui se dirigent déjà vers le jet. Je monte les escaliers sans prêter attention à Maron qui trébuche et manque de tomber plusieurs fois. J'ai l'impression que personne ne s'est occupé de lui apprendre les bonnes manières ces deux dernières années.

— Ne sois pas si brusque. Je ne suis pas un singe que tu tiendrais en laisse.

— Ferme-la et avance !

Je vois les muscles de sa nuque se contracter quand elle entend ma réponse. Oui, ma jolie, tu m'as bien compris. Elle a bien besoin de quelqu'un pour lui donner des ordres. En effet, elle murmure dans sa barbe, mais elle continue néanmoins d'avancer. *Enfin.*

Gideon, arrivé devant le jet, se retourne pour nous observer, un sourire amusé aux lèvres. On dirait que la vue lui plaît. Moi, elle me plairait

encore plus si Maron était complètement nue.

CHAPITRE 2

— Tu as vraiment réussi ? s'étonne Gideon que je ne veux pas regarder dans les yeux.

Les deux frères ont dû concocter ce plan vicieux et idiot ensemble.

— Oui, mais pas sans peine. J'espère qu'elle a été mortifiée quand ils l'ont virée de l'avion.

Law, qui boite toujours comme un vétéran, éclate de rire. *L'état de son pied n'est vraiment que de sa faute – il m'a provoquée.*

Mais il n'aura pas longtemps l'occasion de se moquer de la précarité de ma situation.

— On dirait que ton pied ne te fait plus aussi mal. Je suis prête à y remédier.

Je ne le laisserai pas se moquer de moi. Je me suis vraiment sentie mal quand j'ai été obligée de quitter l'avion. Il n'y a vraiment qu'eux pour avoir ce genre d'idées tordues. J'aurais dû me douter de quelque chose quand Law a disparu dans la boutique de Rolex après avoir obligeamment surveillé ma valise pendant quelques instants. Avec du recul, je comprends pourquoi ils m'ont laissée partir sans essayer de me retenir.

— Non merci.

— Tu n'es donc pas un masochiste ? le nargué-je alors que les menottes qui enserrèrent toujours mes poignets commencent à me taper sur les nerfs.

— Non, mais si tu continues à me provoquer ainsi, je pourrais bien te montrer mon côté sadique, grogne-t-il en m'attrapant par le haut du bras et en me poussant dans l'avion. Gideon, occupe-toi de sa valise. Je ne peux pas, en bonne conscience, te confier cette femme.

Pardon ?

— C'est donc ça ton idée d'une thérapie ? Me chicaner ?

— Nous savons aussi bien l'un que l'autre que personne ne t'a jamais chicanée.

Elle est bien bonne celle-là.

Une fois dans le jet, dont la cabine me rappelle une chambre d'hôtel moderne et élégante avec ses canapés en cuir clair et son éclairage d'ambiance, il me fait asseoir sur l'un des canapés. Les haut-parleurs diffusent une musique relaxante, et une jolie hôtesse de l'air me demande

ce que j'aimerais boire. Le tout serait très agréable s'il n'y avait pas Lawrence.

— Surveillez-la bien pendant que je me change.

Law fait un signe de tête à Dorian. Jane est allongée sur le canapé, sa tête reposant dans le giron de ce dernier.

J'aimerais volontiers prendre sa place, et je crois que Dorian a deviné mes pensées.

— Aurais-tu la gentillesse de me débarrasser de ces menottes ? lui demandé-je.

Je suppose que les menottes lui appartiennent et qu'il doit donc avoir les clefs.

— Je ne crois pas. Je laisse à Lawrence le soin de décider.

Traître !

— Après tout, c'est lui qui t'a capturée. Ce serait donc vraiment indélicat de ma part de te délivrer de cette situation.

Avec un clin d'œil provocateur, il recommence à caresser les cheveux de Jane.

— Si j'étais toi, Maron, je serais gentille avec Lawrence. Il est vraiment furieux, me conseille Jane en tournant sa tête dans ma direction.

Moi ? Gentille ? Peut-être que ces deux-là ne savent pas quel tour Lawrence m'a joué.

Avec un sourire crispé, je m'enfonce davantage dans le canapé. Mais mon épaule me fait de plus en plus mal. Je croise les jambes et serre mes doigts autour du métal chaud en suivant du regard Gideon qui entre dans la cabine, suivi d'une jolie hôtesse qui se déhanche.

— Y a-t-il encore de la place à côté de toi, ou préfères-tu qu'on te laisse tranquille ? me demande-t-il alors que l'employée me dévisage impudemment de ses yeux verts.

— Ce n'est pas mon jet. Installe-toi où tu voudras.

— On dirait que quelqu'un est de mauvaise humeur, déclare la voix de Law.

Il boite toujours légèrement. Vêtu d'un costume bleu foncé extrêmement coûteux, il s'assied à côté de moi. Gideon, lui, s'installe à ma gauche.

— On verra ton humeur quand tu te seras toi aussi fait expulser d'un avion avant de te voir ensuite passer les menottes pour une accusation de trafic de drogue. Imbécile ! craché-je en tendant le cou.

Je sens les réacteurs qui vibrent, puis l'avion qui se met lentement en route. Je regarde fixement par la fenêtre pour ne pas avoir à rencontrer les yeux des frères. Ce n'est pas ce que nous avons convenu. Mais peut-être que c'est ce que Dorian, qui boit maintenant du champagne avec sa jeune épouse, avait convenu avec ses frères.

— Elle se plaint encore, déclare Lawrence alors qu'une main se pose sur ma jambe et que je refoule l'envie de la repousser. Si tu avais réagi autrement, je t'aurais peut-être enlevé les menottes, me nargue-t-il.

— Non, tu les aurais laissées là où elles sont, commente Gideon.

— Tu me connais trop bien. Que dirais-tu de boire un verre. Les vacances peuvent vraiment commencer maintenant, s'exclame Lawrence en faisant signe à l'hôtesse.

Comme personne n'a attaché ma ceinture et que je n'ai aucun appui, je glisse sur le cuir quand l'avion décolle, ce qui me rapproche de Gideon. Merde ! Je n'ai rien pour m'accrocher.

— Il faudra attendre que nous ayons atteint notre altitude de croisière, répond l'hôtesse à Lawrence qui s'accroche à son accoudoir.

— Quel service. Je me demande pourquoi je la paie, marmonne-t-il alors que Gideon me soutient discrètement pour que je ne bascule pas complètement sur lui, ce qui donnerait encore une raison à Lawrence de se moquer de moi.

Je croise pour un instant le regard de Gideon alors qu'il m'aide à me redresser. Mais il relâche bien vite ma taille pour se concentrer sur son smartphone.

Quelle journée ! Quel voyage ! Et quel vol !

CHAPITRE 3

Quatre heures plus tard, mon derrière me fait mal et mes épaules sont courbaturées. Je n'arrive presque plus à les bouger, comme si j'avais passé trois jours immobilisée sur un lit d'hôpital. Toutes les positions sont insupportables. Je ne peux pas m'allonger mais je ne peux pas non plus rester assise car mon cul fait grève. Et je ne peux me lever que sous la surveillance d'un des garçons. Ridicule. Je décide donc d'essayer de dormir pour que le temps passe plus vite. Plus le temps passera vite, plus je me rapprocherai du moment de ma vengeance.

J'ai dû réussir à m'endormir puisque je me retrouve allongée sur le canapé à mon réveil. Ma nuque me fait horriblement souffrir, comme si mille aiguilles la perçaient en même temps.

— Bonjour, mon rayon de soleil.

J'entends d'abord les mots avant qu'un visage n'apparaisse dans mon champ de vision. Une barbe bien soignée et des traits sévères mais séduisants. Des yeux gris d'acier que l'amusement entoure de petites rides. J'inspire une forte odeur de parfum.

— Lawrence, murmuré-je.

— En personne. Tu as fait de beaux rêves ? Je me doutais que tu serais fatiguée après avoir passé une nuit entière à te creuser ta jolie petite tête pour trouver un moyen de nous échapper. Mais je n'aurais pas cru que tu sois aussi épuisée. Tu as dormi comme un bébé, même avec les menottes.

Je me contente de sourire car je suis encore trop assommée pour me lancer dans une joute verbale.

— Bois ça, ça te remettra sur pied.

Une flûte à champagne, dans laquelle l'alcool forme de fines perles, apparaît devant moi. Quelle heure est-il ? Avons-nous déjà atterri ? Je suis allongée, ma tête repose sur les genoux de Lawrence qui peigne mes cheveux d'une main et me tend le verre de l'autre.

— J'ai besoin d'un café, pas d'alcool.

— Ne fais pas la difficile. Tu me connais. Je suis capable de te faire descendre ce champagne d'une manière ou d'une autre, me répond-il avec un large sourire.

Non merci. Je me redresse tant bien que mal, toujours prisonnière des bracelets en métal, et je cherche Gideon des yeux. Il est plongé dans une liasse de papiers et a même chaussé ses lunettes si sexy.

Je secoue la tête alors que Lawrence commence à déboucler sa ceinture Hugo Boss.

— Allez, donne-moi ce champagne. Je ne suis pas en état de le sucer sur ta queue.

Il hausse les sourcils. Je lis dans ses yeux qu'il considère que lécher du champagne sur sa queue serait un privilège. Et une aventure à dix mille mètres d'altitude. Mais après tout, pourquoi pas, si j'arrive ainsi à me débarrasser des menottes ? On dirait que ma réponse a éveillé la curiosité de Dorian. Jane est plongée dans un livre, et il me lance un regard furtif.

— Depuis quand es-tu si coincée ?

— Je ne suis pas coincée, répliqué-je en glissant du siège pour m'agenouiller devant Law qui se passe une main dans la barbe.

— Tu as changé d'avis ? Je savais que tu étais maligne.

Oui, et j'espère bien pouvoir ainsi améliorer ma situation. Je m'agenouille devant lui comme si j'étais une esclave bien dressée. Je me penche entre ses jambes et ouvre la fermeture Éclair de son pantalon. Je remarque son air satisfait de pouvoir savourer son triomphe. *Si tu savais.*

— Génial, c'est exactement comme ça que je m'étais imaginé ce vol.

Je lève sur lui des yeux languissants alors qu'il se débarrasse de son boxer. Je désigne la flûte à champagne du menton avant de me concentrer sur sa queue déjà à moitié en érection. Il bande à longueur de journée, ça tient de famille. Leur envie de sexe est insatiable. L'idée me fait sourire. Law presse le verre contre mes lèvres et j'avale une gorgée de champagne. L'alcool légèrement aigre chatouille ma langue avant de couler dans ma gorge. Je ferme les yeux pour mieux le savourer.

J'ai à peine avalé cette gorgée que déjà je sens la pointe de sa queue contre mes lèvres. Je constate que Lawrence est toujours aussi simple à manipuler.

J'ouvre les yeux pour les plonger dans les siens avant de laisser sa queue pénétrer dans ma bouche, centimètre par centimètre.

— Génial ! halète-t-il en renversant sa tête en arrière.

Du coin de l'œil, je vois Gideon qui m'observe. Il mordille brièvement sa lèvre inférieure, mais son regard fuit le mien.

Je me penche un peu plus sur le membre de Lawrence pour l'accueillir plus profondément dans ma bouche. Sa main s'enfonce dans mes cheveux pour me guider. Il sait parfaitement qu'il n'a pas le droit d'être trop brusque s'il ne veut pas que j'arrête de lui tailler une pipe. Je lèche sa queue sur toute sa longueur, tourne autour de son gland et caresse ma joue de sa verge.

Puis je le suce plus fort en augmentant l'intensité, et son membre se gonfle encore plus. *Délicieux.*

Son phallus ne fait plus qu'un avec ma bouche, mais je serre les poings.

— Si tu veux que je te chouchoute en massant tes testicules pendant que je te suce, ce serait plus pratique si tu me libérais de ces menottes plus que gênantes.

J'essaie de l'ensorceler. Un homme aussi excité ne devrait pas être capable de dire non. Poussé par l'envie, il ferait plutôt tout pour atteindre l'orgasme.

— Non, répond Lawrence. Tu vas devoir le mériter.

Ses yeux croisent mon regard incrédule.

— Comment ? m'exclamé-je en me reculant. Dans ce cas, je ne vois aucune raison de continuer, répliqué-je calmement en m'éloignant de lui.

Je lèche lascivement mes lèvres avant de me relever. Je vois bien que mes gestes et mes regards l'excitent encore plus. Mais je vois aussi qu'il ne changera pas d'avis.

— Je ne marchanderai pas. Mais je suis prêt à te convaincre. Quand j'en aurai fini avec toi, tu me supplieras de te laisser continuer.

— Tu me fais bien rire, rétorqué-je avec condescendance avant de me détourner.

Au même instant, il m'attrape d'une main par la taille et fait disparaître son autre main sous ma robe pour enlever mon slip.

Il me soulève et me dépose sur le canapé sans que j'aie la moindre chance d'intervenir ou de fuir.

— Appuie tes genoux de chaque côté de moi, m'ordonne-t-il avant de glisser vers le bas pour positionner sa tête exactement entre mes jambes et...

— Bonté divine ! gémis-je alors que sa langue râpeuse lèche ma fente pendant que ses doigts écartent mes lèvres vaginales.

De sa main libre, il repousse ma robe vers le haut et rassemble le tissu avant de pouvoir serrer ma fesse droite entre ses doigts. Sa langue atteint

l'endroit fatidique entre mes lèvres vaginales, et j'oublie toute intention de lui résister. Ma tête me dit de descendre, mais ma féminité aime à le voir ainsi sans défense entre mes genoux pendant qu'il me lèche. Ciel ! Sa langue se fait plus insistante sur mon clitoris.

— On dirait que tu n'as pas l'intention de prolonger les préliminaires, haleté-je en direction du hublot en m'efforçant de ne pas perdre l'équilibre.

— Vas-y, crie si tu en es déjà là, grogne-t-il en frottant son menton contre ma chatte et en dessinant les contours de mon clito avec sa langue.

Je ne peux pas empêcher mes cuisses de trembler. *Mon Dieu, j'y suis presque !*

Des doigts me pénètrent, m'étirent, accompagnés de bruits appréciateurs et de commentaires comme : « Tu as vraiment bon goût. » Mes mamelons se tendent contre le tissu de mon soutien-gorge. Ma respiration est inégale, et je ferme les yeux pour m'abandonner à ses doigts magiques. Je dois mouiller beaucoup, ce qui l'excite encore plus et le pousse à me lécher et à jouer de ses doigts encore plus sauvagement.

J'ai le vertige, j'ai chaud et froid en même temps. Je lève les yeux vers les spots chromés suspendus au-dessus de moi et gémis. Je ne sais pas qui nous regarde ou qui nous écoute, mais la sensation est enivrante. Des vagues de chaleur déferlent sur mon corps et déclenchent quelques secondes plus tard un deuxième orgasme plus puissant encore.

La vague de plaisir n'a pas encore eu le temps de s'effacer que Lawrence se redresse, soulève mon bassin et m'enfonce sa queue. Ses mains tiennent mes hanches et mes poignets menottés. Je ne peux absolument rien faire contre lui, il est bien trop fort. Et je sais qu'il adore ça.

— Tu es comme une insatiable esclave du sexe, me susurre-t-il.

Je tourne la tête et souris alors qu'il déplace mes hanches de haut en bas dans un mouvement de va-et-vient. Je sens sa grosse queue s'enfoncer plus profondément en moi à chaque coup de reins.

Nos regards se croisent puis je me penche sur lui pour l'embrasser fougueusement. Mes lèvres se frottent aux siennes et je mords sa lèvre inférieure pour la tirer vers moi.

— Je ne le suis que pour toi, Lawrence. Mais profite-en. Je ne serai plus ton esclave très longtemps.

— Si j'en ai envie, tu seras à ma disposition où et quand je voudrai, réplique-t-il.

Sa barbe gratte mon menton à chaque syllabe qu'il prononce car nos visages ne sont séparés que par quelques millimètres. *Rêve toujours espèce de charmeur !*

Il me baise plus agressivement, plus rapidement, et nos souffles se mélangent. Il me prend par la nuque et m'attire plus près de lui encore.

Je brûle intérieurement. Il est clair que la situation n'est plus sous mon contrôle.

Bravo Maron : 1 à 0 pour Lawrence Chevalier ! Je commence à me demander si j'arriverai un jour à le dominer.

D'un autre côté, pourquoi se donner tant de mal ? Avec lui, le sexe est incomparable, sauvage et très excitant. Il m'a déjà offert d'innombrables orgasmes avec son côté dominant.

Non, j'aime cet homme un peu brusque, autoritaire et provocateur – comme il est, sans le changer. Même si les moments où il accepte ma domination sont rares.

Je sens son membre pulser en moi, la chaleur de son corps contre ma peau. Nos joues se frottent l'une contre l'autre. Puis je recommence à trembler avant de jouir bruyamment en même temps que Lawrence qui se répand en moi. Le baiser qui s'ensuit semble parfaire notre jeu.

Épuisé, il me serre dans ses bras. J'hésite un instant avant de poser ma tête sur son épaule, mais cela me fait du bien. Je ne me suis pas souvent sentie en sécurité, protégée, ces derniers temps, et, pour être tout à fait honnête, cela m'a manqué.

CHAPITRE 4

GIDEON

Une question me turlupine depuis que je suis monté à bord de l'avion. Où mon frère s'est-il procuré la drogue ? Cela n'a pas dû être simple, même pour lui. Une seule solution possible : il l'a trouvée sur le bateau. Et moi qui croyais qu'il n'en savait rien. Je ne peux plus rien y faire. Soit il sait qu'elle m'appartient, soit il suppose qu'un membre de l'équipage l'a cachée à bord pour sa consommation personnelle.

Mon regard survole les nombreux graphiques sur mes documents, et mon humeur s'assombrit encore plus. Certaines de nos actions connaissent une perte de valeur considérable. Les cours boursiers de la semaine n'ont pas apporté les gains que j'espérais. Si Lawrence l'apprend, il va encore jouer le PDG héroïque prêt à secourir le navire. Maudit soit le jour où Père lui a rendu son poste – et ce, sans me demander mon avis. Cela ne lui aurait rien coûté de me téléphoner ou de m'avertir personnellement. Absolument rien. Mais au lieu de ça, il me poignarde dans le dos et me met face au fait accompli.

Je n'ai rien contre Law, mais il ne sera jamais assez sérieux pour ce business. Il préfère se reposer sur ses lauriers ou, plus exactement, il préfère vivre aux frais de l'entreprise qu'il considère comme une corne d'abondance. Il pense pouvoir se servir en toute impunité selon ses besoins.

Je jette les papiers dans un soupir énervé avant d'observer Maron et mon frère. J'apprécie qu'il s'occupe d'elle aujourd'hui, qu'ils s'amuse ensemble. Cela devient trop pour moi. D'abord la rencontre avec Kean Gerand à Gênes, puis Maron qui se dirige vers le guichet sans aucune hésitation – et sans même dire au revoir ! Sans oublier le désastre à la bourse et les e-mails d'employés incompetents. Et pour couronner le tout, mon cher frère a trouvé la cocaïne.

Je positionne le pouce et l'index de chacune de mes mains de manière à former un triangle et je baisse les yeux sur le tapis. Je suis sur le point de me faire dépasser par les événements. J'ai l'impression que tout, mais vraiment tout, a mal tourné depuis que Maron est partie.

— Pourquoi es-tu encore en train de te casser la tête pour des histoires merdiques de boulot ?

Je m'en bats les couilles de ce que Lawrence peut penser.

— Tu devrais plutôt profiter des aspects récréatifs du voyage au lieu de te torturer la cervelle avec des masses de nombres et de chiffres. Tu pourras toujours le faire quand tu seras en préretraite.

Je serre des dents en croisant mes doigts pour ensuite en faire craquer les articulations. Ma patience a des limites. Si Dorian, Jane et Maron n'étaient pas là, je lui arracherais la tête.

Mais je me contente de me lever. Je passe devant Law en lui lançant un regard neutre et décide de trouver un coin tranquille. Rien de mieux que les toilettes.

— Gideon, qu'est-ce qui ne va pas ? me demande Maron que je vois descendre des genoux de Lawrence alors que je jette un bref regard par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce que tu veux qui n'aille pas ? demandé-je en ricanant.

Elle me lance un regard sceptique qui ne m'empêche pas de continuer mon chemin. Je ne la laisserai pas m'entraîner dans une conversation. Et de toute façon, je ne pourrai bientôt plus la regarder dans les yeux.

Une fois enfermé dans les toilettes qui sentent les fruits des bois, je sors un sachet en plastique de la poche de mon pantalon. À l'aide de ma carte bancaire, je forme deux lignes de cocaïne. *Juste une fois pour survivre à ce vol et pour ne plus me laisser assaillir par des pensées moroses.*

J'ai toujours un petit cylindre discret en papier dans mon porte-monnaie, les billets sont autant de risques d'infections. Je sniffe la première ligne, puis la seconde quelques instants plus tard. Environ trois minutes après, la familière sensation d'engourdissement s'installe dans mes sinus.

Et au bout de cinq minutes, les idées noires et déprimantes s'envolent. On ne doit pas devenir physiquement accro à ce truc, mais une petite voix dans ma tête me pousse tout le temps à y revenir.

Je passe un doigt sous mon nez et je m'observe dans le miroir quand quelqu'un frappe à la porte.

— Tout va bien ? demande la voix de Maron à travers la porte.

Je m'empresse de faire disparaître le sachet et mon porte-monnaie avant de lui ouvrir la porte.

— Bien sûr. Pourquoi cette question ?

Je m'approche d'elle en affichant un air sûr de moi. Elle ne porte plus de menottes, Dorian a certainement fini par avoir pitié d'elle.

— Et bien tout à l'heure... comment dire ? Tu avais l'air absent. J'ai besoin de me rafraîchir un peu maintenant que ton frère s'est défoulé.

Elle veut passer devant moi mais je l'attrape par le poignet.

— Ne joue pas les victimes, cela t'a plu à toi aussi.

Je ricane et soulève son menton.

— Nous pourrions continuer là où vous vous êtes arrêtés.

Baiser sous l'influence de la cocaïne est incroyablement bandant. Toutes les inhibitions disparaissent. Les sensations sont plus intenses et plus aventureuses.

— Je ne te comprends pas, Gideon. Il y a cinq minutes à peine, tu boudais en lisant tes documents et te voilà maintenant qui ricane et qui veut baiser ?

Elle fronce les sourcils, et une ride se dessine sur son front. J'adore observer les traits de son visage. C'est comme un journal intime dans lequel j'aimerais lire indéfiniment.

— Et où est le mal à ça ? Ici. Juste toi et moi. Je te pardonnerai même l'histoire avec Gerand. Qu'en penses-tu ?

Putain de merde, j'ai incroyablement envie d'elle ! Je veux la prendre brutalement contre le lavabo, une main sur sa bouche pour que personne ne puisse entendre ses cris.

Je ferme rapidement la porte, coince Maron contre le lavabo puis commence à l'embrasser. Elle me rend mon baiser, mais elle me repousse ensuite alors que je me fais plus pressant.

— Pas ici.

— Pourquoi pas ?

Je recommence à l'embrasser, mes mains se promenant le long de son corps tellement sexy. La nuit où mes frères m'ont ligoté entre ses jambes écartées, je n'ai senti que la colère et les souvenirs douloureux refaisant surface de l'avoir revue ce jour-là. Je n'étais pas sous l'influence de la cocaïne, et c'est la douleur qui m'a poussé à la punir de la sorte. Mais maintenant... Maintenant je veux juste la baiser – sans conséquence, vite fait, sans aucune retenue.

— Parce que tu étais totalement différent il y a quelques minutes à peine. Je préfère attendre, répond-elle, sa bouche à quelques millimètres de la mienne.

— Je ne veux pas attendre, petite. Je n'ai jamais eu de mal à te persuader auparavant. Que nous soyons dans un club, un théâtre, à la plage

ou à la piscine, tu ne disais jamais non. Et maintenant, cela te dérange ? lui demandé-je en plongeant mon regard dans ses yeux bleu ciel.

— Nous n'avions pas de problèmes à cette époque. Je ne t'ai pas quitté pour rien.

Ses mots se plantent droit dans mon cœur.

— Nous ne pouvons pas simplement reprendre les choses là où nous les avons laissées. Nous devrions tous les deux réfléchir à ce que nous voulons vraiment. Et nous demander si notre relation aurait encore un sens.

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord sur le fait que quelqu'un nous avait manipulés dans l'intention de nous nuire.

Elle inspire profondément et évite mon regard. Comme si la chasse d'eau chromée était plus intéressante que moi.

— C'est vrai, et c'est l'une des raisons de mon départ. Mais il y en a d'autres, tu le sais très bien.

Je ne veux pas me disputer avec elle et je ne veux pas non plus débattre du problème pour la énième fois.

— Oublions les raisons. Profitons du moment, de ce moment où nous sommes seuls, proposé-je en caressant de mon pouce son menton.

Elle sourit, et j'espère l'entendre dire oui. Mais elle secoue la tête.

— Non, Gideon. Ce n'est pas si simple.

Difficile d'être plus claire.

— Comme tu veux. Mais ne réfléchis pas trop longtemps, dis-je avant de la relâcher.

Puis je tourne les talons et quitte les toilettes. Ma performance a été plus que misérable.

Il m'était plus facile de draguer les femmes dans les bars, les casinos et les clubs de New York. Elles n'hésitaient jamais longtemps. Mais Maron n'est pas une poufiasse à la recherche du prochain orgasme. D'un côté, je l'en respecte encore plus, mais d'un autre, son rejet me blesse. Heureusement, j'ai encore un atout dans mon jeu. Nous allons passer plusieurs nuits sous le même toit. Et je sais déjà exactement comment lui faire changer d'avis – et ce, au moment que j'aurai choisi.

CHAPITRE 5

Je ne le comprends plus. Et je le reconnais à peine. Il m'ignore royalement pour me tomber dessus l'instant d'après. On dirait qu'il cherche à me taquiner, ou qu'il joue au chat et à la souris, comme le font les adolescents. Gideon est pourtant si sûr de lui d'habitude. Il sait ce qu'il veut et il sait comment s'y prendre pour l'obtenir. Il n'a jamais été lunatique ou indifférent.

Mon Dieu, comme les temps me manquent quand tout était plus simple. Où nous pouvions parler de tout. Mais les temps changent, tout comme les êtres qui nous sont chers.

Je retourne à ma place après m'être rafraîchie. Une voix annonce l'atterrissage imminent, me rappelant que je suis à des milliers de kilomètres de Marseille.

Une limousine nous attend après notre atterrissage à l'aéroport de Dubaï. Je pourrais presque me croire revenue deux ans en arrière, si ce n'était le fait que plus rien n'est comme il y a deux ans.

— Où allons-nous ? demandé-je en me tournant vers Dorian qui lève les yeux de son smartphone.

À travers la vitre teintée, je reconnais les gratte-ciel : le Burj Khalifa, la tour Al Yaqoub – une copie de Big Ben, à Londres. Tout a l'air à la fois si familier et si dépaysant.

— Dans notre villa, pardi, me répond-il. Ou bien préférerais-tu aller ailleurs ? ajoute-t-il en plongeant ses yeux dans les miens comme à son habitude.

Oh, comme je déteste ce regard.

— Je pense que tu aurais bien besoin d'une douche, s'en mêle Gideon. Tu as l'air quelque peu... esquintée, constate-t-il en retirant une peluche de mes cheveux.

Il ne croit pas si bien dire.

Il y a quelques minutes à peine, il voulait absolument me sauter. Et maintenant, je suis trop sale et trop décoiffée à son goût ? Je dois bien admettre que je n'ai rien contre une bonne douche.

Nous quittons l'autoroute à cinq voies qui passe au milieu du centre-ville et tournons en direction des Jumeirah Islands flanquées de palmiers

tendant d'atteindre le ciel bleu azur. Bien que la limousine soit climatisée, je peux quand même sentir la chaleur sur ma peau.

— Arrêtez de l'embêter. Elle a besoin de repos après la leçon que je viens de lui enseigner et qu'elle n'est pas près d'oublier. Pas vrai, mon chaton ?

Lawrence m'attire vers lui et passe une main dans mes cheveux, me décoiffant encore plus. Je le repousse d'une tape sur la main.

— Fiche-moi la paix. Tout est de ta faute ! lancé-je.

— On ne récolte que de l'ingratitude en ce bas monde. Tu devrais te ravir d'être avec nous ici, à Dubaï, au lieu d'être forcée de baiser avec le premier venu à Marseille, réplique-t-il en se penchant vers moi pour murmurer à mon oreille. De toute façon, je sais pertinemment que tu veux être ici. Tu tiens toujours à Gideon. Pas besoin de me le cacher. Mais si jamais tu voulais changer de camp, je suis à ton service.

Changer de camp ? Parle-t-il de lui ?

Je me tais, perplexe. Lawrence est un dragueur, un macho égocentrique. Il a également, certes, un côté sensible qui cherche la tendresse, mais une relation avec lui serait ma perte. M'amuser avec lui, oui. Mais être en couple avec lui, jamais !

Je l'attrape par la barbe et attire son visage plus près du mien. Ces poils hirsutes sont décidément bien pratiques parfois.

— Aurais-tu l'intention de me séduire ? susurré-je d'un ton mielleux à son oreille.

— Jamais de la vie. Tu viendras à moi sans que je doive lever le petit doigt. Attends un peu et réfléchis à ce que je viens de te dire, susurre-t-il à son tour en me prenant par la nuque avant de m'embrasser sur le front.

J'inspire profondément. Je ne sais pas trop si je dois éclater de rire ou si je dois le repousser. On dirait que Gideon essaie d'entendre ce que nous murmurons. J'espère qu'il n'y est pas arrivé.

— Oh, nous sommes arrivés ! s'exclame Jane en collant son petit nez à la vitre. Et il y a encore des ballons ! C'est toi qui as tout organisé ? demande-t-elle à Dorian qui hausse des épaules d'un air faussement innocent.

— Possible. Ils te plaisent ?

Pas à moi – mais je garde ma réflexion pour moi.

— Et comment ! Tu es le meilleur !

Elle le prend dans ses bras et se frotte contre lui comme le ferait un chat.

— Je t'aime, ajoute-t-elle avant de l'embrasser avec tant d'enthousiasme qu'on dirait qu'elle veut l'étouffer.

Quand vais-je pouvoir descendre ? Les allures machos de Lawrence et la passion amoureuse de Jane menacent de m'asphyxier.

Devant nous se tient la même villa moderne aux murs couleur terre cuite et au toit de tuiles rouges. Le tout dans un charmant mélange de styles, du toscan à l'arabe, que viennent gâcher les centaines de ballons blancs accrochés au balcon.

La limousine passe le portail électrique coincé entre des palmiers et des lauriers roses. Je distingue Eram et deux autres domestiques qui nous attendent devant la porte. Christophe ouvre la portière, invitant d'abord Jane et Dorian à sortir. Puis Lawrence me tend la main.

— Je peux y arriver toute seule, merci.

— Tu boudes toujours ?

Je passe mes doigts sur sa bouche.

— Tu es toujours le même trou du cul que ce matin ? répliqué-je.

— Laisse-la tranquille et accorde-lui un peu de répit, déclare Gideon derrière moi, Lawrence me regardant de haut comme si j'étais la dernière des idiots.

Le personnel est déjà en train d'accueillir Dorian et Jane qui disparaissent ensuite dans la villa pendant que j'attends ma valise.

— Merci beaucoup, je m'en occupe, dis-je à l'intention de Christophe qui s'apprête à l'emporter dans la maison.

— Comme vous désirez. Je l'aurais volontiers portée à l'intérieur.

Je ne préfère pas. Je veux avoir ma valise toujours en vue pour éviter que les frères décident de la cacher pour me jouer un autre tour. Je salue Eram à la suite de Lawrence. Elle est souriante, comme toujours, et n'a pas beaucoup changé.

— Bienvenue, madame Noir. Vous avez fait bon voyage ? me demande-t-elle avec son fort accent oriental.

— Oui, très agréable.

Si on oublie la drogue qui a changé mon plan de vol et les menottes qui m'ont empêchée de m'enfuir...

Il est 17 heures, et le soleil tape sur mes épaules nues comme s'il était encore à son zénith. Je soulève ma valise, monte les marches menant à la

porte d'entrée, puis me dirige vers le grand escalier dans le but de rejoindre ma chambre habituelle.

— Où vas-tu ? me demande Gideon qui a monté les marches derrière moi alors que je tourne à gauche sur le palier.

Au même instant, il s'empare de mon bagage et me l'arrache des mains.

— Je vais dans ma chambre. Rends-la-moi, exigé-je en tendant une main vers la poignée de ma valise.

Mais je n'ai pas la moindre chance.

— Une *lady* ne devrait jamais avoir à porter ses bagages elle-même. Je suis dans l'obligation d'agir.

Adorable. Il a toujours été comme ça.

— Selon Dorian, tu ne dors pas dans ta chambre mais dans la plus grande de la villa, c'est-à-dire la mienne.

Je lève les yeux vers lui, la bouche entrouverte. Je me retiens de secouer la tête car je ne veux pas qu'il s'aperçoive que je trouve l'idée mauvaise. C'est trop tôt. Même sur le voilier, nous avons passé nos nuits séparément, à l'exception de l'une d'entre elles. À la différence du bateau, la villa m'offre de nombreux endroits où m'isoler. Personne n'a dit que j'allais être obligée de passer mes nuits avec lui.

Je découvre une once de victoire dans ses yeux et le début d'un sourire sûr de lui sur ses lèvres. Je baisse les yeux sur ma main. Ma main qui repose sur la sienne sur la poignée de la valise. Je retire mes doigts aussi vite que si je m'étais brûlée.

— Si c'est ce que Dorian désire.

Je me demande bien quand Dorian est censé avoir dit ça.

— Alors suis-moi.

Gideon avance sur le sol en marbre clair et se dirige vers l'une des portes ouvertes. Il prend à peine le temps de déposer ma valise devant le dressing contigu à la chambre avant de s'approcher de moi. La chambre est aménagée avec des meubles clairs, un grand lit aux draps blancs, des commodes et un tapis doux et très coûteux aux motifs zébrés. Les murs sont ornés de plusieurs miroirs et de diverses œuvres d'art. En face du dressing se trouve la salle de bains. J'ai déjà dormi avec Gideon dans cette chambre il y a de cela plusieurs années, mais elle a légèrement changé. Ce ne sont plus les mêmes meubles, comme si un décorateur avait tout réorganisé.

— Mets-toi à ton aise pendant que j'attends mes bagages.

Quelques pas de plus et il se tient devant moi. Il lève une main. Ses yeux ont l'air plus sombres et emplis d'un éclat indéfinissable.

Il pose prudemment la paume de sa main contre ma tempe et passe les doigts de l'autre dans mes cheveux. Il me suffirait de monter sur la pointe des pieds pour l'embrasser. J'ai beau porter des talons hauts, il mesure encore une bonne demi-tête de plus que moi. Je pose une main sur son épaule et lève la tête. Il sourit, de ce sourire qu'il affiche à chaque fois qu'il croit m'avoir à sa merci. Sans réfléchir plus longtemps, je l'embrasse en fermant les yeux. Les souvenirs refont immédiatement surface et défilent dans mon esprit. *Ciel, comme il me manque.*

Nos langues se tournent autour comme pour danser, puis la sienne longe mes dents. Il me plaque contre le mur et relève ma robe. J'enfonce mes doigts dans ses cheveux. Il me soulève de manière à ce que seules mes omoplates soient encore appuyées au mur. Je noue mes jambes derrière son dos tout en continuant de l'embrasser passionnément.

— Ça m'a tellement manqué, haleté-je à un millimètre de ses lèvres.

— Tu aurais pu avoir tout ça quand tu le voulais, répond-il avant de m'embrasser avidement.

Puis il me repose pour me retirer ma robe. Je le débarrasse de sa veste et avance de quelques pas. C'est lui maintenant qui se tient dos à la porte alors que je l'embrasse sans retenue, seulement vêtue de mes sous-vêtements.

Ses mains caressent mon corps, se posent sur mes seins, pendant que ses lèvres descendent le long de mon cou et s'immobilisent pour en sucer la peau.

Je pourrais m'abandonner, je le pourrais vraiment. Mais la raison l'emporte. Je déboutonne sa chemise tout en le poussant vers l'arrière. Une fois sa chemise au sol, je dessine les formes de ses pectoraux du bout de mes doigts. Puis je l'embrasse une dernière fois avant de le pousser hors de la chambre par la porte.

— Je ne peux pas faire autrement, dis-je avec un regard désolé avant de lui fermer la porte au nez et de m'empresser de la verrouiller.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écrie-t-il en cognant contre la porte. Ouvre, Maron ! Il appuie plusieurs fois sur la poignée.

— Non, je préfère me doucher seule et ensuite défaire mes bagages. Nous nous verrons plus tard, darling.

Je l'entends grogner à travers la porte. Je me dépêche d'aller fermer celle du balcon avant qu'il n'essaie de pénétrer dans la chambre par ce chemin. Mieux vaut être prudente, les frères sont capables de tout.

Fraîchement douchée, une serviette enroulée en turban et l'autre autour du corps, je retourne dans la chambre. La douche m'a fait un bien fou. Surtout que je m'attends à tout de la part des garçons pour ce soir. Alors que je me dirige vers le dressing, je reconnais la sonnerie de mon téléphone. Merde. C'est sûrement Léon qui veut savoir pourquoi je ne l'ai pas encore appelé. Il doit être furieux car j'ai accepté des rendez-vous mais je ne me suis pas encore informée sur les clients, leurs préférences, leur apparence, le point et l'heure du rendez-vous, etc.

C'est bien son numéro qui s'affiche sur l'écran.

— Allô ? dis-je en déclenchant le haut-parleur.

— Maron, tonne-t-il.

Oui, c'est bien mon nom – pensé-je en levant les yeux au ciel.

— Je peux tout t'expliquer, lancé-je avant qu'il puisse prononcer un seul autre mot. Je suis coincée à Dubaï pour une durée indéterminée. Ne me demande pas comment j'en suis arrivée là. Je t'appellerai pour fixer les rendez-vous manqués dès que je serai de retour à Marseille.

Je l'entends renifler.

— Tu veux dire que je dois annuler les rendez-vous des prochains jours ? C'est bien ça ?

Impossible de ne pas entendre la colère qui résonne dans sa voix. Et je le comprends. Je ne suis pas en position de faire la moindre erreur, pas alors que je viens tout juste de récupérer mon travail. Je réfléchis avant de répondre.

— Oui, je ne peux pas être présente. Quelque chose d'inattendu a contrecarré mes plans.

— Cela ne te ressemble pas. Il y a à peine quelques jours tu m'as supplié de te donner un boulot. Et maintenant tu m'abandonnes ?

Je déteste qu'on me fasse des reproches, mais celui-ci est justifié. Je m'allonge sur le lit, les yeux fixés au plafond.

— Oui, je dois annuler mes rendez-vous. Je suis désolée. Un malencontreux concours de circonstances. Je te rappelle dès que je suis en France. Salut !

Je raccroche avant qu'il n'ait le temps de me faire d'autres reproches et je balance mon smartphone sur le lit. À cet instant, je m'aperçois qu'un e-

mail est arrivé. Je reprends mon téléphone pour le lire. Elle vient de mon avocate qui, pour être honnête, est bien au-dessus de mes moyens.

Je survole le message et mon humeur s'assombrit encore.

Après de nombreuses recherches, elle n'a pas trouvé d'issue de secours dans les paragraphes du contrat que j'ai involontairement signé, ce qui m'aurait permis de sortir du piège. Je vais donc devoir la payer pour rien, et l'entreprise de Rica va sortir victorieuse de l'affaire.

Quelqu'un frappe à la porte de la terrasse, me faisant sursauter.

Dorian est là, vêtu d'un bermuda et d'un polo. Il a lui aussi les cheveux humides et me fait signe de lui ouvrir la porte. Je m'humidifie les lèvres avant de me décider à déverrouiller la porte. Je n'ai rien à craindre de lui. Enfin je l'espère.

— J'apprécie le fait que tu me laisses entrer. Tu as l'air fâchée, déclare-t-il en promenant son regard sur la chambre.

— J'ai toutes les raisons de l'être. À l'heure qu'il est, je devrais être à Marseille pour pouvoir faire mon travail.

J'ai mauvaise conscience parce que je laisse l'agence en plan. Ce n'est pas mon genre. Si j'étais à la place de Léon, je me limogerais sans hésiter. Il serait dans son droit.

Dorian s'assied sur le lit, et je me rends dans le dressing pour m'habiller.

— Tu t'inquiètes beaucoup à cause des 19 000 euros, n'est-ce pas ? Aimerais-tu m'en parler ?

À ses mots, je m'immobilise brusquement, une main plongée dans ma valise.

— Non, absolument pas.

— Dans ce cas, je vais m'adresser à mon frère aîné, je suis sûr qu'il sera ravi de me renseigner.

J'entends des pas dans la pièce voisine, et je me précipite en sous-vêtements dans la chambre pour empêcher Dorian de partir.

— Ne lui demande rien. Je t'en prie. Il est le seul qui soit au courant de l'affaire.

Dorian hausse le menton et sourit avec ce petit air supérieur qui lui est propre. Durant quelques instants, il a tout du maître, puis ses traits se radoucissent.

— Ce ne serait pas mal si tu me mettais dans la confiance moi aussi. Comment pourrais-je justifier ton paiement alors que tu as déjà enfreint

les règles ? Dois-je te rappeler que tu as pris la poudre d'escampette, transgressant ainsi la règle la plus importante ?

J'essuie mes cheveux avec une serviette et me rends sur le balcon où la chaleur est supportable à l'ombre.

— Je ne veux pas de ton argent. Tu n'es pas mon client, Dorian, c'est pour cela que je me fiche des règles. Je trouverai un autre moyen de rembourser mes dettes. Peut-être même que je trouverai un emploi dans le secteur de l'architecture.

— C'est donc ça ton plan ? Tu te jettes dans le vide plutôt que d'attraper la perche qu'on te tend ?

Il s'appuie à côté de moi sur la balustrade du balcon depuis lequel nous pouvons admirer la piscine et le jardin bien entretenu. La mer scintille au loin, mais je l'entends à peine car nous nous trouvons dans une baie artificielle.

— Tu pourrais tout me raconter. Je suis toujours là pour toi, tu le sais. Si tu tiens absolument à faire face seule à tes problèmes et à tes inquiétudes, la décision t'appartient. Mais crois-moi, cela fait vraiment du bien de parler de ses angoisses avec un autre être humain.

Il sait donc que quelque chose cloche avec ces 19 000 euros.

Je démêle mes cheveux mouillés avec mes doigts sans lui répondre. Puis, alors qu'il fait mine de s'éloigner, les mots s'échappent de mes lèvres.

— Rica est derrière toute l'histoire. Son entreprise m'a coulée.

Prononcer ces mots est presque physiquement douloureux. Mais Dorian a raison, cela a également un côté libérateur.

Il s'immobilise aussitôt et se retourne pour me faire face.

— Qu'a-t-elle fait exactement ?

Il s'approche de moi, et ses yeux lancent des éclairs, mais je sais qu'ils ne me sont pas destinés.

— Elle m'a tendu un piège extrêmement raffiné et m'a ruinée financièrement.

CHAPITRE 6

J'ai tout expliqué, et Dorian fixe la mer sans dire un mot. *Parle.*

— Je ferais mieux de m'habiller.

Je suis sur le point de tourner les talons quand il se décide enfin à me faire face. Il plonge les mains dans les poches de son bermuda, et je suis soulagée de le voir sourire.

— Nous trouverons une solution, je te le promets. Merci de t'être confiée à moi.

Il caresse mes bras et m'embrasse sur le front.

— Accorde-moi un peu de temps pour réfléchir à tout ça. Rendez-vous dans l'allée. Tu as quelques minutes pour te préparer. Habille-toi de manière sexy, mais pas vulgaire.

— Comme si j'avais l'habitude de porter des vêtements vulgaires, répliqué-je, faussement vexée, en levant les yeux au ciel.

— Je sais bien. Oh ! j'allais oublier. Ceci est pour toi.

Il me fait un clin d'œil avant de ramasser et de me tendre une boîte noire ornée d'un emblème argenté que je n'avais pas remarquée sur les dalles du balcon.

— Je vérifierai si tu le portes. Fais-toi belle.

Il quitte ma chambre, et je reste là, la boîte dans la main. Je suis sûre qu'il ne s'agit pas de chocolats. Et je suis tout aussi sûre qu'elle ne contient pas non plus un bibelot en porcelaine ou la première édition de mon livre préféré. J'ouvre la boîte et soulève le carré de satin. J'y découvre alors un papillon en silicone auquel sont accrochés des rubans et un large godemiché. Je crois d'abord avoir affaire à un *strap-on*, mais après avoir sorti le papillon de la boîte, je constate qu'il s'agit en fait d'un slip godemiché conçu pour stimuler à la fois mon clitoris et mon anus.

— Très intéressant, murmuré-je en souriant avant de poser l'objet sur le lit et de finir de vider ma valise. Mais il est hors de question que je le porte de mon plein gré.

Je retourne dans la chambre, vêtue d'une robe en soie noire avec des paillettes sur le dos et chaussée d'escarpins Prada. J'ai la surprise de découvrir Gideon en train de contempler le *sextoy*. Il le tient aussi prudemment que s'il s'agissait d'un bijou précieux.

— Joli. Un cadeau, je suppose ? me demande-t-il en m'observant des pieds à la tête.

Il se tient debout, à côté du lit, vêtu d'un pantalon noir, le torse nu.

— Je croyais que tu étais toujours au courant quand tes frères élaboraient une plaisanterie.

Un sourire aux lèvres, je le dépasse pour me rendre dans la salle de bains.

Comment a-t-il fait pour entrer dans la chambre ? Ah ! c'est vrai, j'ai laissé la porte du balcon ouverte.

— Pas toujours. Que tu le croies ou non, ils me cachent des choses à moi aussi. Je ne serais pas à Dubaï s'il en était autrement.

Une fois dans la salle de bains, je sèche mes cheveux avant de les coiffer en queue-de-cheval. Puis je passe une mèche de cheveux autour de l'élastique pour le cacher.

— Cela te dérange si je prends une douche ?

Gideon désigne l'immense cabine en verre et en grès. Nos regards se croisent dans le miroir, puis je pose mes yeux sur la douche.

— Je t'en prie. Si l'idée que je te regarde pendant que tu te douches ne te gêne pas.

— Je ne vois pas pourquoi la présence de ma femme me gênerait.

Sa femme ?

Il sourit avant d'enlever son pantalon, son boxer et ses chaussures. Les dernières choses que je vois sont son dos musclé et la naissance de ses fesses. Si je me retournais, je pourrais aussi voir ses jambes. J'adore ses jambes, elles sont athlétiques sans être musclées à l'extrême. Mais je me contente de me maquiller. Fond de teint, fard à paupières aux reflets argentés et mascara. Alors que je commence à peindre mes lèvres avec un ton naturel, la vapeur d'eau monte de la douche et la buée envahit mon miroir.

Il me suffirait de me retourner pour le voir, même si les vitres embuées de la cabine ne dévoilent plus vraiment son corps. Je suppose qu'il est allé dans la salle de gym après que je l'ai mis dehors.

Je sors mon large bracelet en acier Calvin Klein de ma boîte à bijoux remplie de cadeaux de Gideon. Tout comme sa bague qui me nargue en scintillant.

Tout pourrait être si simple, mais je ne veux pas céder. Je vois le désir dans ses yeux, et aussi parfois le remords. Mais tant que les choses ne

seront pas réglées avec cette teigne de Rica, pas moyen de recommencer à zéro.

— Tu veux que je t'aide à fermer la chaîne ? me demande-t-il en sortant de la douche.

Il enroule une serviette autour de sa taille, mais tellement bas que je vois encore le V que forment ses muscles ainsi que la fine ligne de poils qui remonte jusqu'à son nombril. Des gouttes d'eau dégoulinent le long de son corps et de ses cheveux.

J'inspire l'air saturé d'humidité avant de faire oui de la tête.

— Si ce n'est pas trop te demander.

Je lui souris malicieusement dans le miroir avant d'essuyer la buée pour mieux le voir. Il lui suffit de trois pas pour être derrière moi. Il pose sa main sur la mienne.

— Pas le moins du monde. Rien n'est trop pour toi, même si après cette journée tu dois penser que je ne veux rien d'autre que te sauter.

Je baisse les yeux et souris au lavabo.

— Tu es magnifique, me susurre-t-il à l'oreille avant d'y coincer une mèche de cheveux rebelles.

Puis il m'embrasse sur la joue.

Le métal froid de la chaîne se niche dans mon décolleté alors qu'il me l'attache avec une telle adresse que je ne sens qu'un léger effleurement sur ma nuque. Pour savourer ce contact, je ferme les yeux et penche légèrement la tête sur le côté.

Nous restons muets pendant que ses doigts glissent sur ma nuque puis descendent le long de mon dos nu, jusqu'à ce que ses lèvres se posent sur ma peau.

Je déglutis pour me forcer à reprendre contrôle de moi-même avant de me tourner pour lui faire face.

— Merci. Je t'attends en bas.

— Je peux t'aider à enfiler ton joli cadeau.

Ses yeux verts cherchent les miens alors qu'il me retient prisonnière contre le lavabo. Mais ils sont différents, comme je l'ai déjà remarqué ces derniers jours : ses pupilles sont dilatées.

— J'y arriverai toute seule. Je ne veux pas que tu profites de la situation. Tu ne serais plus capable de t'arrêter. Je te connais et je connais tes faiblesses, Gideon. Je te connais mieux que n'importe qui, déclaré-je en me dégageant.

Je pousse un soupir de soulagement une fois la porte en verre satiné refermée derrière moi. Il s'en est fallu de peu que je lui cède.

Je prépare mon sac à main avant de faire tourner le papillon entre mes doigts. Pourquoi suis-je toujours celle qui doit porter ces jouets et jamais Jane ? Ce truc-là dispose à tous les coups d'une télécommande. Et vu que Gideon n'était pas au courant de l'existence du jouet, je suppose qu'elle se trouve entre les mains de Dorian.

Une fois prête, le jouet dans mon sac à main, je descends sur la terrasse et m'installe dans l'un des fauteuils en rotin pour attendre les autres. Je sors mon téléphone et cherche le numéro de Kean. Je pourrais l'appeler, comme prévu. Personne n'est encore arrivé. Mais ce serait trop risqué.

— Tout va bien à l'entrejambe ?

Lawrence fait un pas sur la terrasse en rajustant les manches de sa chemise. Il porte même des boutons de manchette. Je fais rapidement disparaître mon smartphone dans mon sac à main.

— Qu'est-ce qui ne devrait pas aller d'après toi ?

— Je devrais peut-être m'en assurer ?

Avec un sourire condescendant, et vêtu d'un costume gris, il s'assied à côté de moi et pose une main sur mes jambes croisées.

— Bas les pattes ou je mords !

Il perd sa contenance durant quelques secondes, puis le sourire condescendant refait surface.

— C'est tout à fait toi. Une vraie furie. Tu ne portes pas notre jouet. Tu ne serais pas aussi revêche si tu le portais. Au contraire, tu te collerais à moi en me suppliant de t'achever. Mais ça ne fait rien. Je suis prêt à t'aider à introduire l'engin pour te mettre de meilleure humeur.

Il a pété un plomb ou quoi ?!

— Tu ne me toucheras pas, compris !

Il s'enfonce confortablement dans les coussins du fauteuil et m'observe à travers ses lunettes de soleil tandis que je me mets debout.

— Nous savons tous les deux que tu en as envie. Je peux faire en sorte que l'expérience soit encore plus excitante pour toi quand j'enfoncerai le gode dans ta jolie petite chatte. Qu'en dis-tu ? Tu profiterais de plusieurs avantages.

J'accueille ses paroles avec un rire moqueur.

— Tu peux toujours rêver, Law, cherche-toi une autre chatte.

— Aïe. Tu n'aurais pas dû dire ça, mon chaton.

Il se lève à son tour, s'approche de moi et me jette sur son épaule.

— Repose-moi immédiatement ! m'exclamé-je en cognant en vain contre ses larges épaules. Tu as déjà dépassé les bornes aujourd'hui. Je te conseille de ne pas aller plus loin.

— Conseille-moi ce que tu veux, je n'ai pas peur de toi. Tu as une grande gueule mais rien derrière. Dorian, aide-moi.

Dorian ?

— Elle ne porte pas le papillon ?

J'entends sa voix de velours derrière moi, mais je ne peux pas le voir. Par contre, je sens des mains qui remontent ma jupe.

— Il est temps d'y remédier.

— Vous êtes cinglés, complètement fous !

Il se pourrait qu'un jardinier soit encore dehors ou qu'un voisin nous observe depuis son balcon.

— Eh bien les dames nous appellent plutôt des gentlemen et nous tiennent pour d'irrésistibles dieux du sexe, répond Lawrence. Tu es la seule qui nous traite de cinglés. Aide-moi et enfile-lui ce truc pour que nous puissions enfin partir si Gideon daigne nous faire l'honneur de sa présence.

C'est tout Law. Rien ne va jamais assez vite à son goût. Des mains écartent mes jambes et baissent mon slip sans aucune douceur. J'aimerais enfoncer mon talon dans le visage de Dorian, mais je ne peux pas défigurer le mari de l'adorable Jane.

Je n'ai pas le temps de m'imaginer ma vengeance. J'expire bruyamment alors que Dorian introduit le gros gode qu'il a dû trouver dans mon sac.

— Tu te sens déjà beaucoup mieux, n'est-ce pas Maron ? Si remplie et si excitée.

Lawrence caresse mes fesses nues pendant que Dorian noue les rubans autour de mes cuisses et de mes hanches pour que le machin ne glisse pas de ma chatte quand je marche.

— Tu vas penser que ma queue se trouve en toi à chaque pas. L'idée me fait bander.

Je halète alors que Dorian enfonce le godemiché plus profondément en moi. La petite rondeur arrière s'enfonce dans mon anus, et une autre bosse à l'avant écarte mes lèvres vaginales.

Et merde ! Pourquoi mon désir vient-il toujours contrecarrer mes plans ? Mon bassin tremble de désir, et je mouille de plus en plus à chaque

fois que Dorian bouge le gode en moi.

— Le chaton est bien calme tout à coup – si sage. Elle ne grogne plus et elle ne griffe plus non plus.

Comme en transe, j'ai oublié toute idée de fuite. *Mon Dieu, j'aimerais que Dorian continue de faire ce qu'il est en train de faire.* Mais il n'en est rien. Lawrence me dépose à terre et réajuste ma robe. Puis il tire sur le tissu pour que mon décolleté soit encore plus plongeant.

— Te voilà prête pour ce soir. J'aime le ton rouge de tes joues. La vue m'excite.

Lawrence me prend par la taille et m'embrasse sur la bouche – mais brièvement.

— Et nous sommes les seuls à savoir qu'elle porte ce jouet. Je dois avouer que cela me plaît beaucoup, ajoute Dorian. Ah Jane ! Tu es prête ?

Jane apparaît derrière lui, vêtue d'une robe scintillante turquoise foncé ornée d'un dos en cascade.

— Oui, répond-elle en me souriant avant de coincer sa pochette sous son bras.

Elle n'a probablement aucune idée du tour que les frères viennent de me jouer.

Mon smartphone se met à sonner au même moment. Je l'extirpe de mon sac, mes doigts légèrement tremblants, et je découvre le numéro de Kean.

— Excusez-moi un instant, dis-je avant de rentrer dans la villa. Le moment est mal choisi. Je te rappelle plus tard, chuchoté-je pour que personne ne m'entende.

Je n'arrête pas de regarder par-dessus mon épaule pour m'assurer qu'aucun des trois frères ne vienne dans ma direction.

— Je commençais à croire que tu avais oublié notre signe.

J'entends des bruits de circulation de son côté. Est-il déjà à Marseille ?

— Comment pourrais-je ? Je te contacterai dès que j'en aurai l'occasion.

Je fais les cent pas sur le tapis persan du salon tout en gardant les environs bien en vue. Foutu gode !

— Entendu, mon amante.

— À bientôt !

Je remarque une ombre un peu en arrière alors que je range mon téléphone.

— Qui était-ce ? me demande la voix de Gideon.

Je me tourne lentement vers lui. Je ne l'ai pas entendu arriver. Comment a-t-il pu se faufiler ainsi jusqu'à moi ?

— Ma sœur. Tu es prêt ? répliqué-je pour masquer mon mensonge.

Son regard semble m'analyser en profondeur, chose que je ne supporte pas. Je décide donc de me détourner et de regagner le jardin. Chaque pas, chaque mouvement me rappelle la présence de l'énorme gode. Il m'étire, s'enfonce toujours plus dans ma chatte et masse mon anus en même temps. Je ne sais pas combien de temps je pourrai supporter ce jouet. Il m'excite, mais m'empêche aussi de penser clairement. Serait-ce le but de Dorian ?

Merde, je dois rester forte.

Une fois dans la limousine, je me retrouve assise entre Lawrence et Gideon. Je me trémousse sur mon siège, croisant et décroisant mes jambes. Mais peu importe la position dans laquelle je me trouve, la torture continue.

— Aurais-tu chaud, darling ? me demande Gideon en se tournant vers moi.

Pourquoi ses lèvres sont-elles si séduisantes, ses yeux si brillants ? J'y lis clairement le message : « J'ai envie de toi. » Il me suffirait de l'embrasser, de monter sur ses genoux et de le chevaucher comme un étalon. Il ne me le refuserait pas.

Non, n'y pense même pas !

Je me collerais contre lui, je sentirais sa grosse queue en moi pendant qu'un de ses doigts s'introduirait dans mon anus et y jouerait pendant qu'il me sauterait, comme pour me marquer. Il s'emparerait de mes seins, tortillerait mes mamelons comme il sait que j'aime ça.

Des doigts claquent devant mes yeux.

— Tu rêves ou tu nous fais un malaise ? me demande Gideon en souriant malicieusement.

Paf ! Une main atterrit sur mon front.

— Non, elle n'a pas de fièvre, mais elle est quand même diablement chaude. Serait-ce de ma faute ?

— Law, retire ta main de mon front ! craché-je en repoussant ses doigts de mon visage.

Tout à coup, le bruit d'un bouchon qui saute me fait sursauter.

— Oups, je voulais juste ouvrir le prosecco, s'excuse Jane.

Le vin mousseux dégouline sur ses mains.

— Pourquoi n’as-tu rien dit, ma fleur ? Je l’aurais fait pour toi. Tu secoues toujours trop la bouteille, surtout dans la voiture, et le résultat est à chaque fois le même.

Dorian lui prend la bouteille des mains et tend plusieurs serviettes à Jane pour qu’elle puisse s’essuyer.

— Je suis capable de me débrouiller seule, et puis tu avais la tête ailleurs.

— Revenons-en à nos affaires, déclare Law en tournant mon visage dans sa direction. J’ai installé une application, ajoute-t-il en faisant tourner avec adresse son smartphone entre ses doigts.

L’appli qu’affiche l’écran est sans aucun doute conçue pour activer la « chose ».

— Comme c’est gentil de me dévoiler ton secret. Donne-moi ça.

Je me penche en avant et essaie d’attraper son téléphone, mais il le lance à Dorian.

— Tiens, attrape !

Dorian renverse presque le reste du prosecco en réceptionnant le téléphone et lance un regard énervé à son frère.

— Pourquoi moi ? Je suis occupé, je me retire du jeu. Prends-le, toi, Gideon.

Il ne peut pas s’empêcher de me regarder d’un air calculateur avant d’envoyer l’appareil à Gideon.

Comme ces frères qui jouent à la passe à dix avec un téléphone sont adorables... Et j’en suis la victime.

— Voyons un peu de quoi notre engin est capable, dit Gideon qui commence à tapoter l’écran au hasard. Mes yeux s’écrouillent de surprise et ma respiration s’accélère lorsque je sens une forte vibration sur mon clito.

— Non, non, c’est trop fort. Laisse-moi faire, exige Lawrence en tendant sa main vers Gideon. Je m’en suis déjà servi.

— Non, je veux comprendre le fonctionnement.

Gideon me regarde malicieusement, puis je sens soudain une vibration irrégulière dans mon anus. Je crispe ma main sur ma cuisse, froissant le tissu de ma robe, et j’essaie d’inspirer profondément.

— Qu’est-ce que c’est que cette appli ? demande Jane. C’est sûrement quelque chose de spécial pour que vous vous chamailliez de la sorte. Oh, Maron, aimerais-tu un verre de prosecco pour te mettre de bonne humeur ?

Je n'y crois pas, je me fais torturer et elle m'offre un verre. Lawrence éclate de rire à côté de moi. Je lui envoie un bon coup de coude dans les côtes pour lui faire avaler sa joie mal placée.

— Elle est de bonne humeur, tu peux me croire, rétorque Gideon en cachant son rire derrière une main. Ce qui veut dire qu'elle n'a pas besoin de prosecco.

Jane observe d'abord curieusement Lawrence et Gideon avant de tourner un regard inquisiteur vers Dorian.

— Que savez-vous que j'ignore ?

— Je te le raconterai plus tard. Nous devrions nous préparer pour le club. À la tienne, mon ange, dit Dorian en trinquant avec Jane.

Oui, à sa place, moi aussi j'hésiterais à avouer être complice du supplice qu'une pauvre femme sans défense va être forcée à subir toute la soirée.

Les vibrations s'arrêtent brusquement, et je respire plus librement.

— Tu ne vas pas me laisser souffrir, n'est-ce pas ? me renseigné-je auprès de Gideon.

Une légère pulsation transperce mon bassin. *Merde !*

— Non, en tout cas pas autant que tu m'as fait souffrir tout à l'heure.

Il m'en veut vraiment de l'avoir viré de la chambre ? Les hommes sont vraiment trop rancuniers. Et maintenant, il a décidé de se venger.

— Qu'a-t-elle encore fait ? veut savoir Lawrence en s'allumant un cigare dont la fumée remplit la limousine.

J'ai l'impression que nous assistons à un enterrement de vie de garçon et que je suis la seule à ne pas être au courant.

— Elle m'a viré de notre chambre pour pouvoir se doucher en toute tranquillité. À moins que tu préfères lui raconter la version longue, mon trésor ?

Gideon plonge ses yeux dans les miens. Son sourcil droit tressaille, signe qu'il est sûr de son triomphe.

— Non merci, sans façon.

Je croise démonstrativement mes bras alors que la vibration sur mon clitoris reprend de plus belle.

— Mon Dieu ! m'exclamé-je moitié en grognant, moitié en soupirant.

Leur petite torture risque de bientôt me faire déborder.

— J'ai encore des progrès à faire avec cette appli, s'excuse faussement Gideon alors que Jane semble enfin comprendre de quoi il retourne.

Je ferme les yeux et prie pour que ces pulsations excitantes prennent bientôt fin, de préférence avant que je ne me tortille de désir devant ces quatre spectateurs. Mon pouls s'accélère, et chaque tentative d'ignorer les pulsations ne fait qu'aggraver les choses.

Mes mamelons se durcissent, et je suis sûre qu'on peut les voir darder sous le tissu soyeux de ma robe. La main de Lawrence se pose sur ma cuisse et s'aventure jusqu'au slip godemiché. Je penche ma tête en arrière dans un gémissement. Je gémiss de désir, mais je gémiss aussi de frustration car je suis consciente de ne rien pouvoir changer à la situation.

— On dirait que tu as trouvé le bon réglage, Gideon, déclare-t-il en enfonçant le gode un peu plus profondément.

Je pose mes mains sur ses avant-bras, mais je n'ai pas la force d'entreprendre quoi que ce soit.

— Oui, je sais exactement ce qu'elle désire, acquiesce ce traître.

CHAPITRE 7

La seule chose qu'il me reste à faire dans cette situation est de chauffer les frères à fond sans pour autant leur offrir une satisfaction quelconque. Je monte donc sur les genoux de Lawrence, me colle contre lui et l'embrasse sans réfléchir plus longuement. Le gode toujours en moi, les jambes largement écartées, je me frotte contre sa queue que je sens se durcir après chacun de mes mouvements. C'est tellement simple de le manipuler.

Je m'accroche à sa nuque, l'embrasse dans le cou et en aspire la peau. J'aspire si fort que je lui laisse un superbe suçon, mais il est si excité qu'il ne s'en aperçoit même pas. Une fois ma mission accomplie, je lui enfonce mes ongles dans sa fesse droite, lui arrachant ainsi un gémissement.

— Espèce de sauvage.

— Comment m'as-tu appelée ? m'exclamé-je en l'attirant vers moi par la barbe. Je t'ai fait mal ? Oh, je suis désolée.

Je glisse de ses genoux, lisse ma robe sur mes cuisses et m'empare d'un verre de prosecco que j'ai largement mérité.

— Désolé de t'apprendre la mauvaise nouvelle, mais tu es marqué, dit Gideon en désignant son frère.

— Quoi ? Où ?

Lawrence passe ses doigts sur son cou et récupère son téléphone pour s'en servir de miroir. Cette fois, c'est moi qui m'amuse à ses dépens.

— Tu ne m'as quand même pas fait un suçon dégoûtant ? s'horripile-t-il.

Il peut bien me lancer des regards noirs, ça ne fera pas disparaître la tache rouge.

— On dirait bien que si. Comment va ta queue ? Toujours tremblante à l'envie de me torturer ? le provoqué-je avant de lever mon verre et de croiser les jambes.

Ce qui me fait grimacer car le mouvement enfonce encore le gode. Saloperie !

Dorian déclare que nous serons bientôt arrivés, et Gideon arrête les vibrations. Lawrence est très silencieux. Trop silencieux. Soit il est fou de rage, soit il est déjà en train de comploter sa prochaine méchanceté. Ou alors il ne trouve plus leur petit jeu aussi amusant. Il tire son col toujours plus haut, mais pas moyen de cacher le suçon. Il faudra qu'il utilise du

maquillage s'il veut le faire disparaître. Mais comme je le connais, il ne voudra pas se rabaisser en se tartinant un produit pour femme sur la peau.

À peine dix minutes plus tard, la limousine s'immobilise en face d'un club nommé ZERO GRAVITY BEACH CLUB. Le bâtiment brille d'une lumière violette et bleue. En arrière-plan, on peut voir les gratte-ciel de Dubaï qui font contraste avec la plage. Un très bon choix.

— Permits-moi de t'aider, me dit Gideon en me tendant la main après avoir ouvert la portière de la limousine.

— Tu vas continuer de me torturer si je refuse ? demandé-je en haussant un sourcil.

— Jamais de la vie.

Les lumières colorées se reflètent dans ses yeux qui sont rivés sur moi. Je lui souris avant de prendre sa main. L'espoir de ne pas devoir porter le gode toute la nuit s'installe dans mon esprit. Non, sûrement pas. Les basses et les rythmes du BEACH CLUB promettent une agréable nuit de danse.

Une fois debout aux côtés de Gideon, je remarque que la boîte de nuit semble attirer de nombreux jeunes. Et la plupart d'entre eux jettent des regards curieux à la limousine noire, bien que ces voitures soient monnaie courante à Dubaï.

Jane et Dorian ont à peine eu le temps de descendre à leur tour que Lawrence a déjà traversé la rue pour baratiner un groupe de trois femmes. Il leur montre son cou, et les filles en robes courtes et aux coiffures compliquées se mettent à glousser en secouant la tête.

Une vibration me rappelle à la réalité.

— Gideon, arrête tes bêtises.

— Alors arrête de le regarder comme ça. Laisse-le s'amuser.

Pourquoi ne devrais-je pas le laisser s'amuser ? Je fronce les sourcils et emboîte le pas à Dorian et Jane qui traversent la rue bordée de palmiers.

— Oublions les sujets douloureux de ces derniers mois et amusons-nous ce soir, petite. Juste ce soir. Profitons de cet instant et faisons la fête, comme avant. Qu'en dis-tu ? me demande-t-il alors que nous suivons l'allée pavée menant à l'entrée du club.

Puis il s'immobilise pour me faire face.

— Je n'ai rien contre.

Mais il faudra bien que nous discussions de tout à un moment ou à un autre.

Les problèmes ravalés ne sont que poison pour un couple. Le seul moyen de venir à bout d'une crise est de se parler, et ce, avec raison et sincérité. Et nous sommes en crise.

— Tu penses à nos problèmes, n'est-ce pas ? me demande-t-il. Je baisse les yeux sur les pavés rougeâtres constellés de taches de lumière ultraviolette.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

J'aimerais vraiment tout mettre au clair avec lui, mais je ne trouve jamais le bon moment.

Il pose son index sous mon menton et me force à le regarder dans les yeux.

— Quand tu auras le besoin de me parler, fais-le, n'hésite pas. Tu sais que je suis toujours prêt à t'écouter. Cela n'a pas changé, Maron. Je préfère te parler que de découvrir que tu as pris l'avion sans dire au revoir. J'éprouve toujours la même chose pour toi, je veux que tu le saches. Rien n'a changé pour moi. Tu es spéciale, je le sais depuis le jour où nous nous sommes rencontrés.

À ses mots, mes yeux se remplissent de larmes, et je veux baisser le regard. Mais il ne m'y autorise pas.

— Ta réaction trahit tes sentiments. Tu ressens la même chose que moi.

J'inspire profondément pour tenter de calmer la tempête qui souffle en moi et qui fait battre mon cœur trop vite. Mais rien n'y fait. La chair de poule recouvre mes avant-bras, et je suis incapable de prononcer un mot. Il a toujours été plus doué que moi pour décrire ce qu'il ressent.

— C'est vrai, Gideon. Chaque fois que je te vois, je souhaite que tout soit comme avant. Je le souhaite de tout mon cœur, mais cela ne change pas ce qui s'est passé. Tes mots font naître l'espoir en moi que les choses pourraient un jour redevenir ce qu'elles ont été, mais...

— Mais quoi ? me demande-t-il en cherchant la réponse dans mes yeux.

— Mais... Ne pourrions-nous pas reprendre cette conversation quand je n'aurai plus de gode en moi et que je pourrai penser à autre chose qu'au sexe en te regardant ?

Il détourne les yeux et me fait son sourire le plus charmant.

— Bien sûr. Je n'y pensais déjà plus.

— Mais tu n'as pas non plus l'intention d'abrégé mes souffrances, n'est-ce pas ?

Il me toise des pieds à la tête d'un air arrogant.

— Et manquer une occasion de m’amuser ? Et puis tu as refusé de coucher avec moi. Tu as donc mérité une punition digne de ton crime, Viens, les autres nous attendent déjà.

Il désigne Dorian, Jane et Law, ce dernier, entouré de femmes, semble ravi. On dirait que son suçon attire les femmes autant que le nectar attire les abeilles.

Très bien, il sera occupé et je pourrai passer une soirée tranquille.

J’entre dans le club au bras de Gideon, un sourire satisfait aux lèvres.

Nous rejoignons le bar intérieur encerclé de clients. Mes oreilles sont assaillies de musique, et il me faut quelques secondes pour m’habituer à la lumière des stroboscopes. Il est encore tôt, mais le club est déjà quasiment plein, je suppose donc qu’il doit avoir une très bonne réputation et faire partie des meilleurs de la ville. Des filles passent devant nous, certaines plus jeunes que moi, et toutes vêtues de robes et de jupes trop courtes ou de chemisiers dévoilant plus qu’ils ne cachent. Des hommes portant des bermudas et des chemises ou des tee-shirts les matent avidement, et c’est comme si les mots « prêt à tout pour baiser » étaient écrits sur leurs fronts. La moitié des clients est ici dans l’espoir de trouver un *one-night stand*. Gideon et Dorian se font donc accoster dès que Jane et moi approchons du bar.

— Cela ne te dérange pas que Dorian se fasse draguer ? demandé-je à Jane, assise sur un tabouret de bar, un cocktail jaune à la main.

— Non. Cela ne fait que confirmer ce que je sais déjà : j’ai fait le bon choix, réplique-t-elle en souriant avant de désigner Gideon. Et puis, Gideon est entouré de trois femmes, Dorian seulement de deux. Est-ce que ça te dérange, toi ? me questionne-t-elle avant de boire une gorgée de son cocktail.

Elle m’observe de ses yeux de biche avec curiosité.

La jalousie n’est effectivement pas très loin. Ces dames ne sont pas laides, elles sont sûres d’elles, portent des vêtements de haute couture et n’y vont pas de main morte. Celle aux cheveux blond foncé lui caresse brièvement le bras ; une autre, vêtue d’une robe blanche constellée de strass et au décolleté plongeant, se presse contre lui.

— Non, il n’y a aucune raison pour que cela me dérange, Jane, réponds-je un peu fort pour couvrir la musique alors qu’un fin brouillard nous entoure un instant. Nous ne sommes plus ensemble, il peut donc agir comme bon lui semble.

La première partie est un mensonge, mais la seconde est la pure vérité.

— Et si nous allions sur la plage. Qu'en dis-tu ?

Jane acquiesce d'un signe de tête, descend de son tabouret et se dirige vers la terrasse sur laquelle se trouve une large scène nichée entre des palmiers et des rangées de chaises longues. Une impressionnante arche de spot surplombe la table du DJ. Déjà plus d'une centaine de personnes dansent sans retenue.

Nous dépassons la scène en suivant un chemin recouvert de bois quand je sens tout à coup une vibration sur mon clito. Merde !

— Attends un instant.

J'attrape Jane par le bras pour ne pas la perdre dans la foule et je cherche des yeux Gideon que j'ai peine à distinguer à cause des fumigènes.

Il veut me rappeler qu'il peut m'exciter quand il veut et où qu'il se trouve. Je devrais me débarrasser de ce machin, mais bizarrement, j'ai l'impression que ce soir, le papillon nous lie l'un à l'autre.

— Ma chanson ! C'est ma chanson ! s'écrie soudain Jane. Viens, on va danser ! Vite !

Elle se libère de mon emprise et se précipite vers la scène.

Génial, quelqu'un pourrait-il me dire comment danser avec un gode sans déborder tout de suite ? Je rejoins Jane qui se déhanche sur la chanson *You Will Never Be* de Orjan Nilsen. Les vibrations s'intensifient. Mais je ne peux plus revenir en arrière. Nous sommes prisonnières de la foule, et ce serait vraiment difficile de s'en sortir. Donc...

— Allez !

Jane m'attire vers elle. Elle danse avec extase au rythme de la musique comme si nous nous trouvions sur l'une des promenades de Majorque consacrées à la fête. Je ne l'ai jamais vue comme ça.

Mais après tout, j'adore la musique *trance*. J'avale une grande gorgée de ma boisson et je commence à danser au rythme de Jane. Contrairement aux nanas coincées qui se contentent de bouger un peu les hanches, l'ensemble de notre corps suit le rythme, et nous nous frottons quasiment l'une à l'autre. Les vibrations des basses sont presque plus fortes que celle qui titille mon clitoris.

Toujours en dansant, je bois une autre gorgée de mon Bacardí Razz puis j'y pêche une framboise que j'introduis dans la bouche de Jane. Elle sourit

et suce mes doigts avant de lever les bras au ciel, les yeux fermés, toujours en rythme, comme si elle était seule sur la piste de danse.

J'adore cette petite. Son adorable personnalité rêveuse est parfois contagieuse. J'ai eu tort de ne pas répondre à ses invitations ces derniers mois. Le diamant de son alliance scintille à la lueur des spots.

— C'est Lawrence et moi qui avons choisi ce club. Il te plaît ? me demande-t-elle en se penchant à mon oreille, ses lèvres effleurant ma peau.

— Un très bon choix, réponds-je.

Inutile d'en dire plus, la musique est trop forte.

— Oh oui. Il m'a fallu convaincre Dorian. Ce n'est pas vraiment sa tasse de thé.

Elle me fait un clin d'œil, et je lève mon verre à sa santé.

— Tu as très bon goût. Buvons à une fantastique soirée.

— Oui ! Soirée filles ! s'exclame-t-elle en trinquant avant de vider son verre d'un trait.

Je l'imites puis nous rejoignons le bar situé sur la plage. En chemin, Jane se déchausse et danse sur le sable avec l'élégance d'une fée.

— L'ambiance et l'atmosphère de ce club sont incroyables, tu ne trouves pas ? Nous aurions déjà dû y venir la dernière fois que nous étions à Dubaï.

Elle donne l'impression d'être déjà légèrement ivre, mais elle commande quand même deux Aperol Spritz : un pour elle, un pour moi.

— C'est ma tournée, Maron. Je sais que tu dois te serrer la ceinture en ce moment. C'est Dorian qui me l'a révélé, et je te promets que je garderai le secret, ajoute-t-elle en mimant le fait de fermer sa bouche à clef. Je suis ravie de t'inviter. Mais ne le prends pas mal, d'accord ? Je sais que tu es prompte à penser que tu ne vauds rien, et ce n'est pas le cas.

Ah, vraiment ? Je n'ai rien contre son invitation. Après tout, les frères financent notre voyage et je vis à leurs frais. Mais je les rembourserai un jour. La question est de savoir quand. Côté financier, nous ne jouons pas dans la même ligue.

— Allez, rigole, Maron. Tiens !

Elle me tend un verre avec des tranches d'orange.

— Combien ? demande-t-elle au barman déjà débordé.

Il lui crie deux fois une réponse qu'elle ne comprend pas, puis quelqu'un dépose mille dirhams sur le comptoir.

— Je vous invite.

Jane et moi nous tournons vers l'homme assis à côté de moi et que je n'avais pas remarqué jusqu'à présent.

— Euh, ce n'est pas la peine, réplique Jane. Nous nous débrouillons très bien toutes seules.

— Aïe, un sacré crochet de la droite ! rétorque l'homme qui n'est pas mal du tout.

Ses cheveux roux foncé brillent sous la lumière des stroboscopes. Il porte un polo de couleur sombre et un pantalon de costume, ce qui me laisse penser qu'il ne considère pas les bermudas ou les jeans comme des tenues correctes pour cet endroit. Il cherche certainement à impressionner la gent féminine.

— Laisse-le faire. Moi, en tout cas, j'accepte son invitation, dis-je en faisant un clin d'œil à une Jane encore dubitative.

— Bon, d'accord. Mais juste pour cette fois.

Mais « juste pour cette fois » se transforme en « encore une ». J'aurais dû m'en douter. Et puis peu importe ! Je suis d'une excellente humeur, et ce mec – il s'appelle Noah – a l'air sympa. Jane est de plus en plus saoule et de plus en plus drôle. Quant à moi, l'alcool augmente mon envie de baiser. Je pourrais partir à la recherche de Lawrence. Il me délivrerait du godemiché et aurait la satisfaction d'avoir atteint l'objectif de sa soirée.

Je quitte la piste de danse, mon troisième verre vide en main.

— Attendez-moi ici, je vais en vitesse aux toilettes, crié-je pour couvrir la musique.

Il fait noir maintenant, et les gratte-ciel de Dubaï brillent de mille feux en face de la plage.

— Ne traîne pas trop, réplique Jane en me poussant vers l'extérieur de la piste de danse.

— Non, non. Je reviens tout de suite.

Je ris. Je ne me suis jamais sentie si légère depuis une éternité. *Où est Law ?*

Je me faufile à travers la foule qui remplit le club, mes yeux cherchant Lawrence. Je n'ai qu'à trouver un attroupement de minettes, il ne sera pas loin. *Mais putain où ?*

Je m'appuie au cadre de la grande porte menant à la terrasse, car l'engin en moi m'excite tant que je veux maintenant trouver Law à tout prix. Un type me bouscule brutalement, mais je n'ai même pas mal. *Waouh !* Je

découvre enfin Lawrence, comme s'il était à l'autre bout d'un tunnel. Il est assis sur une chaise longue, entourée de poules assises à côté ou debout devant lui. Mais aucune d'elles ne se trouve sur ses genoux. *Donc sa queue m'appartient* – pensé-je en souriant avant d'avancer dans sa direction.

Mais j'ai à peine fait deux pas que je me cogne déjà dans une poitrine mâle.

— Je croyais que tu voulais aller aux toilettes, m'interpelle Noah qui se tient soudain devant moi. Il se trouve qu'elles sont dans la direction opposée.

— Oui, mais pas tout de suite. Je dois d'abord trouver quelqu'un. Tu sais, quelqu'un avec qui je veux passer un moment en solitude ... Tu n'étais pas censé rester avec Jane ?

J'essaie de lui faire un clin d'œil, mais je ne suis pas sûre d'avoir réussi.

— Je comprends. Tu cherches un endroit calme, à l'écart de la foule.

— Exactement.

Je ris et m'accroche à son polo. *Ouille !* On dirait bien que j'ai trop bu. Pourtant je ne vois pas double, tout est clair.

— Où est Jane, lui demandé-je, car je n'aime pas la savoir toute seule.

— Elle est aussi partie chercher quelqu'un, réplique-t-il en posant une main dans mon dos pour me conduire vers la plage sans que je ne le réalise vraiment. C'est plus calme par là-bas.

— Mais...

Je voulais pourtant aller voir Law.

— Tu veux que je te retire tes chaussures ? Je suis sûr que tu marcheras mieux dans le sable sans tes talons, dit-il en laissant parler son expérience.

J'ai déjà oublié ce à quoi je pensais il y a à peine deux secondes. *Où est-ce que je voulais aller déjà ?* Noah s'est agenouillé devant moi et m'enlève mes chaussures pendant que je me cramponne à ses épaules pour ne pas tomber.

— Beaucoup mieux, soupire-je.

Mes orteils s'enfoncent agréablement dans le sable.

— Que fais-tu dans la vie quand tu n'es pas en train de t'occuper des pieds d'une femme ? demandé-je sans détour.

— Je vis à Dubaï et je dirige des filiales ici et là. Et toi ?

— Et bien... en fait, en ce moment, je suis à la recherche d'un emploi, mais j'ai fait des études d'architecture que j'ai financées en travaillant comme *escort*.

Est-ce que je viens vraiment de dire ça à voix haute ? Après tout, quelle importance ? Je ne reverrai jamais ce type de ma vie.

— Escort ? Ici, à Dubaï ? Le monde est fou.

— C'est possible.

Je me retourne et mes yeux cherchent à nouveau un visage familier.
Dorian ou Law ? Aucune importance.

Nous faisons encore quelques pas le long de la plage. J'ai de plus en plus l'impression de flotter au-dessus du sable. Une sensation incroyablement géniale. Je me sens libre.

— Si je comprends bien, il me suffirait de te payer pour que nous nous amusions ? se renseigne-t-il.

— Oui, en principe, mais pas à cet instant même.

— Tu es déjà en service ?

Pourquoi me pose-t-il tellement de questions auxquelles je n'ai pas de réponse ?

— Oui et non. Je ne sais pas trop. Nous devrions faire demi-tour.

Devant nous, la mer envoie ses vagues lécher la plage où déambulent quelques sombres silhouettes solitaires. Un peu plus loin, j'entends des femmes éclater de rire avec, en fond sonore, la musique du club qui joue assez fort pour arriver jusqu'à nous.

— Pourquoi ? Je suis bien, ici, en compagnie d'une jolie femme que je meurs d'envie de mieux connaître.

— Le club derrière nous est rempli de jolies filles.

— C'est vrai, mais c'est toi qui m'as tapé dans l'œil. Comment te sens-tu ?

Sa voix est douce, mais teintée d'une couleur plus rauque.

— Bien, je me sens bien, heureuse, en liesse, détendue, libre. Des sensations que je n'avais plus ressenties depuis longtemps.

Je me mets soudain à courir, les bras en croix, et je m'enfonce dans les flots sans vraiment savoir pourquoi. Les vagues tièdes caressent mes chevilles. Je ferme les yeux et inspire l'air porté par une légère brise chaude. Il doit encore faire trente degrés.

Quand j'ouvre à nouveau les yeux, je découvre Noah juste devant moi. Il ne fait qu'une demi-tête de plus que moi, alors qu'en général j'aime les hommes plus grands. Pourtant il est agréable de discuter avec lui. Mais je suis surprise quand il m'embrasse. Je bascule légèrement en arrière, et il passe une main dans mon dos pour que je ne parte pas à la renverse. Il me

prend ensuite par les épaules et m'attire contre lui. Il sent bon, mais son odeur n'est pas aussi attirante qu'une certaine autre à laquelle je suis habituée. Et puis merde ! Lawrence va passer sa soirée à s'amuser, quant à Dorian et Gideon, je les ai perdus de vue. J'ai donc bien le droit de m'amuser moi aussi.

Je lui rends son baiser qui se fait rapidement plus passionné et plus sensuel. Ses mains glissent le long de mon corps, serrent mes seins et remontent ma robe pour caresser mon cul. Ma température monte à chacune de ses caresses. Je soupire dans sa bouche, puis je ne peux plus résister à la tentation de disparaître avec lui dans l'obscurité de la plage.

GIDEON

J'ai vu Maron sur la piste de danse en compagnie de Jane, je suis donc persuadé qu'elle ne fera pas de bêtises pendant que je me réfugie dans la limousine pour prendre ma dose. Je sniffe deux lignes, sans que le chauffeur s'aperçoive de rien, avant de tout ranger dans la poche intérieure de ma jaquette. Je suis en train de m'essuyer le nez quand on frappe à la vitre teintée.

Je ne distingue que la silhouette et je ne peux pas dire s'il s'agit d'une femme ou d'un homme. Si c'est Lawrence qui a besoin d'un moyen de transport pour ramener ses pouliches, il ira se faire voir. Ces vacances ne sont pas faites pour sauter des nanas l'une après l'autre, et encore moins dans notre limousine.

J'ouvre la portière pour me retrouver nez à nez avec... Rica. *Merde ! Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?*

— Toi ici ? demandé-je avec indifférence en refermant la portière.

— Oui, je savais que je te trouverais ici.

Elle se tient devant moi dans une robe pailletée rose pâle à fines bretelles, ses cheveux foncés noués dans un chignon. Cette coiffure met en valeur la régularité de ses traits, ses mâchoires prononcées et ses sourcils.

— Ah, vraiment ? De quelle source ?

Elle joue avec son sac à main avant de répondre.

— À ton avis, gros bêta ? À ton bureau, Michelle m'a dit que tu étais en route pour Dubaï, et quelqu'un a publié un tweet disant que tu te trouvais actuellement dans ce club. Ma présence te poserait-elle un problème ?

Elle cligne plusieurs fois des yeux alors que je passe discrètement une fois de plus un doigt sous mon nez. La cocaïne fait enfin effet, et le mélange avec l'alcool est génial.

— Un problème ? Dubaï est un pays libre. Tu as le droit de te rendre où tu veux, quand tu le veux, dis-je en riant. Même si je suis surpris de voir que tu cherches ma compagnie. Je suis ici avec quelqu'un, ce soir.

— Je sais, Maron Noir... gazouille-t-elle tout bas. Je vous ai observés sur le bateau. Et je vous ai vus après que j'en sois descendue. Tu n'avais pas dit que tu serais du voyage, tout comme elle, d'ailleurs.

Et cela ne te concerne absolument pas, mon trésor.

— Nous ne formons pas un couple, Rica, ne l'oublie pas. Je n'ai pas à me justifier.

Je la dépasse et traverse la route.

— Non, c'est vrai, réplique-t-elle en me suivant sur ses hauts talons. Et je ne l'exige pas non plus. Je veux juste te rappeler que nous avons passé du bon temps ensemble. Ces derniers mois ont été les plus beaux que j'aie passés depuis longtemps. Si tu penses devoir essayer encore une fois avec Maron, vas-y. Je sais que ce ne sera pas pareil avec elle qu'avec moi.

Depuis quand est-elle capable de prédire l'avenir ? Comment peut-elle en être si sûre ?

À la porte du club, pour pouvoir entrer de nouveau, je montre le tampon que je porte sur le dos de la main, puis je fais face à Rica.

— Je n'essaie rien du tout, Rica. C'était sympa avec toi, mais c'est tout.

— Ne dis pas ça. Tu sais très bien que tu ressens la même chose que moi. Nous sommes faits l'un pour l'autre. C'est la raison pour laquelle je suis là ce soir. Aucune autre femme ne ferait ça pour toi, dit-elle en prenant ma main. Je sais que tu as une haute opinion de Maron, mais elle est loin d'être l'ange innocent pour lequel tu la prends.

Je fronce les sourcils en l'écoutant. Elle est charmante et elle a le don de formuler ses pensées de manière à faire changer son interlocuteur d'avis. Mais ça ne marche pas avec moi. Et pour l'instant, j'ai décidé de me tenir à distance.

— Où veux-tu en venir exactement ? exigé-je de savoir en plongeant mon regard dans ses yeux marron fardés de rose.

— Je vais te montrer.

Elle fouille dans son sac à main, et je découvre le tampon du club sur le dos de sa main. Il n'est visible que sous une lumière ultraviolette.

— Voilà ce que j'ai pu observer tout à l'heure.

Elle me tend son téléphone où je vois défiler les images d'un film.

— Voilà ce que fait Maron quand elle croit que tu n'es pas dans les parages.

Sur l'écran, je vois Maron en train d'embrasser un autre mec. Elle s'arrache presque les vêtements du corps. Il est grand, mais pas autant que moi. Son corps est athlétique, mais pas gonflé de muscles. Pourquoi joue-t-elle ce petit jeu ? Je croyais que Law devait la garder à l'œil. Et puis... où est Jane ?

— Tu n'étais pas au courant, c'est bien ce que je pensais. Es-tu sûr de vouloir faire confiance à une femme comme elle ? Recommencer une vie avec elle ? Tu sais que le réchauffé n'est jamais...

— Tais-toi, laisse-moi un moment ! interromps-je sa litanie avant qu'elle n'en rajoute encore.

J'ai besoin de calme pour mettre de l'ordre dans mes pensées. *Maron m'envoie balader plusieurs fois aujourd'hui, mais elle se jette au cou du premier venu ?*

En principe, cela devrait m'être égal. Mais ça n'est pas le cas. Maron essaie de me persuader que je suis tombé dans le panneau des intrigues de Rica. Mais... et si c'était elle qui essayait de m'arnaquer !? Je laisse Rica en plan sans réfléchir plus longtemps et je me précipite sur la plage. Je veux voir ça de mes propres yeux.

— Où vas-tu, me crie-t-elle alors que je m'éloigne déjà.

— J'ai quelque chose à régler, répliqué-je en me faufilant habilement à travers la foule pour atteindre la plage. Mais pas de Maron.

— Ah, te voilà ! s'exclame Lawrence qui apparaît derrière moi en me donnant une claque sur l'épaule.

— Où est Maron ?

— Aucune idée. Je croyais qu'elle était en train de danser. Je ne sais pas comment elle y arrive avec le gode, mais...

Je continue d'avancer pour fouiller la plage, laissant Law planté là avant qu'il ne commence à me parler de sa queue. Il y a des couples et des groupes de touristes partout, mais pas une trace de Maron. *Où est-elle allée pour baiser en toute tranquillité ?*

— Je viens avec toi, s'écrie Lawrence en me suivant à petites foulées. Que se passe-t-il ? Explique-moi.

— Elle se laisse tripoter par un type, expliqué-je sans m'arrêter alors que la fureur monte en moi.

— Arrête tes conneries, elle ne ferait jamais une chose pareille. Elle t'aime beaucoup trop pour ça.

Pas assez, apparemment.

— Et puis comment tu peux le savoir si tu ne l'as pas vue de la soirée ?

— Rica.

— Cette pute ?

À bout de souffle, Law s'immobilise à côté de moi. Puis deux femmes l'interpellent.

— Merde ! Cours !

— Mais où ? Où emmènerais-tu une femme pour être tranquille ?

— Voyons voir... Plus loin. La façade d'une maison ? Le ponton ? Un endroit où je pourrais la sauter sans être interrompu.

— Law, attends ! braille une fille ivre qui s'écroule de tout son long sur la plage avant de réussir à se remettre debout sur ses talons aiguilles.

— Tu pourrais te débarrasser de tes groupies ? Je dois me concentrer.

Je commence à en avoir marre de toutes ces gonzesses qui le collent comme des sangsues.

— Adieu Chantal, Yvonne ou bien Nicole. Prends un taxi. C'était sympa avec toi ! lance-t-il. Voilà qui est fait, nous pouvons y aller. Là-bas, le coin me semble prometteur.

Lawrence désigne un môle couvert de pierres et entouré d'eau. L'escalade n'en est sûrement pas facile, mais il y a de larges rochers sur lesquels il doit être possible de s'asseoir, de s'allonger et... de baiser.

Nous nous immobilisons devant le môle.

Lawrence me retient.

— Que vas-tu faire si tu la prends la main dans le sac ?

— Je ne sais pas encore.

Je suis hors de moi à l'idée qu'elle puisse profiter de cette soirée pour s'amuser avec un autre, qu'au lieu de me parler elle se jette dans les bras d'un idiot ayant la chance d'être au bon endroit au bon moment. Même si au plus profond de moi je ne l'en crois pas capable. Elle est très bonne juge de la personnalité et elle ne tire jamais de conclusion hâtive. Ce serait vraiment atypique. C'est l'une des raisons pour lesquelles je l'apprécie. Elle ne fait pas partie de ces femmes qui mentent et trompent dès que leur homme a le dos tourné. Ou qui couche avec d'autres en parallèle.

— Je veux d'abord voir si l'histoire est vraie ou si l'on m'a menti.

— Dans ce cas.

Lawrence me tend une main pour m'aider à me hisser sur les pierres.

— Et quand tout ça sera réglé, il faudra qu'on parle de toi.

— De moi ? répété-je en posant un pied après l'autre sur l'immense surface rocheuse.

Je me tourne vers lui une fois bien en équilibre.

— Exactement, de toi. Tu reprends de la cocaïne. Et pas seulement depuis hier.

Pris sur le fait, je m'immobilise et me détourne.

— Ferme-la et oublie ce que tu viens de dire.

— Ta réponse confirme ce que je savais déjà. Pas la peine de nier.

Je serre les poings et je l'ignore tout en reprenant mon escalade. Après plusieurs mètres, j'entends des bruits de succion, comme deux personnes qui s'embrassent. Ou comme le bruit des vagues qui s'écrasent contre les rochers en dessous de moi. Puis une silhouette se lève, plus loin devant moi, et trébuche sur les pierres. Elle rit et tourne sur elle-même dans l'obscurité, sur une grosse roche en pente, dangereusement près du bord. Les lueurs des clubs et des lanternes qui bordent la plage suffisent tout juste à reconnaître cette personne.

— Maron ! crié-je.

Elle est folle ? Il suffit qu'elle se torde une cheville ou qu'elle glisse pour tomber tête la première.

— Gideon ? appelle-t-elle en me cherchant des yeux alors qu'un type que je n'avais pas encore remarqué apparaît entre les rochers.

Exactement le mec de la vidéo. Il a le culot d'enfiler son tee-shirt sous mes yeux puis de se passer une main dans les cheveux. Maron se trouve à environ cinq mètres de nous. Elle saute de pierre en pierre, comme sous l'influence d'une drogue.

— Ne bouge plus ! Immédiatement ! m'écricrié-je.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? Tu ne lui as quand même pas donné quelque chose ? me demande Lawrence.

— Moi ? Sûrement pas ! Mais lui peut-être !

Je suis maintenant face à face avec ce trou du cul rouquin.

— Que lui as-tu fait avaler ? le questionné-je en l'attrapant par le col de son polo. Réponds !

— Mais rien du tout. Elle était déjà ivre quand je l'ai rencontrée.

Je connais assez bien Maron pour savoir qu'elle n'est pas seulement ivre. Elle ne se comporte jamais de la sorte, même avec un ou deux verres de trop.

— Ne me mens pas ! lancé-je au pauvre type.

— Mais je ne mens pas. Je te le jure, mon pote. Je ne lui ai rien donné, je me suis contenté de lui offrir plusieurs cocktails pour qu'elle se détende un peu.

J'inspire un bon coup puis je lui envoie un crochet en plein sur le nez.

— Hé, mec ! Je ne savais pas que c'était ta petite. Elle le voulait aussi.

Voulait quoi ?

Sa remarque lui vaut un autre coup de poing, dans l'estomac cette fois. Si je ne le tenais pas par son ridicule polo Lacoste, il se serait déjà étalé, couvert de sang, sur les pierres.

— Je crois qu'il a son compte, Gideon. Laisse partir ce putois, propose Lawrence deux secondes avant qu'un cri aigu ne retentisse.

Je lâche immédiatement le connard alors que j'aperçois du coin de l'œil la silhouette de Maron qui trébuche et perd l'équilibre. Soit elle est en plein trip sous l'influence de LSD, speed ou bien méthamphétamine, soit il y a un côté de sa personnalité dont je n'ai encore jamais été témoin. Elle glisse sur le dos le long des pierres, ce qui doit être douloureux, et finit sa chute dans les flots.

— Merde !

Lawrence se précipite jusqu'à l'endroit où Maron est tombée. Son corps n'a toujours pas refait surface.

— Appelle les secours ! Allez !

Je m'empresse de pianoter le numéro d'urgence en espérant que les secours ne mettront pas longtemps à arriver jusqu'à la plage. *Merde !* Je reste ici immobile à regarder les vagues avant d'enfin me réveiller et descendre en courant tout en me débarrassant de ma veste pour entrer dans l'eau.

— Tu la vois ? demandé-je à Lawrence que je ne peux pas apercevoir car il se trouve derrière un amoncellement de pierres.

— Non, elle doit pourtant être quelque part par là.

Chaque seconde que Maron passe sous l'eau me rappelle que tout peut aller tellement vite. Une vie peut se terminer abruptement en quelques secondes. Et nous la remplissons de disputes et autres idioties qui me semblent maintenant ridicules.

La mer n'est pas profonde, ici, mais assez pour que je n'aie pas pied. J'inspire donc une grande bouffée d'oxygène avant de plonger dans l'eau noire comme de l'encre. Même si je ne vois rien, je peux toujours tâtonner le fond, mais je ne sens que le sable d'un côté et les pierres de l'autre. Lawrence se tient au-dessus de moi quand je refais surface.

— Elle devrait être ici, tu la vois ? crie-t-il en désignant un endroit où l'eau est encore plus sombre.

Je nage sans hésiter dans la direction en question où je commence à apercevoir une main blanche puis un bras, avant de prendre le corps sans vie dans mes bras. *Par tout ce qui m'est sacré, si jamais elle est morte...*

J'entends un grand « plouf » alors que Lawrence saute à son tour dans la mer. Maron flotte, le visage dans l'eau. Avec l'aide de mon frère, je la ramène sur le rivage. Au loin, je vois des gyrophares rouges et bleus illuminer les murs du club. Enfin, je sens le sable sous mes pieds, et nous rejoignons la terre ferme.

— Je vais les chercher, tu t'occupes d'administrer les premiers secours, tu sais mieux le faire que moi, m'ordonne-t-il avant de partir en courant en direction des secouristes.

Je commence par un massage cardiaque – si je me souviens bien, c'est trente pressions puis deux fois le bouche-à-bouche. *Putain, que va-t-il arriver si je m'y prends mal ?* Elle est parfaitement immobile, et je ne vois aucun indice prouvant qu'elle respire, ce qui me fait horriblement peur.

— Tu n'as pas le droit d'abandonner ! Tu m'entends, Maron ? Respire, merde !

Je recommence le massage cardiaque, fais pression sur son thorax et observe son visage. Ses lèvres sont légèrement entrouvertes, ses cheveux mouillés collent sur ses tempes, et du sable adhère à sa peau et à sa robe trempée. Il fait si sombre sur cette partie de la plage que je n'arrive pas à distinguer si elle saigne ou si elle est blessée.

— Par ici ! lance Lawrence en anglais à l'intention des secouristes qui viennent enfin prendre le relais.

Mais je ne vais pas la laisser seule ! Jamais ! Impuissant, je ne peux qu'observer les secouristes poursuivre le massage cardiaque avant de hisser Maron sur une civière. Si seulement j'étais resté avec elle toute la soirée au lieu d'aller me cacher dans la limousine. La soirée se serait déroulée autrement. Mes doigts tremblent autant que ceux d'un alcoolique tandis que je suis les secours en direction de l'ambulance. Tout va si vite. Ils ont à peine atteint le véhicule encerclé par des curieux qu'ils chargent déjà Maron par la porte arrière.

— Attendez, je viens avec vous, dis-je en rejoignant un secouriste aux traits méditerranéens.

— Non, mais vous pouvez nous suivre dans votre propre voiture.

J'ai bien envie de lui casser la figure comme je l'ai fait avec l'autre trou du cul, mais je me contente de grincer des dents en acquiesçant d'un signe de tête. Discuter avec lui ne serait qu'une perte de temps, et chaque seconde compte.

— Bien, allez-y, craché-je en percevant pour la première fois les murmures de la foule autour de nous.

L'homme monte dans l'ambulance et ferme sa portière. Les sirènes se mettent à hurler, me perçant presque les tympans, et le véhicule démarre. Je passe une main dans mes cheveux. Je n'arrive pas à penser clairement. J'aimerais pouvoir sniffer une ligne pour clarifier les choses, mais je n'en ai pas le temps.

— Allez, viens, ou bien veux-tu passer la nuit ici ? J'ai déjà informé Christophe. Il nous attend à l'entrée.

— Dorian et Jane ? demandé-je, au bord de la panique.

— Ils prendront un taxi. On ferait mieux de ne rien leur dire pour l'instant. Je les appellerai plus tard. En route !

CHAPITRE 8

Des papillons multicolores, dont les ailes brillent sous une lumière transperçant les nuages, volent autour de moi et le long des pierres. Ils sont si beaux, si fragiles. Mais je n'arrive pas à les toucher, et ce n'est pas faute d'essayer.

Noah est allongé sur un rocher en pente qui descend vers la mer, comme au paradis. Il est à moitié nu puisqu'il a retiré son polo. Je peux encore sentir ses lèvres sur les miennes, comme le sucre rouge qui recouvre une pomme d'amour. Délicieux.

Soudain, quelqu'un crie mon nom par-delà la nuée de papillons.

— Maron ! Ne bouge plus ! Immédiatement !

Pourquoi devrais-je l'écouter ?

Mon cerveau a besoin de quelques secondes pour identifier la voix.

— Gideon ! crié-je avec un large sourire.

Le voir ici rend mon paradis absolument parfait.

À mes yeux, les pierres sont de petits îlots, et je sautille de l'un à l'autre pour ne pas tomber dans le coton sur lequel ils flottent. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, mais je m'amuse comme une petite folle. Je m'amuse plus que je me suis amusée ces derniers temps. Si seulement Gideon pouvait me rejoindre pour sautiller avec moi, et Lawrence aussi. Mais on dirait qu'ils sont en pleine conversation avec Noah, ils semblent s'amuser de leur côté, et chanter. Il ne me reste plus qu'à continuer de danser.

Je tournoie sur les îlots de pierre, toujours plus vite, plus adroitement et plus sûre de moi. À cet instant, je me demande pourquoi je n'ai jamais fait ça avant. C'est fou, j'ai l'impression d'être une fillette déguisée en fée qui court dans la prairie.

En transe, je continue de tournoyer avant de glisser le long d'un toboggan obscur. Puis les bras puissants de l'eau m'entraînent vers le fond. Quelque part au plus profond de mon esprit, je ressens un coup contre ma tête, comme si je venais de me cogner à un sac de sable, puis j'ai l'impression de flotter. La danse est terminée.

Quelques secondes plus tard, une lumière s'imprime sur ma rétine, et j'ai le goût du sel sur la langue. Des ombres défilent comme dans un train

fantôme. Chaque bouffée d'air brûle mes poumons, et ma tête est affreusement douloureuse.

— Tout va bien. Repose-toi, si tu m'entends. Je m'occupe de tout, dit une voix qui semble venir de sous l'eau, sourde, grave et déformée.

Comme je ne suis plus capable d'influencer ma situation, le mieux est d'obéir à la voix et de fermer les yeux.

Mon seul désir est de retourner dans ce monde magique et indolore.

LAWRENCE

— Elle avait une forte dose d'amphétamine dans le sang, ainsi qu'un taux d'alcool non négligeable.

— Des amphétamines ? grogné-je en grimaçant.

Qui diable a bien pu les lui glisser dans sa boisson ?!

— Et sa blessure à la tête ? demande Gideon au docteur en blouse bleue.

— Selon nos examens, elle souffre d'une commotion cérébrale. Nous n'en connaissons la gravité que dans les heures qui suivent. En attendant, elle devra rester en observation pour nous assurer qu'elle n'a pas d'autres blessures, récite le médecin comme s'il s'agissait d'un poème appris par cœur.

Je me demande combien de fois par jour il doit répéter les mêmes phrases, les mêmes diagnostics.

— Ce qui veut dire que nous ne pouvons plus rien faire aujourd'hui et que Maron va passer la nuit ici. Les vacances commencent bien.

Je prononce la dernière phrase dans ma barbe. Oui, c'est exactement dans ce but que je l'ai laissé pousser.

— Vous ne pouvez vraiment plus rien faire aujourd'hui. Rentrez chez vous, reposez-vous et venez rendre visite à votre amie demain.

Votre amie. Cet idiot n'a pas l'air de réaliser qu'elle est bien plus qu'une amie.

Gideon est enraciné dans le couloir et lève toutes les cinq secondes les yeux vers la porte n° 1332, ce qui ne sert à rien. Il ne peut pas rester, même s'il le veut désespérément.

— Dans ce cas, nous devrions partir et repasser demain. De toute façon, elle va pioncer toute la nuit. Et avec un peu de chance, elle ne se souviendra plus de grand-chose.

C'est en tout cas ce que je lui souhaite.

Je déteste ces moments où Gideon est incapable de prononcer un mot, comme s'il avait avalé une noix avec sa coquille. Je n'aime pas ce silence, je veux savoir ce qu'il pense.

Nous traversons en silence le parking où Christophe nous attend.

— Le chat a mangé ta langue ? lui demandé-je tout de go en refermant la portière de la limousine derrière moi.

— Ferme-la, grommèle-t-il.

Je peux littéralement voir qu'il se noie dans les reproches. Il a l'air déprimé, penseur, d'un calme suspect. Je tire sa réserve de cocaïne d'un compartiment à côté des sièges en cuir, il doit déjà être en manque.

— Tiens, prends-ça. De toute façon, tu ne vas pas fermer l'œil de la nuit à cause de la petite.

Il lève ses yeux sur le sachet rempli de neige.

— Mais je te la donne à une condition : que tu en parles à Maron avant la fin de ce voyage et que tu fasses une cure de désintoxication. Les ennuis d'il y a quatre ans...

— Ne se reproduiront pas, je t'en donne ma parole, m'interrompt-il en s'emparant de la drogue. Je lui en parlerai au moment opportun, à moins que je réussisse à être *clean* avant.

Je l'espère pour lui, sinon il me faudra trouver une solution qui ne lui plaira certainement pas.

— Tu y arriveras, en attendant je m'occuperai des affaires pour te soulager. Tu crois toujours que tu peux tout réussir tout seul. Mais nous savons tous les deux que ce n'est pas le cas. Quand as-tu bien dormi pour la dernière fois une nuit entière ?

Il déglutit, se frotte le visage et regarde à travers la fenêtre.

— Pas depuis cinq jours.

Je ne veux même pas savoir combien de fois il est resté au bureau après minuit pour travailler. Et je n'ai pas non plus besoin de lui expliquer que les drogues le rapprochent toujours un peu plus du burn-out. Après tout, je ne suis pas notre mère qui nous ensevelit de reproches depuis l'école maternelle. Il doit encore se souvenir du cas de Père et de son état à l'époque où il souffrait de dépression et du syndrome d'épuisement professionnel. Il a fini dans une clinique privée. Une fois sorti, il a quitté notre mère, et le voilà maintenant marié avec Nadine. Je me demande parfois s'il n'est pas passé de la peste au choléra, mais ici n'est pas la question. Je ferai tout pour empêcher que la même chose arrive à mon frère. Avec ou sans son aide. Je suis prêt à tout.

Je ne veux pas le priver de drogue ce soir, il risquerait de se défouler sur le mobilier ou, pire encore, de se casser. Je lui accorde une remise de peine jusqu'à ce que la petite se soit retapée et qu'ils recouvrent enfin leurs esprits tous les deux. Une fois cette tâche accomplie, je sais que Maron saura le remettre sur le bon chemin. J'en suis certain.

Mais avant, il faut que je me débarrasse de cette vipère de Ricarda. Il se pourrait que ce soit elle qui lui ait fait faire connaissance avec cette cochonnerie. Cette putain en serait bien capable.

— Dors bien ! dis-je une fois dans le hall d'entrée. Ou pas. Mais sois en forme demain matin. La petite a besoin de toi.

Gideon se contente de répondre par un signe de tête. Il est au bout du rouleau. Ce que je peux comprendre après la mauvaise tournure qu'a prise notre soirée. Ce n'est pas la fin que j'avais imaginée. Je voyais plutôt des femmes en bikini, dans la piscine, torturer Maron et s'endormir satisfaites après plusieurs parties de jambes en l'air.

Mort de fatigue, j'entre enfin dans ma chambre que je traverse pour atteindre le bar tout en me déshabillant. Après cette misérable soirée, j'ai bien mérité un verre. *Merde !* Je suis vraiment dégoûté par la tournure qu'ont prise les choses. Dorian et moi avions eu l'idée de laisser ces deux-là faire la fête. Mais Maron semble avoir commencé sans Gideon qui avait décidé de s'amuser seul dans la voiture.

Recoller les morceaux cassés de ce couple est vraiment plus fatigant que je ne l'aurais cru. Le mieux serait de les enfermer tous les deux une semaine dans la même pièce.

L'idée n'est pas mauvaise.

J'en souris d'avance. Puis j'avale d'un trait mon gin avant de tomber nu dans les doux draps de mon lit.

Un vrai délice.

CHAPITRE 9

Cela fait maintenant plusieurs minutes que je fixe sans raison le plafond blanc. Mon estomac se retourne, mais je ne saurais dire si c'est à cause de la faim ou de la nausée. Mon cuir chevelu me tiraille. Je sens un genre de croûte tandis que je touche mes cheveux. L'endroit que j'effleure me fait instantanément mal. Des points de suture ?

Merde ! Mais pourquoi ? Je ne me souviens même pas comment je suis arrivée ici. Je suis dans un hôpital, ça, je le sais, mais comment ai-je atterri ici ? Que s'est-il passé ? Je ne me sens pas à mon aise, et cette sensation ne fait qu'empirer avec le temps qui passe. Je veux à tout prix quitter cet endroit. À travers les fenêtres, j'aperçois des feuilles de palmiers et les fleurs rouges d'une plante tropicale. Depuis quand pousse-t-il des palmiers dattiers à Marseille ? Et devant notre maison, en plus. Je ne peux pas me l'expliquer. *Mon Dieu, je dois être en train de rêver – c'est la seule solution – ou alors j'ai une amnésie.*

Bon, je m'appelle Maron Noir, je suis née le 27 juillet 1988, j'ai une sœur jumelle du nom de Chlarissa, mais que j'appelle Chlariss, et une sœur aînée qui se nomme Odette. Il semblerait que je me souviens de tous les détails de ma vie personnelle. Mais je ne sais toujours pas ce que je fais là.

Dans ma tête, les pensées claires et les pensées plus troubles se succèdent, comme le jeu de l'ombre et de la lumière lors d'un trajet nocturne en voiture. La tête me tourne, j'ai la nausée, ce qui normalement ne m'arrive jamais.

À côté de moi, je découvre le même bouton rouge que dans tous les hôpitaux. J'appuie. Je dois savoir ce qui se passe ici !

Je compte intérieurement les secondes jusqu'à ce qu'une aide-soignante d'apparence indienne apparaisse, un sourire éclatant aux lèvres.

— *Good morning*, me dit-elle.

De l'anglais. Elle parle avec moi en anglais. Je m'efforce de me redresser dans mon lit d'hôpital. Ce mouvement entraîne un mal de tête immédiat.

— Ah ! gémis-je en portant la main à mon front, avant de demander à la dame les raisons de ma présence ici.

Elle s'approche de la fenêtre, remonte le store et ouvre la fenêtre en me racontant qu'une ambulance m'a amenée ici la nuit dernière, ou plus exactement tôt ce matin puisqu'il était 2 heures. J'ai fait une mauvaise chute et je me suis blessée à la tête, me dit-elle encore. Mais quand ? Et comment ?

— Combien de temps dois-je rester ici ? me renseigné-je.

Aujourd'hui nous sommes lundi, ce qui veut dire que Gideon ne pourra pas venir me chercher puisqu'il est en voyage d'affaires. Si seulement je pouvais me souvenir d'être tombée. Cela a dû se passer dans notre maison. Est-ce que Gideon était là ?

— Je ne peux pas vous répondre. Je vais demander à un médecin de passer vous voir, il pourra vous en dire plus sur votre séjour et votre traitement. En attendant, reposez-vous, me dit-elle en me fixant de ses grands yeux, son drôle de chignon se balançant sur le haut de sa tête.

Puis elle quitte la pièce. *C'est tout ? Elle ne peut pas m'en dire plus ?*

Ha ! Je n'attendrai pas plus longtemps. Ma vessie est pleine, et puis je ferais mieux d'appeler Gideon.

Dieu merci, mon téléphone se trouve dans mon sac à main qui repose sur la table de chevet à côté du lit. Je me cramponne au support pour la perfusion. J'aimerais bien arracher la canule, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée tant que je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé. Je n'ai aucune envie de tomber dans les pommes aux toilettes. Je préfère m'éviter la honte qui s'ensuivrait. J'emmène donc cette chose vacillante avec moi dans la petite salle de bains. Une fois la porte refermée, même si je ne peux pas la verrouiller, je compose le numéro de Gideon qui, bizarrement, n'est pas enregistré dans mon téléphone. *Pourquoi ?*

— Oh, ma tête, putain ! gémis-je alors que la douleur recommence, comme si quelqu'un martelait contre mon crâne de l'intérieur. La lumière crue me tire les yeux, mais j'essaie de me ressaisir. *Concentre-toi, Maron.*

Ça sonne. Trois fois, quatre fois, cinq fois...

Décroche !

— Maron, c'est toi qui m'appelles ? me demande-t-il.

— Non, je me suis trompée de numéro.

— Passe-la-moi, exige la voix de Lawrence en arrière-plan.

— Non, grogne Gideon. Nous sommes en route pour l'hôpital. Comment-vas-tu ?

Nous ? Gideon et Lawrence. Il n'est donc pas en voyage d'affaires ?
Comme c'est étrange.

— Oh, c'est bien, marmonné-je d'une voix pâteuse en me levant du siège des toilettes et en tirant la chasse avant d'emmener avec moi les roulettes de la tige métallique ou pendouille ma perfusion. Franchement, je ne vais pas bien du tout. Je ne sais pas où je suis, pourquoi j'y suis, ni ce qui s'est passé hier.

— Tu es dans la salle de bains ? me demande-t-il.

— Oui, avec ma nouvelle copine, la tige, répliqué-je en tentant de plaisanter. Pas la tige à laquelle tu penses. Je suis sous perfusion, même si je ne sais pas pourquoi. Dépêche-toi de venir me faire sortir d'ici, s'il te plaît.

Je coince mon téléphone entre mon épaule et mon oreille pour me laver les mains et les essuyer, avant de jeter un coup d'œil dans le miroir. Mes cheveux partent dans tous les sens, les restes de mon maquillage collent sous mes yeux, et la douleur se ravive quand j'essaie de tourner la tête pour repêcher les morceaux de je ne sais quoi dans ma chevelure. Rien à faire. J'ai beau me contorsionner, impossible de voir la suture. Dans mon joli tablier d'hôpital, j'ouvre la porte de la salle de bains pour rejoindre mon lit.

— Tu devrais rester au lit plutôt que de te promener dans la chambre.

— Je te l'avais bien dit, nous aurions mieux fait de la ligoter au lit, s'exclame Lawrence.

Quel idiot !

— J'ai mal à la tête, mais sinon je vais bien, ne t'en fais pas. Je vais me changer et rassembler mes affaires, vous pourrez m'emmener dès que vous serez là. Je veux rentrer chez moi et me coucher dans mon propre lit.

— Je peux te comprendre, petite. Mais tu vas sagement rester où tu es. Tu vas t'allonger et nous attendre bien gentiment. Je ne veux pas que tu fasses quoi que ce soit tant que nous ne serons pas là. Nous n'avons plus que quinze kilomètres à faire avant d'arriver à l'hôpital, me prévient-il.

C'est adorable, mais je ne m'y tiendrai pas. Je ne suis plus une enfant et je peux très bien m'occuper de moi-même. Tout ira parfaitement dès que j'aurai avalé une aspirine.

— D'accord. À bientôt, dépêchez-vous.

En fouillant ma chambre, je ne découvre qu'une robe qui a beaucoup souffert. Elle a un trou dans le dos, et une des bretelles est déchirée. Je ne

peux pas trouver mes chaussures. Il n'y a que mon sac à main qui semble être encore en bon état. Pourquoi diable ai-je mis cette robe un dimanche ? Je devais être à une soirée ou à un gala.

Peu importe. C'est le seul vêtement à ma disposition. Je n'ai même pas un slip. Vraiment bizarre. Je m'installe sur le lit et dévisse le tuyau de la perfusion comme je l'ai déjà vu faire plusieurs fois chez ma sœur. J'ai toujours la nausée, mais je me débarrasse quand même de la blouse de l'hôpital pour enfiler ma robe. Le monde tourne autour de moi, juste parce que je me suis levée. Mais j'ignore la sensation. Je veux juste enfiler cette maudite robe.

J'ai tout juste fini de remonter la fermeture Éclair et je m'apprête à tendre la main vers mon sac quand mon estomac se rebelle. *Merde, merde et merde !*

La bile commence à s'accumuler dans ma bouche, m'indiquant qu'il serait temps de rejoindre les toilettes. Mais mon vertige ne me facilite pas les choses. Je dois me cramponner à l'encadrement de la porte de la salle de bains pour ne pas perdre l'équilibre. *OK, je ferais peut-être bien de marcher à quatre pattes jusqu'au siège.* Comme ça, je ne risque pas de tomber et de me cogner une nouvelle fois la tête. Sitôt dit, sitôt fait. Je m'agenouille et passe la tête au-dessus des toilettes juste à temps pour vomir. *Merde !* L'acide me brûle la gorge, mais mon estomac étant vide, je ne vomis rien d'autre que de la bile et de l'acide gastrique.

— Quelle merde, juré-je après avoir repris mon souffle, la tête en arrière.

Je tire la chasse d'eau après avoir décidé que ce qui flotte maintenant dans les toilettes est tout ce qui devait sortir. Je m'agrippe ensuite à la cuvette pour me redresser. Je me rince la bouche, je lave mon visage puis j'essaie de faire quelque chose de mes cheveux. *Mon Dieu, tu ressembles à une vieille mégère au bout du rouleau, ou à un fantôme sous les effets de la cocaïne.*

Je sursaute alors qu'on frappe à la porte, puis je sors de la salle de bains. Il s'agit soit du médecin soit de Gideon, et je préférerais amplement la deuxième possibilité.

La porte s'ouvre sous mes yeux, mais je vois trouble à cause de mon vertige.

— Gideon, te voilà enfin. Nous pouvons partir tout de suite.

Il se tient devant moi, vêtu d'une chemise blanche et d'un jean. Derrière lui je découvre Law, Jane et Dorian. *Waouh, tout ce monde ?! Et ils sont tous là pour moi ? Simplement parce que je me suis cogné la tête ?* Gideon n'aurait pas dû inquiéter Jane et Dorian ainsi, ils n'avaient pas besoin de venir de Paris à cause de moi.

— Pourquoi n'es-tu pas dans ton lit ? Pourquoi es-tu habillée ? me demande Gideon sur un ton coléreux qui ne me plaît pas.

Je fais un pas vers lui, mais un rideau noir s'abat devant mes yeux, je ne vois plus rien, puis je m'effondre.

GIDEON

Jane couine en criant le nom de Maron alors que les genoux de celle-ci cèdent et que j'arrive tout juste à la rattraper. À côté du lit, j'aperçois la perfusion dont elle a dû se libérer. *C'est tout à fait elle. Têtue comme une mule, même quand il s'agit de sa santé.*

Il est tout juste 7 heures. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle soit réveillée de si bonne heure. Elle aurait dû dormir comme une marmotte jusqu'à midi avec tout ce que les docteurs lui ont prescrit. Les amphétamines auraient d'abord dû être neutralisées pour bloquer un effet de 8 à 10 heures. Ce n'est apparemment pas le cas.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demande Jane alors que je porte Maron jusqu'à son lit pendant que Lawrence part à la recherche d'un médecin. Peu de temps après, il revient dans la chambre accompagné d'un docteur qu'il pousse presque devant lui. Le pauvre trébuche même légèrement avant de s'immobiliser au pied du lit.

— Contrôlez ce qui ne va pas ! lui crie dessus Lawrence, ce qui à mon avis n'est pas nécessaire.

Comment voulez-vous qu'un médecin puisse faire son travail dans de telles circonstances ?

Dorian ferme la porte pour que les autres visiteurs ne puissent pas jeter de regards curieux sur Maron. Elle est allongée sur son lit, entièrement immobile. Cela ne peut être qu'une conséquence de sa commotion cérébrale. Et si elle avait d'autres blessures – une hémorragie interne ou une fracture occipitale – et que ces imbéciles n'avaient rien remarqué quand ils l'ont examinée ?

Le docteur lance un regard boudeur à Lawrence pendant qu'il prend le pouls de Maron. Il contrôle ensuite sa respiration avant d'éclairer ses pupilles. Puis il remarque la perfusion.

— Qui a interrompu la perfusion ? nous demande-t-il en anglais.

Je grimace avant de lui répondre que la patiente s'en est chargée elle-même.

Il acquiesce d'un signe de tête.

— Je comprends, je comprends.

D'un geste routinier, il branche à nouveau le tuyau au cathéter sur le dos de la main de Maron, puis il nous demande de quitter la chambre pour lui

accorder le calme et le repos dont elle a besoin.

— Très bien, nous attendrons dehors, déclare Dorian. Viens, Jane, nous allons boire un café.

— Mais je veux rester avec elle, insiste-t-elle.

Exactement, c'est ce que je veux aussi, et rien ni personne ne m'en empêchera.

Jane finit par laisser Dorian la convaincre, mais je ne change pas d'avis.

— Je vais la surveiller pour qu'elle ne fasse pas de bêtises, rassuré-je le médecin. Je vous appelle s'il se passe quelque chose d'anormal.

— Entendu. Elle devrait se stabiliser dans les minutes qui viennent et reprendre conscience. Je vous conseille de bien faire attention. Elle ne doit en aucun cas quitter son lit. Ne sous-estimez pas les risques d'une commotion cérébrale. De plus, les amphétamines n'ont pas encore été évacuées, ce qui peut causer des vertiges et une certaine confusion de sa part.

Oui, parce que Maron n'en avait pas qu'un peu dans le sang. Celui qui les lui a fait avaler va me le payer. Il pourra se considérer chanceux de s'en sortir avec une côte cassée. Il ne peut s'agir que de ce Noah, qui a disparu comme par magie. Après le transfert de Maron à l'hôpital, je n'ai pas eu la possibilité de le retenir pour le questionner – et de lui arracher des réponses à coups de poing si nécessaire. J'avais le choix : m'occuper de Maron ou m'occuper de ce branleur. Maron était plus importante.

Mais quand Maron se sera réveillée, elle pourra m'en dire plus à son sujet, et je lui rendrai une petite visite.

— Tu veux que je t'apporte quelque chose à boire ?

Lawrence se tient dans l'encadrement de la porte. Il doit savoir à quel point je me sens mal, autrement il ne proposerait pas d'aller me chercher quoi que ce soit.

— Un double expresso. Merci.

— N'en fais pas une habitude, me répond-il avant de refermer la porte.

J'approche une chaise près du lit de Maron, m'y installe et lui prends la main.

Réveille-toi, s'il te plaît. Je veux voir ses yeux bleus comme le ciel, je veux pouvoir observer son visage quand elle fronce les sourcils ou quand elle sourit.

J'ai passé la plus grande partie de la nuit à m'inquiéter à son sujet. Je n'ai pas dû dormir plus d'une heure.

Ses sourcils tressaillent d'abord très légèrement, puis ses cils en font autant. J'adore ses cils, j'aime les regarder le matin quand elle se réveille et que je me suis levé avant elle. Ces moments si simples, les matins et les soirs passés ensemble, me manquent beaucoup. Elle colle toujours son corps chaud contre le mien, sa tête posée sur ma poitrine. C'est comme ça qu'elle arrive le mieux à s'endormir.

— Elle est encore là, murmure-t-elle les yeux toujours fermés.

Maintenant elle les plisse, et de fines rides se dessinent à leurs encoignures, comme si elle souffrait.

— Qui est encore là ? demandé-je en me penchant vers elle.

— La douleur. Comme si j'avais une hache plantée dans la tête.

Je souris, bien que je compatisse.

— Rassure-toi, il n'y a pas de hache plantée dans ton crâne. Tu as fait une très mauvaise chute hier et tu t'es cogné la tête contre une pierre. Si Law et moi ne t'avions pas sortie de l'eau, tu ne serais probablement pas ici aujourd'hui, expliqué-je à voix basse. Et je suis vraiment très heureux que tu sois encore là.

— Comment tout cela est-il possible, Gideon ? demande-t-elle en ouvrant lentement les yeux et en serrant mes doigts dans les siens. Pourquoi es-tu ici et pas à New York ?

New York ?

— Pourquoi devrais-je être à New York ? Nous sommes à Dubaï, Maron. Nous avons atterri hier. Tu ne t'en souviens pas ?

Nos regards se croisent et je peux lire l'incompréhension dans ses yeux.

— Non, je ne m'en souviens pas. Je croyais que nous étions à Marseille, déclare-t-elle en levant soudain les yeux vers la fenêtre. Cela explique les hibiscus, les palmiers et les lauriers roses.

Je commence lentement à craindre qu'elle ne souffre d'une perte de mémoire.

— Oh, notre petite tarte aux fraises est réveillée.

Lawrence déboule dans la chambre, pose mon expresso sur la table de chevet et se penche sur Maron.

— Je suis vraiment très en colère contre toi, je te préviens. Tu as encore du speed dans les veines, ton crâne est fêlé, tu as des bleus partout, mais tu te lèves quand même comme si de rien n'était. Est-ce vraiment une bonne idée dans ton état ? Non ! Et je suis sûr que tu serais sortie de l'hôpital si nous ne t'en avions pas empêchée.

Depuis quand joue-t-il les mères poules ?

— Tais-toi, Law, l'intimé-je.

— Pourquoi ? Si tu ne veux pas lui faire comprendre qu'elle a fait une boulette, je peux très bien m'en charger.

Je me lève et le prends à part pour murmurer à son oreille.

— Elle ne sait pas ce qui s'est passé. Elle a une amnésie et ne se souvient même pas de la raison de sa présence à Dubaï.

— Tu veux dire que son disque dur a été formaté ?

Lawrence regarde d'abord Maron avant de reposer ses yeux sur moi, son visage exprimant une incrédulité totale. Comme si je lui mentais pour le faire marcher.

— Arrête tes conneries.

— Tout n'est pas entièrement perdu. Apparemment, il n'y a que sa mémoire à court terme qui est touchée.

Je vais devoir consulter un médecin pour qu'il m'en dise plus à ce sujet.

— Hum, soupire-t-il avant de me pousser sur le côté pour s'approcher de Maron et lui poser une question. Quelle est la dernière chose dont tu te souviennes, ma souris ?

CHAPITRE 10

J'écoute le récit de Lawrence et Gideon, mais cela n'éclaircit pas le mystère. Heureusement qu'ils sont là pour me raconter les événements de la nuit.

— Si j'ai bien compris, je dois rester ici jusqu'à demain ? Puis vous viendrez me chercher et nous continuerons nos vacances à Dubaï ? demandé-je.

— Exactement, confirme Lawrence en me caressant les cheveux. Tu as besoin de calme pour l'instant. Gideon reviendra certainement dans la journée. Et une deuxième fois encore. Et aussi en secret pendant la nuit. Bref, sans arrêt. Tu ne t'ennuieras donc pas, et puis il y a toujours la télé. Mais reste bien dans ton lit, sinon c'est moi qui vais passer la nuit ici avec toi. Et je ne crois pas que tu en aies envie.

Il sourit d'un air supérieur avant d'éclater de rire et de me tapoter la tête comme si j'étais un chat de compagnie. Je peux lire dans ses yeux qu'il est prêt à mettre à exécution la menace proférée tout à l'heure au téléphone, à savoir, me ligoter au lit. Il en serait capable.

— Je vais emporter ceci. Ce n'est pas vraiment l'endroit pour ce genre de jouet.

D'un des tiroirs de la table de chevet, il sort un objet noir en silicone qui me rappelle vaguement un godemiché. *Qu'est-ce que c'est que ce truc ?*

— Si tu ne sais plus de quoi il s'agit, je pourrai toujours le réutiliser par surprise. La perte de ta mémoire à court terme a du bon. Tu ne trouves pas ?

— Fous le camp, Law. Laisse-la se reposer, lui ordonne Gideon qui n'est pas d'aussi bonne humeur que Law, même si je sais qu'il joue la comédie pour mon bénéfice.

Lawrence s'inquiète pour moi, lui aussi, je le sais très bien. Mais il n'a pas besoin de s'en faire. Je vais de mieux en mieux – du moins, j'en ai l'impression, mais c'est peut-être parce que je suis allongée. Je ne suis pas sûre de ne pas être prise encore une fois de vertige si je me levais.

— Oui, maman, je m'en vais. À bientôt, mon chaton. Et ménage ta tête, tu en auras encore besoin.

Je lève les yeux au plafond en entendant ses mots et j'ai bien envie de lui balancer à la figure la bouteille d'eau qui trône sur ma table de chevet.

— Maintenant que nous sommes seuls, je veux que tu me dises tout ce que j'ai oublié.

Gideon est assis dans un fauteuil à bascule, sa cheville droite repose sur son genou gauche. Il baisse les yeux.

— Si je ne me trompe pas, tu as perdu environ six mois de souvenirs. Mais il est possible que tu n'aies oublié que des fragments. J'aimerais d'abord te poser quelques questions.

Je m'empare du verre de jus d'orange et en avale une gorgée en priant pour que le liquide reste sagement dans mon estomac.

— Tu crois que nous vivons ensemble à Marseille, n'est-ce pas ?

Son air sérieux me pousse à penser que ce n'est pas le cas.

— Oui, dans notre maison.

— Tu ne te souviens donc plus que tu es partie ? Que tu as abandonné ton club de *pole dance* et que tu voulais recommencer à travailler dans ton ancienne agence ?

Il pose de drôles de questions.

— J'aurais décidé de recommencer à travailler comme *escort* ? Ridicule, réponds-je en m'étouffant presque avec mon jus d'orange.

— Oui, ridicule, répète-t-il en levant les yeux. Te souviens-tu du mariage de Dorian et Jane ?

Il plonge ses yeux dans les miens, comme pour y distinguer un éventuel mensonge.

Dorian et Jane se sont mariés ? Bizarrement, j'associe des images à cette notion. Un bateau, un temps superbe, une étendue d'eau, et des colombes qui volent autour d'un gratte-ciel.

— Attends, je crois que je me souviens de quelque chose...

Je lui décris les images dans ma tête, qui forment lentement un tableau plus complet. Mais il manque encore beaucoup de pièces au puzzle.

Gideon me pose d'autres questions et m'explique que nous nous sommes séparés. Je n'en reviens pas. Il me raconte tous les précieux détails de notre séparation. Tout comme moi, il est conscient du fait qu'il pourrait me servir un mensonge après l'autre. Il pourrait me faire croire que je suis en couple avec Lawrence, que je travaille comme stripteaseuse et que je suis enceinte.

Mais il est toujours Gideon. S'il n'y a qu'une personne au monde en qui je peux avoir confiance, c'est bien lui. Il ne me mentirait pas, même pas pour avoir l'avantage.

— Nous sommes donc tous les deux à Dubaï contre notre volonté ? À cause du plan de Lawrence que Dorian soutient, résumé-je en reposant le verre vide sur la table, mon esprit entièrement tourné vers sa réponse.

— Oui, on peut dire ça comme ça. Nous avons eu des différends. De plus, nous supposons tous les deux que quelqu'un agit dans l'ombre et qu'il a saboté notre couple. Pour être honnête, je suis resté pour découvrir de qui il s'agit. Et je ne veux pas non plus jeter tout ce qu'il y a entre nous. Je tiens encore beaucoup à toi, Maron.

Ses yeux sont cernés de noir, et les petites rides qui les entourent semblent plus profondes que d'habitude. Il me donne l'impression d'être fatigué, mais il est bien réveillé.

— Je ne sais pas ce que tu ressens. Hier tu as essayé de t'enfuir alors que nous étions à Gênes. Je ne sais pas si tu crois que nous avons encore un avenir ensemble. Moi, j'y pense très souvent, ajoute-t-il en passant sa main droite dans ses cheveux. Nous devrions utiliser le temps passé à Dubaï pour le découvrir. À moins que tu connaisses d'ores et déjà la réponse. Si tu ne nous vois plus avoir un avenir ensemble, dis-le-moi sans détour.

Mon cœur s'accélère en entendant ses paroles. Elles sonnent presque comme un ultimatum.

— Je ne peux pas décider maintenant, pas aujourd'hui. Je suis sûre que j'avais mes raisons pour te quitter et te garder à distance. Donne-moi d'abord le temps de retrouver ma mémoire, nous parlerons de tout ensuite. Promis. Mais pas aujourd'hui.

— Je n'avais pas l'intention de tout régler dans la minute.

Bien sûr que si. Je vois bien qu'il aimerait avoir une réponse aujourd'hui, pour savoir à quoi s'en tenir. C'est comme ça qu'il fonctionne. Il a besoin d'avoir les commandes. Si ce n'est pas le cas, il se creuse les méninges. Mais dans le cas présent, je dois d'abord prendre une décision, et il ne peut pas contrôler le rythme des choses.

Il prend ma main dans les siennes.

— Prends autant de temps que tu en auras besoin. Je propose que nous profitons de ces vacances pour voir si nos chemins se séparent, ou si nous décidons de suivre le même. Mais je peux t'assurer une chose : tu ne disparaîtras pas de ma vie, peu importe la décision que tu vas prendre.

Il souligne sa déclaration de ce sourire un peu bancal, mais sûr de sa victoire, que j'aime tant.

— Si tu crois que je vais me plier à ta décision, tu me connais vraiment mal, Gideon Chevalier, répliqué-je. Mais il y a une chose dont je suis sûre : moi non plus je ne veux pas que nous nous perdions de vue si nous décidions de nous séparer pour de bon.

Je sais pertinemment que je ne rencontrerai plus un tel homme aussi longtemps que je vivrai.

Nous restons longuement immobiles, les yeux dans les yeux, ses mains chaudes autour de la mienne. Mon cœur est rempli d'une mélancolie que je n'avais jamais connue. Je ne sais pas ce qu'il a fait pour me blesser, ni pourquoi je suis partie, mais je veux que mes souvenirs me reviennent d'eux-mêmes. Je ne veux pas qu'il me le révèle. Peut-être est-ce un signe du destin. Où est le mal de ne pas me souvenir des choses qui m'ont blessée ?

Au plus profond de mon cœur, je sais que je l'aime toujours. Et je sais que le même amour brûle dans sa poitrine. Mais nous réalisons tous les deux qu'il est encore trop tôt pour reprendre les choses là où nous les avions laissées.

— Comment te sens-tu maintenant ? me demande-t-il en inclinant la tête.

— Plutôt bien. J'ai toujours mal à la tête, mais je suis sûre que ça va passer. Heureusement, je n'ai plus la nausée. Par contre, je commence à fatiguer, dis-je dans un bâillement.

— Dormir est toujours réparateur. Je ferais bien de te laisser tranquille. Il se lève de son fauteuil et me lâche la main.

— Toi aussi tu as l'air d'avoir besoin de sommeil.

Il s'immobilise devant la porte et se tourne vers moi, l'air songeur.

— Oui, je devrais dormir.

Je sais qu'il me ment. Il ne va pas dormir, il va rester éveillé.

— Je reviens te voir plus tard, petite.

GIDEON

Assis sur une très inconfortable chaise en plastique placée à côté de la porte de sa chambre, je bois mon troisième café. Cela fait maintenant deux jours que Maron est à l'hôpital. Je ne veux pas retourner à la villa, qu'y ferais-je ? De toute façon, il faut que je garde un œil sur la petite au cas où elle s'évanouirait. Elle est courageuse et elle va de mieux en mieux, mais on ne sait jamais.

Bien que j'ai eu la possibilité, et même le pouvoir, de lui dresser un portrait très différent de notre vie commune, un portrait sans séparation, je n'en ai rien fait. Elle aurait appris la vérité un jour ou l'autre.

Et à ce moment-là, elle aurait eu une bonne raison de plus de s'éloigner. Non. Bien sûr, l'idée m'en est venue dans les dernières 48 heures, mais je l'ai rejetée presque immédiatement. Il existe une partie de moi qui aimerait reprendre notre vie commune – mais pas ainsi, pas à ce prix. Je prends donc mon mal en patience et je laisse Maron choisir librement. C'est le seul moyen de savoir vraiment pour qui bat son cœur. Le seul moyen de savoir si elle ressent encore quelque chose pour moi, et si ce quelque chose est suffisant pour tout recommencer en laissant nos problèmes derrière nous.

— Tu es bien seul.

Une voix de femme et un bruit de talons qui claquent sur le linoléum me tirent de mes pensées. Je n'ai pas entendu les talons plus tôt à cause des allées et venues des docteurs et des infirmières qui poussent des chariots.

Mes yeux, qui contemplaient jusqu'à présent mes doigts entrecroisés, se lèvent pour découvrir qui se tient devant moi. Elle porte un chemisier de haute couture léger et estival, un collier de plusieurs rangées de perles noires descendant jusqu'à son nombril, un leggings noir soulignant la longueur de ses jambes, et des sandales aux talons dangereusement hauts.

— J'aimerais bien savoir pourquoi tu me suis, l'accueillié-je sur un ton grincheux. Que fais-tu dans cet hôpital, Ricarda ?

Elle secoue la tête, et ses longs cheveux ondulés se balancent sur ses épaules.

— Pourquoi as-tu une si mauvaise opinion de moi ? On dirait que tu as besoin de quelqu'un pour te tenir compagnie.

Peut-être, mais sûrement pas de sa compagnie à elle. Surtout quand c'est Maron qui est à l'hôpital.

— J'ai appris ce qui s'est passé l'avant-dernière nuit. Ou plus exactement je vous ai observés. Si j'avais su que les choses tourneraient de cette manière, je serais intervenue, crois-moi Gideon.

— Ah, vraiment ? demandé-je d'une voix remplie de sarcasmes. Je n'en crois pas un mot. Et je ne crois pas non plus que ce soit le hasard qui te mette deux fois en ma présence, toujours quand Maron ne peut pas te voir. Je ne suis pas paranoïaque, mais je suis convaincu que tu n'es pas ici pour rendre visite à une vieille tante malade.

— Bien sûr que non.

Elle fait un pas vers moi, accompagnée d'une discrète odeur de muguet. Je connais ce parfum qui m'a poursuivi pendant des mois : Noa de Cacharel. Mais je ne le trouve plus aussi séduisant qu'il y a quelques années encore.

— J'aurais aimé parler à Maron. Pourquoi ? Car je voudrais lui souhaiter un bon rétablissement. Je ne suis pas l'ex-petite amie qui t'espionne, Gideon, tu te trompes à mon sujet. Mais je ne peux pas oublier les dernières semaines que nous avons passées ensemble. Et je sais qu'elles comptent tout autant pour toi. Tu te souviens de nos sorties au restaurant et dans les bars ? Et le week-end passé aux Hamptons. Je peux comprendre que tu aies besoin d'un peu de temps pour réfléchir et pour décider de ce que tu veux vraiment. Et tu sais où me trouver une fois ta décision prise.

Elle fait encore un pas vers moi avant de se pencher pour m'embrasser sur la joue. Ses lèvres effleurent à peine ma barbe.

Elle a toujours été douée pour présenter ses arguments de manière positive. Mais elle n'est pas Maron. Et c'est elle que je veux.

— Je te contacterai si j'en ai le besoin.

Sachant que ce moment n'est pas près d'arriver, je préfère rester aussi vague que possible.

— Comme tu voudras. Je reste encore quelques jours à Dubaï. Je ne repars que la semaine prochaine. Je séjourne au Jumeirah Beach Hotel. Pourrais-tu donner ceci à Maron ? Pour l'aider à se rétablir.

Elle me tend un bouquet de roses blanches comme la neige.

Sceptique, j'observe les fleurs. Pourquoi tient-elle à offrir un bouquet à Maron. Elles ne se connaissent pas. Elles se sont seulement vues de loin.

Si elle croit qu'elle va entrer dans mes petits papiers avec ce cinéma, elle se fourre le doigt dans l'œil.

— Ne me regarde pas comme ça. Donne-les-lui. Tu n'es pas obligé de dire qu'elles viennent de moi. Je suis vraiment désolée de ce qui lui est arrivé. Ce n'est pas un bouquet de fleurs qui va lui faire du mal.

Je me frotte les lèvres avant de prendre le bouquet. Il est d'une bonne qualité et a dû coûter une fortune. Maron pourra choisir de le garder ou de le jeter à la poubelle. À elle de décider. Je ne crois pas que Rica y ait dissimulé une bombe.

— Entendu, mais n'en fais pas une habitude.

— Bien sûr que non, il n'y a aucune raison.

Elle me sourit, dévoilant ses dents parfaitement blanchies.

— Je serais ravie que tu me rendes visite. Tu peux venir avec Maron si tu le désires. Tu sais où me trouver.

Elle tourne les talons et déambule le long du couloir jusqu'à l'ascenseur. Je devrais peut-être commencer à réfléchir au sujet de cette femme. En effet, si elle avait vraiment un cœur grand comme ça, je l'aurais remarqué depuis longtemps. Ce qui veut dire qu'elle est probablement en train de préparer un sale coup.

— Pour toi.

Je tends le bouquet à Maron après avoir trouvé un vase. Je n'aurais jamais cru qu'il soit aussi difficile d'en trouver un dans un hôpital.

— Comme c'est gentil de ta part.

Et un crochet dans l'estomac ! Je n'ai même pas pensé à lui apporter des fleurs ce matin. Tout ça parce que mon cerveau semble se transformer en coton.

— Pour être honnête, elles ne viennent pas de moi.

Elle sourit.

— De qui alors ? me demande-t-elle alors que je place le bouquet sur la table d'appoint.

— De quelqu'un dont je préfère ne pas te révéler le nom pour l'instant. J'ai peur que les détails ne te dépassent. Et de toute façon, tu ne te souviens pas de cette personne.

En tout cas je l'espère.

Je devrais lui offrir quelque chose qui lui ferait plaisir, même si Maron n'est pas du genre matérialiste. Cela lui montrerait que je pense à elle. *Je*

ne suis qu'un imbécile, j'aurais dû y penser ce matin !

Un coup d'œil par la fenêtre m'apprend que la rue n'est pas seulement bordée de palmiers, mais aussi de boutiques de toutes sortes. L'occasion parfaite pour remédier à mon incompetence.

— Si cela ne te dérange pas, je vais m'absenter un instant. J'ai quelque chose à régler, déclaré-je en m'approchant de Maron. Ne quitte pas le lit tant que je ne suis pas revenu.

— Oui, oui, je reste sagement allongée et je me repose en t'attendant.

Très bien, elle devrait dormir un peu, elle est encore si pâle. Je l'embrasse brièvement sur le haut de la tête avant de sortir de la chambre.

— À tout de suite.

Une fois sorti de l'hôpital, je pars à la recherche d'un fleuriste digne de ce nom et je lui achète presque tout son stock. Maron n'aime pas trop les fleurs, mais comme je vais devoir un jour lui dire que le bouquet de roses vient de Rica et qu'elle y a pensé avant moi, il me faut compenser.

— Et un strelitzia, ajouté-je à l'intention de la vendeuse qui a déjà du mal à porter le bouquet que j'ai composé.

Après avoir payé quatre-vingt-dix euros pour les fleurs et un vase, je retourne à l'hôpital.

Mais à ma grande surprise, la chambre de Maron est vide.

— Maron ? appelé-je en traversant la chambre, les fleurs à la main, avant de frapper à la porte de la salle de bains. Tu es ici ?

Pas de réponse. J'ouvre la porte sur une salle de bains également vide.

Ce n'est que maintenant que je remarque qu'elle s'est encore une fois débarrassée de sa perfusion. *Putain de merde !*

Je laisse tomber le bouquet sur son lit et aperçois du coin de l'œil une petite enveloppe, vide et vierge. Maron a dû emporter la lettre ou la carte avec elle. Quant à son auteur... *merde ! Rica !*

CHAPITRE 11

Puisque Gideon ne veut pas me dire qui m'offre ce bouquet, la carte m'aidera sûrement à en savoir plus.

La petite enveloppe était profondément enfouie entre les fleurs, et je ne l'ai remarquée qu'après le départ de Gideon. Les fleurs pourraient être de la part de Kean, de Léon ou de Luis. Je peux comprendre pourquoi Gideon ne voudrait pas me dire qu'elles viennent de Kean.

Je sors une petite carte de l'enveloppe. Je la déplie et lis les quelques lignes qui y sont inscrites.

Je pourrais presque parfois croire au karma.

Ne te repose pas trop longtemps, Maron, tu as encore une dette envers moi. Ne l'oublie pas.

Bon rétablissement.

Ricarda

Je lis et relis les quelques lignes, et mes souvenirs de Ricarda prennent forme, s'assemblent lentement comme les pièces d'un puzzle. Mais je ne sais toujours pas quelle dette j'ai envers elle. Par contre, j'ai l'étrange impression que Dorian et Lawrence pourraient me renseigner.

Je ne sais pas où a disparu Gideon. Et je dois à tout prix comprendre ce que ce message signifie. Ricarda est l'ex-petite amie de Gideon, un message de sa part ne présage rien de bon.

Je me débarrasse donc de ma perfusion. J'enfile ensuite la robe de chambre que Gideon m'a apportée en plus d'autres vêtements, et je décide de me rendre à la cafétéria où je trouverai certainement Jane et Dorian. *Du moins je l'espère.*

En chemin, je croise des infirmières, des médecins et de nombreux visiteurs. Une fois arrivée au rez-de-chaussée, là où se trouve la cafétéria, j'y aperçois ceux que j'avais espéré y trouver.

Ils ne m'ont pas encore vue car ils sont assis derrière un ficus.

Je veux les rejoindre quand je vois du coin de l'œil Gideon s'approcher de moi.

— Maron, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je voulais me dégourdir les jambes, pourquoi ? réponds-je avec un clin d’œil.

— Et si tu t’évanouissais à nouveau ? Retourne dans ton lit.

Peuh, aucune chance.

— Non, je vais voir Jane et tes frères, j’ai quelque chose à leur demander.

J’essaie en vain de passer devant lui, mais il place à chaque fois son pied en travers de mon chemin. Cette drôle de danse se prolonge encore un peu, puis je croise les bras et hausse un sourcil.

— Ces enfantillages vont-ils durer encore longtemps, ou vas-tu enfin te comporter en adulte et me laisser passer ?

— À ton avis ? Donne-moi ça.

Il m’arrache la carte des mains, je n’avais même pas pensé au fait qu’il pourrait me la voler.

— Rends-la-moi immédiatement ! ordonné-je.

Il la tient au-dessus de sa tête, hors de ma portée, pour la lire.

— Ah. Et que signifie... Ouille !

Je l’avais prévenu. Un vicieux coup de pied dans les tibias n’est peut-être pas très délicat, mais il ne m’a pas laissé d’autre choix. Je m’empare de la carte avant qu’il puisse la lire une seconde fois.

— Désolé, Gideon, mais ce message est privé.

Il prend un air boudeur, mais il s’entête à me barrer le chemin.

— Qu’est-ce que cela signifie ?

— Si je le savais, je ne serais pas venue jusqu’ici pour poser la question à Dorian et Lawrence.

Il ne semble pas non plus comprendre ce que ces lignes signifient.

— Dans ce cas, je t’accompagne. Je veux en savoir plus moi aussi.

Pourquoi pas. Je ne vois aucune raison pour qu’il ne sache pas ce que son ex-petite amie et moi avons en commun. Mais je ne comprends pas pourquoi il a accepté de me donner son bouquet.

Nous rejoignons les trois autres à leur table, et je colle la carte sous le nez de Lawrence.

— Qu’est-ce que cela signifie ? lui demandé-je sans préambule.

— Euh, j’en suis tout juste à mon deuxième café et j’apprécierais beaucoup si tu pouvais ne pas m’attaquer comme une tarentule enragée. Je ne suis pas ta secrétaire.

— Lis et dis-moi ce que cela veut dire. Mon subconscient me dit que tu le sais. Et toi aussi, d'ailleurs, ajouté-je à l'intention de Dorian qui se contorsionne pour pouvoir lire également la carte.

— Sans vouloir te vexer, Maron, ton subconscient n'est pas toujours de bon conseil, se moque Lawrence.

Mais son sourire se fige quand il a fini de lire les quelques lignes.

Son regard se pose sur Gideon, puis il tend la carte à Dorian.

— Aucune idée, murmure-t-il en me mentant effrontément. Par contre, je crois qu'il est temps que nous te rapatriions à la villa. Tu ressembles de plus en plus à la bonne vieille Maron, mordante et pleine d'élan. Qu'en penses-tu, Dorian ?

Les traits de son plus jeune frère sont tout aussi révélateurs alors qu'il lit le message.

— Je suis bien de ton avis. Tu devrais faire tes valises.

— Sérieusement ? leur demandé-je.

— Sérieusement, me confirme Dorian en déchirant la carte. Nous avons des affaires à régler.

— Tout à fait. Et Al-Chalid se réjouit déjà de ta présence pendant la course de chameaux, ajoute Lawrence en ricanant.

Une course de chameaux ?

— Attendez une minute, s'en mêle Gideon. J'ai aussi mon mot à dire. Vous ne pouvez pas la laisser sortir aussi vite.

— Pourquoi pas ? rétorque Lawrence en s'adossant au mur et en écartant les bras, comme si l'hôpital lui appartenait. On dirait que son organisme s'est enfin débarrassé des amphétamines, et elle ne semble plus souffrir de maux de tête ou de nausée. Nous pouvons donc l'embarquer et disparaître de cette ferme à bactéries.

— Je vais l'accompagner pour l'aider à remplir les formalités.

Dorian se lève et me rejoint alors que Jane les regarde l'un et l'autre, perplexe.

— Parfait.

Je souris à Gideon qui reste là à gober les mouches.

Tout marche comme sur des roulettes. À peine une heure plus tard, je suis assise dans la Porsche de Gideon qui ne semble pas ravi du tout qu'on m'ait autorisée à quitter l'hôpital.

— Ne te casse pas la tête. Je vais bien.

J'ai déjà dû le lui répéter une dizaine de fois, mais il ne me croit toujours pas.

— Oui, pour l'instant. J'aurais préféré que les médecins te gardent à l'œil encore 24 heures, grogne-t-il dans sa barbe, ce que je trouve adorable.

Je peux comprendre qu'il s'inquiète. Mais je ne pouvais plus voir le plafond blanc de ma chambre d'hôpital.

— Je te le dirais si je me sentais mal.

Il rit dédaigneusement en mettant son clignotant pour s'engager sur la voie rapide du centre-ville, puis il pose ses yeux sur moi.

— Nous savons tous les deux que ce n'est pas vrai. Tu dirais quelque chose seulement s'il était question de vie ou de mort.

Je me suis fait prendre. Mais je connais mes limites. Et puis, comment suis-je censée retrouver la mémoire coincée sur un lit d'hôpital ? Je suis sûre d'y arriver plus vite dans la villa qui n'a certainement pas changé en deux ans.

Et je sens, non, je sais, que je me souviendrai bientôt de tout. En attendant, je veux profiter du temps passé en compagnie des frères, et surtout en compagnie de Gideon.

C'est le début de l'après-midi, dans un ciel sans nuages, le soleil brille au-dessus de Dubaï et se reflète dans les façades des gratte-ciel. Sans réfléchir, j'appuie sur un bouton qui ouvre le toit de la décapotable.

— Beaucoup mieux, me dis-je à moi-même alors que je respire l'air frais. J'ajuste mes lunettes de soleil, pose un pied sur mon siège et savoure le vent pendant que Gideon me dévisage comme si j'étais devenue folle.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? lui demandé-je en souriant.

— Ton comportement est étrange, répond-il en appuyant sur la pédale d'accélérateur pour doubler une file de voitures blanches.

— Pas plus étrange que d'habitude.

Mes mauvais souvenirs ne me torturent plus, et je ne vois aucun mal à en profiter. C'est peut-être un cadeau du ciel, je suis libre de tout ce qui me tracassait avant l'accident.

— Toi, tu me sembles un peu coincé, tout va bien ?

Je me tourne vers lui, pose une main sur sa nuque et attire sa tête vers moi pour l'embrasser. C'est peut-être risqué vu que nous roulons à plus de 140 kilomètres à l'heure, mais je sais qu'il est bon conducteur et qu'il voit toujours la route avec l'œil gauche.

— Voilà qui confirme mes soupçons.

— Quels soupçons ? le questionné-je après l'avoir lâché.

— J'ai peur que ta blessure à la tête ne soit plus grave que ne le pensent les médecins.

Mais il affiche ce sourire si sûr de lui et dont je suis tombée amoureuse. Il pose sa main sur mon genou nu. Je la couvre de la mienne et entrecroise nos doigts. Je ferme les yeux pour graver à jamais ce souvenir dans ma mémoire.

La Mercedes blanche de Dorian est déjà garée dans l'allée de la villa. Je ne vois personne, pas même un domestique. J'ai l'impression d'être ici pour la première fois. Gideon descend de la voiture puis ouvre ma portière. Mais il n'a pas le temps de vraiment prendre ma main que déjà je l'entraîne dans la voiture pour l'embrasser sans retenue. Il semble d'abord hésiter, mais il me rend très vite mon baiser. Ses doigts se perdent dans mes cheveux, et il m'attire vers lui. Je pousserais même le jeu un peu plus loin s'il n'y avait pas la très inconfortable console centrale entre les deux sièges.

Il lèche mes lèvres avant de me regarder longuement droit dans les yeux, comme pour décider s'il peut aller plus loin.

— J'ai une idée, susurre-t-il avec un sourire calculateur.

Il se relève en regardant à gauche et à droite, puis m'aide à me redresser.

— Laquelle ? l'interrogé-je car je peux voir un plan se former dans sa tête.

— Attends un instant puis va à la piscine, jusqu'à ce que je revienne.

Et le voilà parti.

J'attends Gideon au bord de la piscine. Il met un temps fou. Les pieds dans l'eau, je me penche un peu en arrière et ferme les yeux. Quelques secondes plus tard, une ombre passe sur mon visage.

— J'ai réfléchi longtemps pour savoir si je devais te bander les yeux ou pas, et je crois que tu ressentiras tout encore plus intensément ainsi.

Ressentir quoi ?

Je me redresse et passe une main sur le morceau de tissu qu'il noue prudemment autour de ma tête. Il ne l'a pas trop serré, et je le sens à peine à l'endroit où se trouvent les points de suture. Le tissu est soyeux. Une cravate ?

— Tu me dis tout de suite si cela te serre trop. Compris ?

Je souris car je suis sûre que ce qu'il a manigancé va me plaire.

— Je ne suis pas douillette.

— Maron ! me tance-t-il d'une voix sévère.

— Oui, c'est bon, je te le dirai et, si tu veux, je me servirai du code des feux de signalisation, débité-je comme une rengaine.

— Très bien, et maintenant...

— En contrepartie, je veux prendre ma revanche ce soir.

À l'aveuglette, j'essaie d'attraper un bout de vêtement en levant les bras. Mais mes doigts ne rencontrent que de la peau nue au-dessus d'une taille de pantalon. *Oh, on dirait qu'il a chaud.* Avant que je puisse parcourir sa peau plus longtemps, il me prend par les bras et me relève. Ses mains ne perdent pas de temps et sont déjà en train de me retirer ma robe. Il ne me reste que mes sous-vêtements quand il m'allonge sur quelque chose que je devine être ses jambes. Je dois être allongée sur le ventre en travers de ses genoux. *Cela pourrait être intéressant.*

Vlan ! Une main s'abat sur ma fesse gauche, m'arrachant un couinement.

— Qu'est-ce que... ? haleté-je en tournant la tête.

Je suis prisonnière sur ses genoux. Il est probablement assis dans l'un des larges fauteuils en rotin qui se trouvent sur la pelouse à proximité de la piscine. Génial, voilà qu'il me botte le derrière. Un deuxième coup, légèrement plus fort, s'abat cette fois sur ma fesse droite, et je crispe instinctivement mes mains sur son pantalon.

— Je veux que tu sois silencieuse et que tu ne m'opposes aucune résistance. Je sais que c'est difficile pour toi, alors ne me force pas à te bâillonner. As-tu compris, petite ? grogne-t-il sur le ton d'un maître dans la voix duquel je ne décèle aucune trace de tendresse, seulement la froideur de la domination.

Je souris car il semblerait qu'il ait choisi un scénario très piquant, et je peux déjà sentir de l'érotisme dans l'air.

— Tu auras le droit de prendre ta revanche au moment que je considérerai comme opportun. *Amen.* Mais en attendant, tu devras me laisser faire tout ce que je veux de toi. Aujourd'hui, c'est moi qui ai le contrôle sur ton corps. Est-ce bien clair ?!

— Oui, réponds-je en grinçant des dents.

Sa main s'abat encore une fois violemment sur mon cul. *Putain !* La douleur qui s'intensifie à chaque coup vient et repart comme la marée.

Reste la chaleur – encore plus quand il me frotte les fesses avec sa main.

— La réponse correcte est « Oui, maître ! », me corrige-t-il d'une voix sèche.

Parfois, je décèle en lui le véritable maître qu'il pourrait être s'il n'était pas autant fasciné par ses petits jeux sexuels, tout comme Dorian et Lawrence.

— Je n'entends rien.

Il étire l'élastique de mon string en dentelle noire puis le laisse claquer sur ma peau.

— Oui, maître, j'ai compris, répliqué-je, obéissante.

— Très bien.

Il me prend par la nuque pour m'attirer un peu plus près de lui, puis il passe des cordes en chanvre tout autour de mon corps. Bien que mes yeux soient bandés, je les ferme par réflexe car j'adore cette sensation. Je n'ai rien contre les entraves en métal fermées par des cadenas, mais des cordes nouées avec précision donnent bien plus à la personne soumise l'impression d'être entièrement à la merci de son partenaire.

Je sens le froid du métal contre ma peau et j'entends le bruit du tissu qui cède sous la lame d'un couteau alors qu'il me débarrasse de ma lingerie. Sans oublier un seul bout d'étoffe. Il aime me voir entièrement nue, sans la protection de mes vêtements.

La corde caresse plusieurs fois mon dos pendant qu'il l'enroule habilement autour de mes poignets et de mes bras, la serrant suffisamment, mais pas trop pour qu'elle ne coupe pas ma circulation sanguine.

Une fois cette partie de son œuvre achevée, il caresse mon cul de ses mains chaudes. Il aime mon cul. Il adore me voir à quatre pattes, penchée en avant. Il peut ainsi admirer sous tous les angles ma chatte qu'il aime également.

Cette fois, aucun coup ne s'abat sur mon derrière, cela aurait été injuste car je me comporte tout à fait sagement. Il me soulève et m'allonge à plat ventre sur le gazon. Il s'applique maintenant à me ligoter les jambes, de la même façon que mes bras, de la cheville au genou.

— N'oublie pas de t'abandonner. Tu m'as l'air un peu tendue.

Moi, tendue ? Je ne pourrais pas être plus décontractée, même si ce n'est pas simple de s'appuyer sur l'herbe uniquement sur ma joue et mes épaules. Je n'ai pas l'usage de mes mains. Mais je dois admettre que je

serais beaucoup moins décontractée si Lawrence venait interrompre notre séance.

Gideon tire mon bassin vers le haut de manière à ce que ce soient maintenant mes genoux et mes épaules qui supportent mon poids. Je suppose qu'il se tient les jambes écartées au-dessus de moi. Puis j'entends ses pas amortis par le gazon. *OK, qu'a-t-il préparé ?*

Je tourne encore une fois la tête, ce qui n'est pas facile dans ma position actuelle, puis un violent coup s'abat sur mon cul qui lui est offert comme sur un plateau. Je reconnais la sensation du cuir.

— Aïe, gémis-je.

J'aimerais bien lui demander ce que j'ai fait pour mériter ce coup. Mais je n'ai pas le droit de parler. Mon cul et mes cuisses se transformeraient en mer de feu si j'ouvrais la bouche. Il joue très bien son rôle.

— Où t'entraînent tes pensées en cet instant ?! s'exclame-t-il.

Il a dû remarquer aux réactions de mon corps que je n'étais pas encore entièrement rentrée dans le rôle de son amante soumise.

— Vers toi, maître, seulement vers toi, réponds-je sans pouvoir me retenir de sourire.

J'entends le sifflement de l'air avant que le cuir s'abatte à nouveau lourdement sur mes fesses.

— Tu oses me mentir ? À moi ?!

Merde ! Il sait toujours quand je lui mens, il le devine rien qu'au son de ma voix. *Vraiment pas mal.* Cela lui donne un énorme avantage sur moi.

Je déglutis avant de serrer les dents. Puis des doigts glissent le long de mes lèvres vaginales avant de s'introduire en moi. Il sait vraiment s'y prendre, car il effleure toujours mon clitoris sans jamais vraiment le masser explicitement. C'est très cruel de sa part de me taquiner ainsi. À chacun de ses mouvements, et à chaque fois que ses doigts me pénètrent, ma chatte mouille un peu plus. Le tiraillement que je connais bien me fait oublier toutes les autres pensées inutiles.

J'inspire l'air chaud de l'après-midi, je savoure la sensation oppressante des cordes, je sens son parfum enivrant de bois de santal et de cèdre, et je m'abandonne à notre jeu, sans l'avoir vraiment décidé. Je m'imagine allongée devant lui, entièrement nue et sans défense – je sais pertinemment qu'il peut faire de moi ce qu'il veut.

Car je lui appartiens.

GIDEON

Pour être honnête, j'ai eu besoin d'un instant pour réfléchir à ses tentatives de séduction. Mais bien sûr, elle reste Maron. Elle n'a besoin parfois que de claquer des doigts pour que j'exauce tous ses vœux. Mais je préfère qu'elle n'en sache rien.

Chaque homme a ses faiblesses. Pour la plupart, c'est une femme qui pourrait être sa perte.

Je n'avais qu'une solution pour tenir les rênes et pour vraiment savoir comment elle va : une séance. En effet, Maron a tendance à se surestimer. Elle a besoin de repos, et elle veut s'envoyer en l'air. Elle a besoin de se ménager, et elle part faire un jogging. Elle a besoin de se détendre, et elle se plonge dans le travail. Elle est comme ça.

Heureusement que je suis là pour la freiner. Mais il se pourrait aussi que nous ne soyons pas si différents l'un de l'autre finalement.

Agenouillée devant moi sur le gazon, elle m'a entièrement cédé le contrôle de la séance. Je pourrais abuser d'elle sans qu'elle puisse se défendre. Je savoure ces instants à chaque fois. J'aimerais vraiment la prendre par les cheveux, tirer sa tête en arrière et lui faire goûter ma queue. Mais ce ne serait pas une bonne idée avec ses points de suture. Je vais donc aller nager un peu car ma queue a besoin de se refroidir.

J'enjambe son corps svelte, retire mes chaussures, mes chaussettes et mon pantalon. Puis je dénoue la cravate qui lui bande les yeux. Vêtu seulement de mon boxer, je m'agenouille directement devant elle pour qu'elle puisse bien me voir. Je prends fermement son menton entre mon pouce et mon index, et je lève son visage vers le mien.

— Ouvre bien sagement la bouche.

Je l'observe d'un air sérieux et sûr de moi. Elle sait qu'elle se fera punir si elle dit un mot de travers, si elle sourit ou seulement si elle me lance un regard plein d'ironie. Et elle sait que dans ce cas, sa récompense se fera attendre.

Elle ouvre la bouche sans se plaindre, et son obéissance me surprend.
Très bien.

Je souris puis plie et déplie ma ceinture en fouettant l'air de manière à ce que le cuir émette le même son que quand il rencontre la peau. Puis je lui coince la ceinture entre les dents.

— Tu vas tenir cela pour moi sans le laisser tomber.

Ses grands yeux d'ange me fixent alors que je positionne la ceinture. Puis je caresse ses lèvres avec mon pouce. Je ne vois ni colère, ni moquerie, ni envie de vengeance dans ses yeux.

— Cela te va à merveille.

Je caresse son dos et décide de la torturer un peu pour qu'elle n'ait pas de mauvaises idées. Dieu sait que ça lui arrive assez souvent. Je m'empare donc du vibromasseur noir avec une excroissance parfaite pour son clitoris. Je vérifie qu'elle mouille encore suffisamment avant de le lui enfoncer. C'est le cas. Je lèche mes doigts puis introduis le godemiché que j'ai réglé sur un niveau de vibration en continu. Elle ne devrait pas pouvoir tenir plus de cinq minutes.

— Pense bien à ne pas laisser tomber la ceinture. Dans le cas contraire, je devrais te punir, lui rappelé-je en riant tout bas avant de mordre une fois dans son joli petit cul rond.

Elle soupire une fois bruyamment – comme de la musique à mes oreilles – mais ne laisse pas tomber la ceinture.

Je m'approche ensuite de la piscine et plonge tête la première dans l'eau. J'avais vraiment besoin de ce rafraîchissement.

Je fais deux longueurs de crawl sans jamais perdre la petite de vue. Le vibromasseur la fait déjà fondre de plaisir comme le chocolat fond au soleil. *Et encore, je suis généreux avec elle aujourd'hui.*

Après ma troisième longueur, je la vois qui fronce les sourcils, s'efforçant de repousser l'orgasme qui la menace. J'ai presque pitié d'elle. Mais elle a mérité son supplice. Et la voir comme ça vaut tout l'or du monde. Les regards quasiment suppliants qu'elle me jette, espérant que je vienne la délivrer, m'excitent énormément.

Oui, baby, mais tu vas devoir patienter encore un peu jusqu'à ce que je considère que tu as enfin mérité que je te saute. Après tout, c'est bien elle qui m'a repoussé froidement deux fois ces derniers jours. Elle ne s'en souvient plus, c'est vrai, mais moi si...

Depuis la piscine, je peux voir Dorian, assis sur la terrasse, un bloc à croquis sur les genoux. Il doit nous observer depuis un certain temps déjà. Je l'ignore pour que Maron ne se déconcentre pas. Je sors de l'eau comme si de rien n'était.

À cet instant précis, mon téléphone que j'avais laissé sur un transat se met à vibrer. *Putain de merde ! Ce n'est vraiment pas le moment.*

Je m'empare d'une serviette et me dirige vers la chaise longue équipée d'un pare-soleil. Je m'essuie avant de décrocher.

— Allô ? dis-je en m'épongeant les cheveux avant de m'installer sur les coussins.

— Bonjour. C'est Jeannette Thierry, déclare la voix d'une des membres du comité directeur de notre banque d'investissement. Nous avons un problème. Les avocats et les conseillers fiscaux sont presque parvenus à une signature des contrats, mais c'est maintenant Frank Arnold qui a des doutes à propos du rachat de notre groupe informatique.

Dites-moi que j'ai mal entendu ! Je pose un de mes pieds sur le dos de Maron, comme si elle était un meuble. De l'autre pied, j'enfonce le vibromasseur un peu plus profondément dans sa chatte en chaleur. Lentement, mais sûrement.

— C'est vraiment n'importe quoi. S'il ne signe pas, j'annule tout. Il peut demander à ses avocats de vérifier le contrat encore et encore si ça l'amuse, mais c'est fini. Je ne lui accorde plus de temps supplémentaire.

— Phil le lui a déjà dit. Mais si cette fusion n'avait pas lieu, un de nos concurrents en profitera. Il attend toujours la réponse d'Arnold. Il lui a accordé un sursis de deux jours.

— C'est déjà trop. Il voulait absolument cette entreprise : ce sont nos conditions.

Je n'ai même pas besoin de dire à Jeannette que nos bonus en dépendent. C'est hors de question.

— Essayez de le faire changer d'avis. Tu devrais t'en occuper personnellement. Tu es une championne hors pair quand il s'agit de faire changer d'avis les hommes d'affaires. Mais s'il n'a pas pris de décision d'ici demain et si les contrats signés ne sont pas sur le bureau de Phil dans 48 heures, nous laissons tomber l'affaire.

Elle inspire profondément avant de me répondre de sa voix de speakerine.

— Je ferai passer le message. Quand seras-tu de retour ?

— Dans le courant de la semaine prochaine. Je suis très occupé. Salue Phil et Ernest de ma part. Et bonne chance, ajouté-je avant de raccrocher.

J'aimerais bien me défouler sur un sac de sable. Cela fait des semaines que nous peaufinons ces contrats. Nous avons persuadé Arnold de racheter cette entreprise ruinée, et voilà qu'il veut se rétracter ? Il n'en est pas question. Le mieux serait que je prenne moi-même les choses en main.

Mes yeux se posent sur le svelte corps de femme à mes pieds, qui tremble à chaque fois que je l'effleure.

Non, à eux de régler le problème. Après tout, c'est à ça que sert un comité directeur. Ils s'en sortiront très bien sans moi, d'ailleurs ils n'ont pas le choix. Eux aussi attendent avec impatience la prime à six chiffres. Moi, j'ai d'autres problèmes en tête. Je ne peux pas en plus me creuser les méninges pour trouver le moyen de faire face aux sautes d'humeur d'Arnold afin d'assurer que la centaine d'heures de travail passée sur ces contrats ne tombe à l'eau !

Maron gémit doucement devant moi, son bassin bouge au rythme de mon pied qui joue avec le gode, et cette vue fait gonfler ma queue.

Je pourrais l'admirer pendant des heures alors qu'elle se tortille de plaisir. Plus que quelques secondes et elle va jouir pour moi. De la salive dégouline du coin de ses lèvres et le long du cuir de ma ceinture. La voir ainsi soupirer, son corps tremblant prisonnier de mes cordes, me remplit de satisfaction.

Je retire mon pied de son dos.

— Qui t'a permis d'avoir un orgasme, lui demandé-je d'une voix distante et menaçante.

Elle ne me regarde même pas, sa tête se balance entre ses épaules. *Il est temps pour moi d'abrèger ses souffrances.*

Je me lève, m'approche d'elle et m'agenouille derrière son petit cul si sexy. Puis je lui reprends la ceinture en cuir avant d'écartier ses fesses pour mieux voir sa chatte trempée.

— J'ai vraiment essayé de t'attendre mais...

— Chut.

Je pose une main sur sa bouche avant de retirer le vibromasseur tout en jetant un œil sur la terrasse. Une fois certain que Dorian peut nous voir, j'humidifie mon index et mon majeur gauches avant de les introduire prudemment dans son anus. Elle est déjà prête. Son corps est comme de la soie liquide sous mes mains.

— Ciel, marmonne-t-elle dans ma main qui étouffe ses cris alors que j'enfonce maintenant vigoureusement ma queue dans sa chatte.

Je la saute au rythme du va-et-vient de mes doigts dans son anus. Sa chatte est tellement mouillée, c'est incroyablement bandant. Je m'enfonce jusqu'au scrotum et je la prends toujours plus vigoureusement et toujours plus fortement – comme elle en a besoin. Et comme j'en ai envie !

Je retire ma main de devant sa bouche pour m'emparer des cordes de ses bras et l'attirer vers moi à chaque coup de reins. Comme elle ne peut pas écarter ses jambes que les cordes gardent bien serrées, sa chatte est encore plus étroite pour moi.

Et comme la cocaïne n'a pas encore quitté mon organisme, je la prends plus longtemps que d'habitude. Des gouttes d'eau de piscine se mélangent à la sueur sur ma peau. Un violent coup sur son cul la fait crier puis gémir de plus en plus fort, toute tremblante de plaisir.

— *Fuck*, Gideon, halète-t-elle en crispant ses doigts sur les cordes.

Et c'est seulement maintenant, alors que je la baise comme un animal, que je me souviens que je ne devrais pas exagérer. *Merde !* Ce matin encore, elle est tombée dans les pommes, et voilà que je la nique comme un acteur de films porno.

— J'aime ce que je suis en train de te faire. Donne-moi ton statut.

— Vert, gémit-elle d'une voix tremblante.

Tout semble aller pour le mieux. Je la prends plus intensément, mais pas trop durement. C'est à mon tour de jouir maintenant. Mes testicules se contractent, et j'éjacule en elle.

J'enfonce une dernière fois mes doigts dans ses fesses avant de me retirer.

J'enfile d'abord mon boxer, avant d'observer mon œuvre avec un sourire malicieux.

Si je ne devais pas la ménager, je continuerais la séance. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je m'agenouille pour la retourner sur le dos afin de la regarder dans les yeux.

Et ce que j'y vois n'appartient qu'à moi.

CHAPITRE 12

Je le regarde avec un mélange d'épuisement, de désir et de soulagement. Il me soulève comme si je ne pesais rien et s'assied sur la chaise longue, moi sur ses genoux.

Ses cheveux toujours humides collent à son front. Mais je n'ai pas la force de les toucher. Je préfère poser ma tête contre sa poitrine, les yeux fermés pour mieux sentir les derniers picotements dans mes bras et dans mes jambes. Mon cœur bat terriblement fort tandis que j'écoute les battements du sien, comme je le fais si souvent.

— Comment vas-tu ? me demande-t-il en tournant mon visage vers le sien pour me regarder dans les yeux.

— Très bien. Un peu épuisée, mais très bien.

Pas besoin de lui préciser que mon derrière est en feu.

Mais la brûlure est bienfaisante maintenant, et la sécurité que je ressens quand il me tient dans ses bras est bien plus puissante. Il caresse mon front avant de délier prudemment les cordes autour de mes bras et de mes jambes. Je ne sens quasiment rien et je tombe immédiatement dans un profond sommeil.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Une conversation à voix basse me réveille. Je suis couchée en boule sur la chaise longue, entièrement nue, à l'ombre d'un parasol en forme d'hémisphère. La chaleur est très agréable. Je pourrais presque me rendormir, mais les voix m'en empêchent.

— Pourquoi ne me racontez-vous tout ça que maintenant ?! s'emporte la voix de Gideon.

— Baisse un peu le ton ! ordonne Law. Elle n'est pas censée apprendre quoi que ce soit pour l'instant. Elle se remettra plus rapidement. Dorian s'est déjà occupé de tout.

— Exactement. Je lui ai promis de trouver une solution. Et le mieux était d'envoyer notre meilleur avocat. Pas un de ces nuls que Maron peut à peine se payer. Il va démonter chaque clause du contrat et n'en faire qu'une bouchée, je peux te l'assurer.

— Je trouve vraiment super que vous fassiez tellement de choses derrière mon dos, grogne Gideon qui ne semble pas ravi de la décision de

Dorian. J'aurais pu m'en occuper moi-même et en toucher un mot à Ricarda.

— C'est ça, oui. Pour que cette sale garce t'endorme avec ses grands yeux.

Lawrence est en train de dessiner des petites fleurs dans les airs alors que je me redresse pour les voir. Ils sont assis avec Jane sur les fauteuils en rotin de la terrasse, un verre à la main. Je peux même entendre le cliquetis des glaçons dans celui de Law.

— De toute façon, mon vieux, tu as bien d'autres problèmes que ces accusations.

— Que veut-il dire ? demande Dorian en regardant Gideon à qui les paroles de Lawrence ne semblent pas plaire du tout.

— Je te préviens. Ferme-la !

— De quoi parle-t-il ? demande à son tour Jane qui jusqu'à présent feuilletait un magazine.

Gideon lui lance un regard sévère.

— Je ferme ma gueule tant que tu t'en tiens à notre marché. Sinon, tu sais ce qui va se passer. Il me suffit d'un coup de fil pour avoir un rendez-vous.

Gideon se lève brusquement, serre les poings et disparaît dans la villa.

— Aurais-tu l'amabilité de m'expliquer de quoi il retourne ? exige Dorian avant de boire une gorgée du liquide dans sa tasse en jetant brièvement un coup d'œil dans ma direction.

— Non, seulement si j'y étais obligé. C'est un petit secret entre grands frères. Je vais aller me préparer moi aussi.

Lawrence, ses tatouages bien visibles puisqu'il est torse nu, se lève à son tour.

— Gardez un œil sur le chaton, dit-il en me désignant du menton avant de quitter lui aussi la terrasse.

Je ne sais pas de quoi ils parlaient, mais c'était en rapport avec Ricarda et Gideon. Il était question d'avocats. Si j'ai vraiment engagé un avocat, il me sera facile d'en découvrir les raisons.

— Tu es réveillée, n'est-ce pas, depuis plusieurs minutes ?

Dorian quitte son fauteuil et s'avance dans ma direction. Jane abandonne son magazine pour l'imiter.

— Comment te sens-tu ? As-tu bien dormi ? J'espère que tu n'as pas attrapé une insolation.

Elle s'installe à côté de moi sur la chaise longue pendant que Dorian s'agenouille devant moi.

— Je ne suis plus une enfant. Je vais très bien, réponds-je en me redressant. Combien de temps ai-je dormi ?

Dorian jette un œil sur sa Lacroix avant de répondre.

— Plus de deux heures. Gideon ne t'a pas quittée un instant.

— Jusqu'à maintenant où vous aviez une affaire à régler et qu'il ne voulait rien entendre.

— À peu près, oui. Tu devrais rentrer et te refaire une beauté. Nous partons vers 17 heures si je ne m'abuse.

Ah, vraiment.

— Où ça ?

Les lèvres de Dorian s'étirent pour former un sourire pincé alors que les yeux de Jane se mettent à pétiller.

— C'est une surprise. Pense à préparer des vêtements de rechange. Allez, viens, il ne te reste plus beaucoup de temps.

— Une heure pour être précise, ajoute Jane qui a déjà préparé un sac à dos, un grand chapeau et une paire de lunettes de soleil.

Je ne sais pas ce qu'ils ont manigancé, mais il semblerait que ce soit une véritable expédition.

Je finis par trouver la chambre qui était la mienne lors de mes dernières vacances à Dubaï, lorsque je travaillais encore comme *escort*, mais mes affaires n'y sont pas. Je resserre la serviette qui me sert de paréo quand quelqu'un me tapote l'épaule.

— J'ai oublié de te dire que nous ne dormions pas séparément cette fois. Nous partageons une chambre. Dans l'aile ouest.

Je me tourne vers Gideon qui porte un jean gris et une chemise noire aux manches retroussées, comme à son habitude. Il a déjà dû se doucher.

— Je n'aime pas ne pas pouvoir me souvenir de ces derniers jours, murmuré-je pour moi-même.

S'il est vrai que je trouvais mon amnésie avantageuse il y a quelques heures, je commence maintenant à en avoir assez.

— Ça passera vite, tu verras. Et maintenant, viens, arrête de fainéanter. Je t'aiderai volontiers à trouver le chemin, ajoute-t-il en passant un bras sous mes épaules et un autre sous mes genoux pour mieux me soulever de terre.

— Le chemin dans la tanière du loup, tu veux dire.

— Pourquoi doutes-tu de moi ? me demande-t-il en souriant. Tu sembles pourtant ne pas encore en avoir eu assez.

— Je n'aurai jamais assez de toi.

Les mots m'ont échappé avant que j'aie le temps d'y réfléchir. Sur quoi, ses mâchoires se contractent, comme pour refouler un sourire victorieux.

Après m'être douchée, j'enfile un short, un débardeur et des chaussures confortables pour marcher, pendant que Gideon pose mon sac à dos sur un banc. Il y range un pantalon, un pull, un foulard et une veste. Je viens tout juste d'attacher mes cheveux quand il referme le sac.

— Tu n'exagérerais pas un tout petit peu ? On part pour une expédition au pôle Nord ? demandé-je en observant le sac à dos.

— Qui sait ?

Super, le voilà qui fait dans les secrets comme son frère cadet. Ils adorent me laisser dans le noir.

— Notre séance ne date que de deux heures et tu es déjà en train de te plaindre ? constate-t-il en croisant les bras, son regard arrogant me scrutant des pieds à la tête. Il faut y remédier.

Comment ?

Il disparaît un instant dans le dressing et en ressort avec un objet qu'il cache derrière son dos, et en affichant un sourire menaçant. Il s'assied ensuite sur le bord du lit. Puis il m'attrape par le bras et m'attire sur ses genoux.

— Pour que tu ne t'ennuies pas pendant le trajet. Je te conseille de ne rien dire à Law.

— Ne rien dire à propos de quoi ? le questionné-je.

Mais il baisse mon short et mon slip, me faisant basculer en avant. Merde ! Je me cramponne au tapis mais je ne peux pas glisser plus bas.

— Arrête tes bêtises, Gideon ! Je n'ai rien fait de mal. Si tu continues à me torturer, tu vas me le payer cher... Oh, haleté-je alors que quelque chose de chaud et humide glisse le long de ma fente dans un bruit de métal.

Puis des doigts alanguissent mon anus avant que quelque chose ne s'introduise en moi. *Trois, quatre... Il doit s'agir de quatre boules de taille croissante.*

J'ai chaud et froid en même temps, et un tiraillement bien connu s'empare de ma féminité.

Gideon réajuste mon slip et mon short avant de m'aider à me redresser.

— C'est beaucoup mieux. Je pense que nous sommes prêts à présent.

Je déteste le sourire blasé et vicieux qu'il affiche toujours quand il croit avoir tous les atouts en main. Nous verrons bien quelles possibilités cette soirée va m'offrir.

LAWRENCE

— J'ai fait les provisions : whisky, vodka, gin et rhum. Est-ce que j'ai oublié quelque chose ? me demandé-je en me grattant la tempe, quand mon regard se pose soudain sur le cul super-sexy de Maron qui dépasse de la Porsche.

Qu'est-ce qu'elle trafique ?

La tentation est trop grande, je ne peux pas laisser passer une telle occasion. Je passe de ma Land Rover à la Porsche, m'immobilise derrière Maron et fais signe à Gideon qui m'a vu arriver. Puis je prends mon élan, ferme un œil pour mieux viser et... *Clac !*

— Bordel de merde !

Je ne m'attendais pas à cette gifle. Je voulais lui donner une bonne claque sur son cul que son short court suffit tout juste à cacher, mais voilà que c'est moi qui m'en suis ramassé une.

— Ma pauvre fille, tu devrais être dans un asile. Je commence à regretter de t'avoir fait sortir de l'hospice ce matin.

Je frotte ma joue d'un air boudeur pendant qu'elle éclate de rire.

— Tu es si prévisible. Dès que tu vois un cul, les doigts te démangent. Mais tu connais la chanson : d'abord le travail, ensuite le plaisir. Tu as déjà chargé ton kit de survie ?

— Bien sûr, l'alcool est à bord, toutes mes marques préférées sont à l'appel. Pour le reste, nous verrons bien. De toute façon, je ne me vois pas survivre à cette expédition avec toi sans alcool.

— Oh, regardez comme il est vexé !

Elle ose me pincer la joue en secouant la tête. Ma grand-mère est la seule personne qui n'ait jamais eu le droit de faire ça.

Je repousse sa main.

— Bats les pattes si tu veux que je te donne quelque chose à boire quand ta survie en dépendra.

— Merci bien, mais non, mon tigre. Je n'ai aucune envie de faire une intoxication alcoolique en plein milieu du désert. Tu peux t'enivrer si ça t'amuse, mais je préfère être saine d'esprit quand nous serons encerclés par des serpents venimeux ainsi que des araignées et des scorpions gros comme ton poing.

— Tu es vraiment ridicule, comme si un serpent pouvait me faire du mal. À moi.

Elle grimace soudain en fixant un point derrière moi puis se met à hurler.

— Un cobra égyptien !

Je sursaute et me retourne aussi vite que l'éclair. *Il n'y a rien !* Elle rit à gorge déployée avant de boire une gorgée d'eau.

— Tu es une belle lavette, se moque-t-elle de moi.

— Attends un peu, le moment viendra où tu auras besoin de la lavette pour te protéger. Tu riras moins, espèce de mégère !

Elle semble avoir oublié que c'est moi qui l'ai sortie de l'eau après qu'elle se soit cogné la tête. Et maintenant, je ne suis plus que la blague du jour. L'occasion idéale pour goûter le whisky. Les Arabes ne vendent de l'alcool que dans les bars et les restaurants. Ce whisky m'a coûté 300 euros. Le double de ce qu'il coûterait en Europe. Il est donc doublement vital pour moi. J'ouvre la bouteille et m'autorise une gorgée. *Génial !* Il reste un agréable arrière-goût de fumée sur la langue.

— Es-tu enfin prêt ou bien allons-nous devoir camper ici ? me demande Dorian, vêtu de l'attirail du parfait touriste : short, chaussures de marche et même un chapeau.

Cela devrait être interdit. Jane est habillée de la même manière. On croirait un rendez-vous de randonneurs suisses en plein désert arabe. Je ne serais pas étonné si les Bédouins se tordaient de rire en voyant ces quatre-là.

— Doucement, mon pote, doucement. Nous sommes en vacances, pas membres d'une expédition archéologique.

Quel nigaud. Je crois que je vais m'autoriser une autre gorgée. L'alcool brûlant coule dans ma gorge.

— À la vôtre, les ânes, murmuré-je pour moi avant de ranger ma précieuse bouteille.

— Tu fais les mêmes bruits qu'un type qui gagne sa vie en ramassant les bouteilles consignées, déclare Jane en montant dans la jeep.

Voilà que la petite princesse a une grande gueule maintenant.

— C'est 10,50 euros la gorgée, si jamais tu en as envie.

— Non, merci, réplique-t-elle.

— Dorian, tu devrais t'inquiéter pour ta petite femme, elle n'est pas habituée aux choses dures. Tu dois mal t'y prendre. Il paraît que le viagra

peut aider.

Gideon allume le moteur pendant que Maron lit une carte avant de tripatouiller le GPS.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? me lance Dorian.

Quel manque de pot qu'il soit assis juste en face de moi.

— Et oui, il n'y a que la vérité qui blesse. Gideon, appuie sur le champignon. Je veux arriver encore aujourd'hui si possible.

Le trajet promet d'être divertissant.

Gideon a enfin trouvé la pédale d'accélérateur, et une demi-heure après notre départ, le soleil s'approche de plus en plus des dunes de sable rouge qui nous entourent. C'est pas mal, mais je n'en fais pas tout un fromage comme Jane qui se met presque à pleurer en voyant le coucher de soleil.

La boule de feu rouge disparaît entièrement en quinze minutes, et si vous voulez mon avis, on aurait déjà dû atteindre notre but.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre que nous ne soyons pas encore arrivés ? demandé-je à Gideon qui roule à tombeau ouvert le long du grillage de la réserve.

Je me sens tout chamboulé, comme un sac de patates.

— Silence derrière, je conduis. Tu fais le plein ? réplique Gideon en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

— C'est la seule chose raisonnable qu'il me reste à faire.

J'avais mes raisons pour ne pas conduire. Quoique, avec Maron à mes côtés ? Ligotée sur le siège du passager ? Cela pourrait me plaire. Je pourrais la peloter quand j'en ai envie. Je pourrais l'attacher à une laisse et la faire courir à côté de la voiture. Quelle idée géniale, je devrais la garder précieusement.

Vu qu'il fait plutôt noir, Maron ne peut plus lire la carte, et Gideon conduit de plus en plus lentement. Il finit par s'arrêter pour jeter un coup d'œil à son smartphone. Comme si ça allait l'aider.

Je devrais reprendre une gorgée.

— Il y a un problème, je pense. Nous aurions déjà dû arriver depuis longtemps, jure Gideon en levant les yeux sur Maron qui éclaire la carte avec son téléphone.

Dorian descend de la jeep et aide Jane à en faire de même.

— C'est bien ce que je disais, acquiescé-je en reprenant une gorgée avant de fouiller dans mon sac à dos.

J'ai des cigares quelque part là-dedans.

Les étoiles scintillent au-dessus de nous alors que je cherche toujours à l'aveuglette dans mon sac. *Coucou, mes fins cigares cubains roulés à la main, où êtes-vous ?*

— Nous devrions faire demi-tour, propose Jane en jetant des regards apeurés au désert.

Maron descend à son tour de la jeep, armée d'une lampe à UV permettant soi-disant de voir les scorpions dans le noir. *De vrais trouillards, tous autant qu'ils sont.*

— Ah, je les ai enfin trouvés.

Hélas, ce n'est pas une boîte à cigares que je sors du sac, mais un GPS que j'avais oublié avoir emporté.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Gideon en m'arrachant l'appareil des mains.

— Un GPS. J'ai pensé à tout. Mais où se cachent ces putains de cigares ?

Que je sois maudit si je les ai oubliés !

— Voilà qui va nous sauver la vie.

Gideon met en marche le GPS qui ressemble à un de ces anciens téléphones portables des années quatre-vingt-dix.

— Minute, papillon ! lancé-je, interrompant les réjouissances. Il est à moi. Si quelqu'un doit s'en servir, ce sera moi !

— N'importe quoi, tu ne sais même pas où nous nous rendons. Et en plus, tu pues l'alcool.

Gideon me repousse. *Moi ?!*

— Je sais parfaitement où nous allons. Je n'aurais pas enregistré les coordonnées sinon. Donne-moi ça.

— Merde, merde, merde, un scorpion ! braille soudain Jane en sautant dans les bras de Dorian.

Le pauvre petit scorpion de rien du tout qu'éclaire la lampe de Maron se sauve bien vite à l'abri d'un buisson épineux. Il ne lui viendrait même pas à l'idée de s'en prendre à la femme qui hurle.

— Alors. Je clique sur menu, je cherche les destinations sauvegardées et... voilà ! Et maintenant, reprends le volant avant que je doive le faire aussi, dis-je en tapotant l'épaule de Gideon qui donne ensuite le GPS à Maron.

— Tiens-le, s'il te plaît.

Enfin, notre petit voyage nocturne peut continuer. Je m'étais imaginé les choses bien différemment à vrai dire. Un super repas sous une tente près d'un feu de camp, un bon narguilé, et en dessert une partouze. Mais voilà que nous sommes au milieu de nulle part, que je me gèle les couilles et que nos nanas hurlent au moindre moustique.

CHAPITRE 13

— Nous sommes arrivés ! s'écrie Jane, légèrement ivre derrière moi.

Elle n'a pas réussi à résister longtemps aux pouvoirs de persuasion de Lawrence.

Entre les dunes sombres s'élève devant nous une grande tente illuminée devant laquelle sont plantées deux grandes torches. Même moi qui suis plutôt réticente à tout ce qui est romantique et kitsch, je dois bien admettre que l'endroit a du cachet. Il en émane une aura de confort, et je me sens bienvenue.

Je serais encore plus contente d'avoir enfin atteint notre but si un léger mal de tête n'avait pas fait son apparition.

J'extirpe une boîte d'aspirine que je dois prendre en cas de migraine. J'avale un comprimé avec une gorgée d'eau.

— Tout va bien ? me demande Gideon qui m'a vue faire.

Il éteint le moteur.

— Oui, ça ira mieux dans un instant. J'ai probablement été un peu trop secouée pendant le voyage.

Une ride d'inquiétude apparaît sur son front, et il inspire profondément. Pas la peine de me regarder comme ça, je survivrai.

— Dis-le-moi si jamais cela empirait. Je te ramènerai en ville. Même en plein milieu de la nuit, même si je dors, tu m'as compris ?

Je lui souris et pose une main sur sa joue pour l'apaiser. Puis je me penche vers lui.

— Je t'ai compris. Et crois-moi, je n'ai pas l'intention de souffrir le martyre toute la nuit sans rien dire.

Je l'embrasse en effleurant à peine ses lèvres avant de reprendre ma place.

Lawrence ouvre la portière du Land Rover, et une Jane hilare en descend.

— Magnifique. C'est tellement romantique. Tu ne trouves pas, Maron ?

— Oui, c'est vrai.

— Ce serait encore plus romantique pour moi si je n'avais pas oublié mes cigares, bougonne Lawrence avant d'avaler une autre gorgée de son whisky.

Dorian secoue la tête.

— Pire qu'un gamin. Sérieusement, tu ne crois pas qu'il serait temps de grandir ?

— Ne me parle pas sur ce ton.

Ho, ho, la soirée promet d'être très romantique.

— Comment vont tes boules ? se renseigne Gideon qui m'emboîte le pas en me posant une main sur les fesses.

— C'est étonnamment agréable, répliqué-je bien que je les sente à chaque pas. Si tu veux en savoir plus, tu devrais essayer.

Je souris au sable sur lequel je marche avant de faire de même aux deux Berbères qui nous accueillent à l'entrée de la tente.

À l'intérieur, je peux voir une robuste table basse couverte de mets délicieux.

— Non merci. Ta revanche devra attendre que tu sois en parfaite santé. De toute façon, je ne t'autoriserais pas à la prendre aujourd'hui.

Il a de nouveau cet éclat dans les yeux qui me rappelle de ne pas dépasser les bornes ce soir.

— *As-Salâmu 'alaykum*, dit-il aux deux Arabes barbus vêtus de robes blanches qui tiennent grands ouverts les battants de la tente.

Je me demande bien pourquoi j'ai dû emporter des vêtements chauds, il fait au moins encore 27° C.

Après un dîner savoureux, je décide de faire le tour des tentes pour avoir un moment de tranquillité. Pas à cause des maux de tête, mais à cause de tout ce qui me tracasse. Je dois réfléchir à ce que je veux et à ce dont j'ai besoin.

Je devrais poser ma candidature dans des bureaux d'architectes, sinon je me verrai forcée de retravailler comme *escort*.

Je m'assieds sous un arbre desséché situé entre deux dunes et commence à réfléchir en observant les étoiles.

— Ah, tu es là.

J'ai eu à peine dix minutes de calme et voilà que Gideon m'a déjà retrouvée. C'est bien lui. Je me tourne dans la direction de sa voix et le regarde avancer vers moi.

— Comment va la tête ? me demande-t-il avant de mordre dans une pomme.

— Mieux. Je voulais être un peu seule, profiter de la tranquillité, et peut-être retrouver un souvenir ou deux. Raconte-moi comment j'en suis arrivée à te quitter.

Je ne voulais rien entendre ce matin, mais ce soir je pense que cela pourrait m'aider à retrouver la mémoire.

Il soupire en s'immobilisant derrière moi, les yeux levés vers les étoiles. Je peux voir bouger sa pomme d'Adam alors qu'il déglutit. Ce qui veut dire que le sujet ne lui plaît pas.

— Bien. Je serai honnête avec toi. Tu m'as quitté car tu croyais que je te trompais avec Ricarda. Tu soutiens nous avoir vus ensemble à l'aéroport. Il est possible que tu nous aies vus nous dire au revoir, mais je te jure sur ma vie que je n'ai pas touché une autre femme que toi lorsque nous étions ensemble. Je n'ai couché avec personne d'autre que toi et je ne t'ai jamais trompée.

Ah, mais apparemment cela ne s'applique pas à la période après que je l'ai quitté.

— Mais tu as fait tout ça après ? lui demandé-je en le regardant dans les yeux.

— Si j'ai couché avec d'autres femmes ? répète-t-il en détournant le regard.

Il semble tendu, je peux le voir même avec le peu de lumière à ma disposition. Il fait tourner la pomme entre ses mains, arme son bras puis la lance loin dans les dunes, si loin que je ne peux pas voir où elle atterrit.

— Oui.

— Combien ? Ricarda aussi ?

Je suis sûre que oui. Autrement Ricarda ne serait pas à Dubaï. Elle a dû le coincer à l'hôpital. *Mais pourquoi ?*

— Avec Ricarda et...

Il inspire profondément avant de plonger ses yeux dans les miens.

— Sept autres femmes, finit-il par lâcher.

Sa réponse me coupe le souffle, et mes traits habituellement si impassibles sont sur le point de me trahir.

— Merci pour ta sincérité.

Je m'éloigne de lui pour réfléchir à ses paroles. Il semblerait qu'il ait très vite trouvé un remplacement après l'échec de notre couple. Je savais qu'il était un homme à femmes dès le premier soir où nous nous sommes rencontrés. Son apparence, son fric et sa franchise les attirent et elles tombent comme des mouches. De plus, il sait toujours exactement quoi dire pour séduire une fille.

— Maron, attends, appelle-t-il.

J'escalade une haute dune. Cela demande un grand effort, mais la vue une fois en haut en vaut la peine. La mer de dunes plongée dans l'obscurité est magnifique. J'entends des pas derrière moi, et Gideon s'immobilise à côté de moi quelques secondes plus tard.

— Et moi, qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que je t'ai raconté si je m'étais envoyée en l'air avec d'autres hommes après notre séparation ? le questionné-je en croisant les bras.

Une légère brise fait voler mes cheveux autour de mon visage alors que je lève les yeux vers lui.

— Non. En tout cas, c'est ce que tu m'as dit sur le voilier. Et tu ne me mentirais pas.

Il a raison. Il reprend d'une voix consternée :

— Mais tu en avais l'intention à partir de cette semaine, et contre paiement, si Dorian, Law et moi ne t'avions pas forcée à faire ce voyage.

Ah ! Cherche-t-il à se justifier pour se sentir moins coupable ? J'avais probablement de bonnes raisons pour reprendre mon travail d'*escort*. Je devais vraiment ne plus avoir un sou et ne pas non plus avoir trouvé un autre emploi. J'ai reçu un e-mail d'une avocate qui décortique pour moi tous les paragraphes d'un contrat avec un groupe appelé Insidemedias. Il doit y avoir un rapport. Je me suis endettée pour une raison dont je ne me souviens pas. Et Gideon doit le savoir, si j'en crois la conversation qu'il a eue avec ses frères cet après-midi.

— Explique-moi pourquoi j'ai fermé mon club de *pole dance*, pourquoi je suis endettée.

Je suis plutôt du genre à être prudente financièrement. Je n'emprunte pas d'argent sans y réfléchir calmement et je paie toujours à temps mes factures.

— Nous devrions reporter cette conversation à plus tard. Tu es tout juste sortie de l'hôpital et tu as fait une très mauvaise chute hier. Tu as besoin de te reposer.

— Arrête de retarder le moment fatidique, Gideon. Contente-toi de me répondre. Je ne t'aurais pas posé la question si je ne voulais pas tout savoir. Tu ne sais pas à quel point c'est insupportable de perdre la mémoire, de ne plus savoir ce que tu as fait à un moment précis. Alors dis-moi tout !

J'avance d'un pas vers lui pour le convaincre de me dire la vérité. Un silence de mort s'installe, seulement entrecoupé des rires de Law et de

bribes de musique arabe.

— Tu as fermé le club car il n'était pas rentable. Tu l'as abandonné à cause de ton obsession de tout faire seule, sans m'en parler. Tu aurais pu me demander conseil. Je t'aurais prêté de l'argent. Et même si tu n'avais pas voulu accepter cet argent, j'aurais pu te proposer un prêt. Dans quel secteur est-ce que je travaille, déjà ? Ah oui, dans le secteur de l'investissement bancaire. S'il y a une situation où cela aurait pu être utile, c'est bien celle-ci ! s'exclame-t-il en faisant un pas vers moi, ses traits affichant une colère croissante. Mais bien sûr, tu n'en as rien fait ! À la place, si j'ai bien compris, tu as engagé une boîte de publicité ciblée, ce qui s'est révélé être une catastrophe. Je ne sais pas comment tu as trouvé cette boîte, mais tu as signé un contrat et ils t'ont roulée dans la farine. Tu as tout payé d'avance. Et comme si tout cela n'était pas assez grave, il semblerait que tu aies utilisé des images protégées pour ton marketing. Et j'ai appris tout ça seulement aujourd'hui. Aujourd'hui ! Et en plus de la bouche de Lawrence et de Dorian qui étaient au courant, eux ! Mais je t'assure que je voulais entendre tout ça de ta bouche, pas de la leur ! Tu peux comprendre que je sois furieux. Tu as encore une fois prouvé que tu ne me faisais pas confiance ! Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas me parler plutôt que de t'enfoncer dans les problèmes jusqu'au cou ! Si j'avais su qu'il s'agissait d'une des filiales de Ricarda et qu'elle te tendait un piège, j'aurais pu agir avant même que les avocats s'en mêlent.

Mes traits se figent un peu plus à chaque mot que Gideon me lance sans pitié à la figure. Il y a longtemps que je ne l'avais pas vu aussi furieux, et furieux est un euphémisme.

— Combien... commencé-je, mais il m'interrompt :

— Dans les 20 000 euros, et ce n'est qu'un début. Plus la somme que tu as déjà versée et sans compter le coût des avocats, les frais judiciaires et les éventuels intérêts.

Bien, je comprends maintenant pourquoi Lawrence et Dorian ont préféré se taire ce matin à la cafétéria quand je les ai questionnés au sujet du message de Ricarda. J'ai l'impression d'avoir échoué sur toute la ligne. Gideon a peut-être raison en disant que j'aurais dû lui en parler, mais ce n'est pas une raison pour monter sur ses grands chevaux.

— Ta réaction est probablement la raison pour laquelle je ne t'ai rien dit. Tu devrais te voir, Gideon. Remonté à cause d'une histoire qui ne regarde que moi. Je vais m'en occuper... seule. Je te remercie pour tes

informations. Et maintenant, j'aimerais que tu me laisses tranquille. J'ai besoin de réfléchir.

Je m'éloigne avant qu'il ne puisse me faire d'autres reproches.

— Réfléchir ? Pas besoin de réfléchir, nous avons déjà tout réglé.

— Nous ? répété-je.

— Nous mettons à ta disposition un avocat qui va revoir toute la question afin de trouver des clauses illégales dans le contrat.

— Ah, vraiment ?

Et c'est avec ça qu'il veut m'appâter ? M'amadouer pour que j'oublie ses erreurs ?

— Je refuse. Vous n'avez pas le droit de régler mes affaires professionnelles derrière mon dos.

— Peut-être que non, mais si nous étions mariés je serais tout aussi concerné que toi. Nous avons vécu ensemble pendant plusieurs années, Maron, et tu ne sembles même pas avoir compris que mariés ou pas, un couple règle ses problèmes financiers ensemble. Ne ferais-tu pas tout pour m'aider si je devais déclarer faillite ?

Quelle idée ridicule. Il s'investit tellement dans son entreprise que cela ne risque jamais d'arriver. Mais *oui*. Je peux grincer des dents autant que je veux, ma réponse serait *oui*, si j'en avais les moyens.

— Alors ? insiste-t-il en me fixant d'un regard glacé.

Une question piège ?

— Oui ! Oui ! Je t'aiderais à te sortir de la merde avec les moyens dont je dispose.

— C'est tout ce que je voulais entendre, répond-il comme un trou du cul arrogant avant de faire demi-tour et de repartir en direction de la tente.

— Ne crois surtout pas que tout est clair entre nous ! Je réglerai ce problème moi-même ! Compris ?

Il se contente de lever une main. *Il a perdu la boule ?* Il doit croire que je viens de lui donner carte blanche pour s'occuper de mon problème. Mais il n'en a pas le droit. Je ne veux rien lui devoir.

— Gideon ! crié-je, furieuse.

Il ne s'immobilise pas et ne se retourne même pas. *Connard !* Je le suis à grands pas, puis je commence à courir pour le rattraper. Je suis juste derrière lui quand il se retourne. Collision frontale. *Dieu que ça fait mal ! Son torse est plus dur que du béton.*

— Tu vas bien ? demande-t-il en me prenant par les épaules pour mieux me voir.

— Si jamais tu me reposes cette question encore une fois aujourd'hui...

— Pourquoi faut-il que tu sois si imprévisible ? dit-il en me prenant par le menton pour vérifier que mon nez ne soit pas cassé.

— Pourquoi faut-il que tu me croies incapable de survivre sans toi ?

Il éclate de rire.

— Tu as vraiment besoin de plus de preuves ? C'est toi qui viens de piquer un sprint comme une folle pour ensuite me rentrer dedans, pas le contraire. Donc oui, tu es incapable de survivre sans moi.

Je pose mes deux mains sur son torse pour le repousser avec force.

— Et je suis prêt à te le répéter des milliers de fois car je sais que cela t'agace, dit-il pour finir son discours qu'il peut se mettre où je pense.

— Tu n'es vraiment pas bien dans ta tête ! lancé-je.

On dirait qu'il prend un malin plaisir à me botter le cul verbalement. Et il ne montre aucun signe de remords. Au contraire, il continue de se moquer de moi, ce que je ne supporte pas.

— Occupons-nous un peu de ton cas, monsieur Chevalier qui se croit être la perfection incarnée. Moi aussi j'ai quelques exemples de choses sans lesquelles tu ne peux pas survivre. Premièrement...

Sûre de moi, je hausse mon sourcil gauche et m'apprête à compter mes nombreux arguments sur les doigts de ma main quand il m'attrape par le bras et m'attire vers lui.

— Toi.

Sans même me laisser le temps de protester ou de me débattre, il pose une main sur ma hanche et l'autre sous mon menton, puis il m'embrasse. Je suis comme figée par cette réaction inattendue, mais mon cœur bat la chamade.

La chimie entre nous est toujours la même malgré les semaines de séparation. Il ressent exactement la même chose que moi, et il me l'a dit ce matin déjà.

Je monte sur la pointe de mes tenns, passe une main dans ses cheveux puis lui rends son baiser qui devient très vite langoureux.

— Oublions le passé. Laisse-moi régler le problème avec Ricarda, puis nous recommencerons à zéro, propose-t-il, ses lèvres effleurant les miennes. Tu pourrais travailler pour notre entreprise. Nous ferions les voyages d'affaires ensemble, tu ne serais plus seule à m'attendre. J'ai bien

vu que cela te rendait malade quand je te laissais seule plusieurs jours d'affilée. Moi non plus je n'aimais pas partir seul pour New York.

Les lèvres pincées, je fixe l'horizon derrière lui. Tout cela est tentant, mais je ne suis pas sûre que ce soit la bonne solution.

— Laisse-moi y réfléchir, d'accord ? réponds-je en écartant de son front une mèche de cheveux bruns.

Je scrute son beau visage, ses pommettes masculines, ses yeux sincères qui brillent dans l'obscurité. Le désert pourrait tout aussi bien être sur la lune, car j'ai l'impression que nous sommes seuls, comme sous un dôme de verre, loin de tous nos problèmes. Un endroit où les disputes et les soucis n'existent pas.

— Non, tu as eu assez de temps pour réfléchir. Je veux que tu me donnes ta réponse maintenant.

Je passe en revue ce que j'ai à perdre en acceptant sa proposition, et je comprends que je n'ai rien à perdre. Il est l'homme que je veux. Il est la personne qui compte le plus dans ma vie. La personne sur qui je peux compter, toujours honnête avec moi.

— Oui, dis-je tout bas avant de lever les yeux vers lui. Oui, recommençons à zéro.

À mes mots, ses lèvres affichent un sourire radieux, puis il me soulève de terre et pose sa bouche sur la mienne. Je noue mes jambes autour de ses hanches. Du côté des tentes, quelqu'un se met à chanter. Lawrence.

— Mais j'ai quelques petites conditions de rien du tout, ajouté-je.

— Lesquelles ?

— Je veux que tu me dises quand tu entreras en contact avec Ricarda. Je veux être au courant de vos plans, je veux savoir quand vous donnerez le feu vert aux avocats et je veux savoir quand vous rembourserez la somme due et... Je veux continuer de tenter ma chance comme architecte. Mon poste dans ton entreprise ne sera que temporaire.

C'est un point crucial, même si je suis curieuse de voir ce qui m'attend, de voir ce qu'il fait de ses journées au bureau. Et j'ai hâte de voir si nos pauses communes seront aventureuses. Il a dû deviner mes pensées, car il ricane malicieusement.

— Entendu. Mais je suis sûr que tu vas adorer travailler dans notre entreprise.

— Nous verrons bien.

— J'aimerais bien t'embrasser, susurre-t-il juste devant mes lèvres.

J'incline légèrement la tête, je pose une main de chaque côté de son visage et je l'embrasse sensuellement et fougueusement. Ses mains se posent sur mes fesses, puis l'une d'elles glisse dans mon dos sous mon tee-shirt.

Il me repose par terre et je m'empresse de déboutonner sa chemise. Cachés dans les dunes, personne ne devrait nous voir nous jeter l'un sur l'autre. Je me débarrasse de mes chaussures et de mon short pendant qu'il déboucle sa ceinture.

— Qu'est-ce que vous trafiquez ici sans moi ? nous interrompt soudain Lawrence. Je cherchais justement un coin tranquille pour...

— Garde ça pour toi ! dis-je en lui coupant la parole.

J'attrape mes vêtements et me rhabille en un temps record.

Lawrence a le don de toujours nous déranger au plus mauvais moment !

— Viens, petite. De toute façon, je n'aimais pas beaucoup l'idée du sable râpeux contre ton dos nu.

Pardon ?

Après s'être lui aussi rhabillé, il me prend par la main.

— Qui a dit que j'aurais été allongée sous toi ? demandé-je malicieusement.

— Oh, ça aurait été le cas, nous le savons tous les deux, déclare-t-il sans le moindre doute dans sa voix. Ensuite, je t'aurais prise par-derrière pour retirer les boules de geisha, une par une, jusqu'à ce que tu jouisses.

Mon bas-ventre s'enflamme instantanément à sa présentation des choses.

— Mais pas sans moi !

Lawrence s'interpose entre nous et pose un bras autour des épaules de Gideon et l'autre autour des miennes.

— Seulement sans toi, répliqué-je en tapotant sa joue. Saoul comme tu l'es, ta virilité ne doit pas être terrible.

— Comme d'habitude, tu me sous-estimes complètement. Et je peux te le prouver.

— Vous n'allez pas arrêter ? grommèle Gideon en secouant la tête.

— Ne t'inquiète pas, je serai bientôt en train de pioncer. Et vous devriez vous reposer aussi. C'est pourquoi j'ai arrangé cette petite surprise pour vous.

Il nous lâche, s'arrête devant l'une des tentes et pousse les tentures pour nous permettre de distinguer l'intérieur. Waouh, cela dépasse même tout

ce que j'aurais pu m'imaginer. Le sol est recouvert d'un tapis persan noué à la main, parsemé d'une multitude de coussins et de couvertures. Du toit pendent de nombreuses lanternes où brûlent des bougies diffusant une lumière vacillante.

— Défoulez-vous ! Les Berbères sont déjà repartis. Bonne nuit !

Je peux lire dans son visage qu'il est persuadé que nous allons nous tomber dessus dès qu'il nous aura tourné le dos.

Il s'éloigne en chancelant, et Gideon lui emboîte le pas après m'avoir demandé de l'attendre ici une seconde. Je m'installe sur le tapis, en caresse les poils, jusqu'à ce que Gideon revienne, un éclat insondable dans ses yeux.

— Tiens, cuvée Lawrence. Je n'ai trouvé ni vin ni mousseux.

Il me tend deux verres et une bouteille de rhum.

— Du rhum ? dis-je en riant.

Je prends les verres et les remplis. Mais je n'en garde qu'un et mets la bouteille ainsi que l'autre verre de côté. J'ai eu une idée.

Après tout, les boules dans mon anus ne font rien pour assagir ma libido. Je débarrasse Gideon de sa chemise.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? me demande-t-il en haussant les sourcils.

Je dessine les muscles de ses pectoraux du bout des doigts, puis je les plonge dans le rhum et peins ensuite des lignes sur sa peau nue.

— Chut... J'ai envie de toi, tout le temps.

Mes doigts remontent le long de son cou jusqu'à sa bouche. Il se prend très vite au jeu et commence à les lécher. Une flamme que je n'avais plus vue depuis longtemps apparaît dans ses yeux.

— Tiens.

Je lui tends le second verre et bois une gorgée dans le mien avant de le reposer. Je glisse ensuite mes doigts sous mon tee-shirt, et il s'installe sur les coussins pour m'observer. Je commence à danser au rythme de la musique arabe qui joue toujours dans la tente voisine où nous avons mangé. Je caresse mon corps sans jamais quitter Gideon des yeux.

Je sais qu'il adore me regarder. Il est allongé, appuyé sur ses coudes, entièrement détendu. Mes yeux se posent sur son torse musclé, glissent sur son nombril jusqu'à la taille de son pantalon. Je m'avance vers lui en roulant des hanches et en déboutonnant habilement mon short. Puis je le baisse jusqu'à mes chevilles en lui tournant le dos de façon à ce que mon

cul soit parfaitement en vue. Je doute qu'il puisse encore se retenir très longtemps.

Un pied après l'autre, je sors du petit amoncellement de tissu que j'envoie ensuite balader dans un coin de la tente d'un coup de pied voluptueux. Il ne me reste plus que mes sous-vêtements, alors que je défais mon chignon et que je passe une main dans mes cheveux pour leur redonner du volume. Je m'empare ensuite du verre de rhum.

— Le spectacle te plaît-il ? lui demandé-je en portant le verre à ses lèvres.

Il ouvre sagement la bouche et avale deux gorgées de rhum.

— Oh que oui. Tu n'as pas perdu la main, susurre-t-il en posant une main sur le verre pour le pousser vers ma bouche.

Je souris timidement avant d'avaler moi aussi une gorgée d'alcool. La liqueur brûlante coule dans ma gorge, réchauffant mon corps. J'écarte les genoux et m'installe sur les siens, puis je le pousse doucement en arrière alors qu'il essaie de toucher mes seins. Mais je suis plus rapide et j'immobilise ses mains au-dessus de sa tête.

— Non, non, darling, interdiction de toucher, murmuré-je dans son oreille.

J'en mordille le lobe en prenant soin à ce que mes seins se frottent contre sa peau nue. Puis je lèche son cou et je descends jusqu'à ses pectoraux avant de me redresser.

— Tu en demandes beaucoup vu que tu m'as laissé mourir de faim plusieurs fois ces derniers jours.

— Peut-être que tu l'avais mérité.

Entre mes jambes, je peux sentir sa queue qui menace de transpercer son jean. Il n'y en a plus pour longtemps avant que son envie ne prenne le dessus.

À cheval sur lui, je frotte ma féminité contre sa bosse tout en dégrafant mon soutien-gorge que je laisse tomber au sol à côté de nous. Nous ne sommes plus séparés que par son pantalon et par mon slip. Me frotter ainsi contre sa queue me fait mouiller de plus en plus, et je ressens intensément les boules dans mon anus.

Je suis sûre qu'il s'en est aperçu. Je m'empare de la bouteille de rhum, renverse la tête en arrière et lui sers son rhum sur la peau de mes seins et de mon ventre. Puis je m'autorise une gorgée à moi aussi.

Je rapproche mon torse de son visage, il pose ses mains dans mon dos pour m'attirer vers lui, puis il commence à lécher l'alcool qui colle à mes seins.

— Ciel, gémis-je alors qu'il enfonce ses dents dans mon mamelon droit.

Ses lèvres font vite disparaître la douleur. Il suce mon mamelon, cela me rend encore plus sauvage et je me frotte à lui comme une chatte en chaleur. Il pince et tourne mes mamelons, puis il roule sur le côté et me cloue sous lui.

— Te voilà sous moi, seulement parce que tu as baissé ta garde, chuchote-t-il à mon oreille avant de masser mes seins.

Il couvre mon corps de baisers, me mordille le cou et passe un doigt sous mon slip pour titiller mon clitoris.

— Ai-je vraiment besoin d'être sur mes gardes en ta présence ? lui demandé-je en souriant.

Ses lèvres ont atteint mon mont de Vénus. Il arrache mon slip et sa langue me pénètre.

— Ah ! haleté-je, car il sait s'en servir.

Je dirais même qu'il est le meilleur. Ses mouvements rapides et précis n'ont pas leur pareil pour faire jouir une femme. J'enfonce mes ongles dans les coussins et cambre les reins.

— À ton avis, petite, susurre-t-il en délaissant mon clito.

Dieu, continue, je t'en prie.

— Pourquoi devrais-je être sur mes gardes en compagnie de l'homme que j'aime et en qui j'ai une confiance absolue ?

Pour un bref instant, je vois de la surprise dans ses yeux, suivie par de la joie et du soulagement.

Il baisse alors son pantalon, pose une main derrière chacun de mes genoux et m'enfonce sa magnifique queue gonflée de désir. Il me prend avec des coups de reins intenses et profonds, alanguit ma chatte puis déplace mes jambes repliées sur son côté gauche. Je peux à peine bouger, mais lui peut me pénétrer plus profondément tout en retirant prudemment une boule de mon anus. À chacun de ses coups de pilon, je sens dans mon bassin les boules qui se cognent l'une contre l'autre et qui frottent contre sa queue.

— Premièrement : je regrette vraiment d'avoir couché avec d'autres femmes, dit-il soudain avant d'écartier à nouveau mes jambes et de se lever en me portant.

— Gideon ? haleté-je alors qu'il me porte, sa queue toujours en moi et son visage à seulement quelques millimètres du mien.

Je noue fermement mes jambes autour de ses hanches alors qu'il continue à me prendre tout en retirant la deuxième boule avec une cruelle lenteur.

— Deuxièmement : je te promets que je ne te laisserai plus seule, compris ?

Ses mots me touchent beaucoup, mais me surprennent aussi. Après d'autres coups de reins, il me soulève et me pose à terre, puis il s'allonge sur le dos et m'attire sur lui. Je le laisse faire car je suis curieuse d'entendre ce qu'il a à me dire. Je m'empale profondément sur sa verge et je rejette ma tête en arrière pour mieux le chevaucher.

Il retire ensuite la troisième boule, m'arrachant un soupir.

— Troisièmement : je ne te laisserai plus jamais me quitter, petite. Plus jamais.

Ses yeux verts plongent dans les miens, et j'ai beau cligner des yeux, les larmes sont impossibles à chasser.

Il se redresse légèrement et essuie mes larmes.

— La boule numéro quatre est encore là, déclare-t-il amusé. Te baiser en pleurs est une première.

— Je ne pleure pas, rétorqué-je avant d'inspirer profondément, mon regard fixé sur la chaude lumière des lanternes.

— Bien sûr que non, se moque-t-il.

Il m'attrape par les hanches, me tourne à plat ventre et recommence à me sauter tout en tirant sur la chaîne pour sortir la quatrième boule.

— Quatrièmement : je veux que tu reviennes vivre avec moi dès que nous serons de retour, et que nous trouvions un appartement avec terrasse à New York.

Ses mots font naître la chair de poule sur ma peau. Il semble avoir déjà pensé à tout. Pendant un moment, j'ai même cru qu'il allait me demander de l'épouser ou de lui faire des enfants. Nous avons jusqu'à présent soigneusement évité ces deux sujets. Nous pensons tous les deux qu'un mariage nous lierait certes encore plus l'un à l'autre, mais que notre couple n'a besoin que d'amour, de confiance et de sincérité. Et une alliance ne garantit en aucun cas tout cela. Mais je sais aussi qu'il veut absolument fonder une famille.

— Qu'en penses-tu ? me demande-t-il en me retournant face à lui, une main de chaque côté de mes épaules.

— Oui, essayons, mais une étape à la fois. Je te connais, tu veux toujours tout faire simultanément.

— Et moi, je connais ton penchant pour les temps de réflexion.

Échec et mat.

— Nous sommes parfaitement complémentaires, susurre-t-il avant de m'embrasser avidement. Et maintenant, je n'ai plus qu'une envie, te...

— Chut, l'interromps-je en passant mes jambes par-dessus ses épaules et en l'attirant vers moi pour mordiller sa lèvre. Fais-le, lui ordonné-je lascivement.

Il ne se fait pas prier et me prend avec une ardeur renouvelée, si fougueusement et sans aucune retenue que je cambre les reins et enfonce mes ongles dans ses épaules. Une vague de chaleur déferle sur mon corps. Sa queue rencontre un point sensible et m'arrache un soupir de plaisir.

Une chose est sûre, je n'ai jamais connu plus de plaisir qu'avec Gideon Chevalier.

Mes soupirs se transforment en gémissements qu'il étouffe en m'embrassant. Il me remplit complètement. Il prend possession de moi avec ses baisers avides. Avec ses coups de reins intenses. Avec la chaleur de son corps. Avec tout ce que j'aime chez lui. Et que j'aimerai toujours.

CHAPITRE 14

Je me réveille en plein milieu de la nuit, perdue dans les coussins. J'avais espéré me réveiller avec Gideon à mes côtés. C'est tout à fait lui de se lever avant moi. C'est même parfois une véritable malédiction.

Il fait noir dans notre tente car les bougies ont toutes été éteintes. Par contre, je peux voir une lumière un peu plus loin qui doit émaner d'une des tentes voisines.

Gideon n'étant pas dans notre tente, je ne vois que deux possibilités. Soit il est parti à la recherche d'un buisson isolé (ce qui me fait sourire), soit il est passé dans la tente voisine, même si j'en ignore la raison.

Je devrais me rendormir – me dis-je. Mais avant, je veux aller voir ce qu'il fabrique pour ensuite l'entraîner dans ma couche.

Entièrement nue, je m'empare d'un drap pour me couvrir, avant de sortir de la tente en prenant bien soin de ne pas faire de bruit. Je n'ai aucune envie de réveiller Lawrence. Il prendrait ma tenue légère pour une invitation.

Je longe sa tente sur la pointe des pieds. Précaution inutile si j'en crois les ronflements bruyants que j'entends et qui sont incontestablement produits par Lawrence. Il doit dormir comme un loir avec tout ce qu'il a bu. *Parfait ! Un danger en moins.*

Le sable chatouille mes orteils alors que je me dirige vers la plus grande tente dont émane la lumière. Que peut bien y faire Gideon à cette heure-ci ? J'aimerais bien le savoir. Je sais qu'il n'est pas sujet à l'insomnie, sauf quand il est malade.

J'écarte prudemment le pan de toile qui ferme la tente. Je le découvre penché sur son MacBook en train de faire tourner entre ses doigts quelque chose ressemblant à un stylo. Il ne porte que son boxer et est assis sur un coussin rond.

— Tu devrais être en train de dormir, déclaré-je en souriant avant d'entrer dans la tente.

Il tourne subitement la tête dans ma direction, comme si je l'avais surpris.

— C'est aussi valable pour toi.

Il s'empresse de fermer son ordinateur portable, puis il se lève et fait disparaître dans une sacoche ce qui est en fait un petit rouleau de papier –

et non pas un stylo comme je l'avais d'abord supposé.

— Je me suis réveillée et j'ai décidé de voir où tu étais avant que tu ne te perdes dans le désert arabe en plein milieu de la nuit, mens-je en avançant vers la table en bois sombre sur laquelle je découvre des restes d'une poussière blanche.

Probablement du sable ou de la farine.

— Nous devrions retourner au lit. Je voulais simplement boire quelque chose avant de te rejoindre.

Ses mâchoires sont crispées et ses narines palpitent, signe qu'il est extrêmement tendu. Mais pourquoi ?

Il caresse mon épaule en passant devant moi pour sortir de la tente. D'un geste de la main, j'époussette le sable avant de le suivre.

Nous repartons le lendemain matin. Lawrence tente de cacher sa gueule de bois derrière ses lunettes de soleil, et Jane joue avec son alliance, perdue dans ses pensées. Moi, je ne peux m'empêcher d'observer Gideon. Il a l'air vraiment très fatigué. Tous les jours un peu plus. Et pourtant, il se comporte comme s'il était reposé et en pleine forme.

— Tu en veux une gorgée ? C'est bon pour les maux de tête.

Lawrence me tend une bouteille de gin. Ce mec est vraiment un cas à part.

— Donne, répliqué-je en souriant.

Il me donne la bouteille que je m'empresse de vider en tendant le bras par-dessus la portière de la jeep. Le liquide dessine des lignes ondulées jusqu'à ce que la dernière goutte s'écoule de la bouteille.

— Qu'est-ce que tu fais ?! s'emporte-t-il en se levant de son siège comme s'il était monté sur ressorts.

— Je jette ton précieux gin dans le désert, réponds-je en lui rendant la bouteille vide. Il est temps pour toi de dessaouler. Bois plutôt ça, ajouté-je en sortant de mon sac une bouteille d'eau que je lui lance.

Bien sûr, il n'est pas en état de la rattraper en vol. Elle atterrit sur ses genoux avant de dégringoler et de rouler sous son siège. Il jure bruyamment après s'être cogné la tête en essayant d'extirper la bouteille de sous le siège et reste bougon jusqu'à la fin du trajet. Enfin, nous retrouvons la Porsche qui nous attend garée dans une allée.

— Nous avions prévu de rentrer à la villa pour nous rafraîchir avant de nous rendre à Nad Al Sheba où a lieu la course de chameaux. À l'origine,

tout cela était l'idée de Lawrence. Mais vu sa tête, je ne suis pas sûr qu'il soit encore en vie d'ici là, déclare Gideon en jetant un regard sur son frère dans le rétroviseur. Il pionce.

— Même pas vrai ! grogne-t-il.

Je me retourne pour mieux le voir. Lawrence est allongé, ou plutôt vautré sur la banquette arrière.

— J'ai fermé les yeux pour mieux me concentrer. Nous allons assister à la course de chameaux. Pas question d'annuler mon rendez-vous avec Al-Chalid. J'irais beaucoup mieux si le chaton n'avait pas offert mon précieux gin au désert. Elle est toujours aussi rétive, tu n'as pas dû lui faire comprendre qui était aux commandes, cette nuit.

Je l'ignore et continue d'observer le paysage poussiéreux qui défile. Je souris à moi-même. *S'il savait. Non, finalement, je préfère qu'il n'en sache rien.*

— Accordez-moi une demi-heure, et je serai en pleine forme, murmure-t-il encore.

Mais deux minutes plus tard, nous entendons des ronflements assez puissants pour couvrir le bruit du moteur de la Porsche, ce qui n'est pas peu dire.

Après m'être douchée, j'enfile une robe blanche pas trop sévère, mais pas trop décolletée non plus. Je me maquille, me coiffe, choisis un chapeau blanc et des sandales assorties. J'ai hâte de revoir Al-Chalid, mais pas pour exaucer les vœux de Lawrence. Il va avoir une sacrée surprise.

Après un trajet sans encombre, je descends de la voiture qui s'est garée devant la tribune. Une colonne de 4 x 4 blancs fonce vers le champ de courses. Gideon m'attire vers lui.

— Tu vois la Mercedes blanche ?

— Celle que suit la voiture noire ?

— Exactement. Dans cette voiture se trouve le cheik Mohammed Al-Maktoum. Son fils, le cheik Hamdan, est assis dans la noire. Ils assistent aux courses de chameaux en compagnie de leur clan et de leurs ministres.

Tout le monde a besoin d'un passe-temps, même les chefs de gouvernement. Mais je suis surprise de les voir ici ou, tout du moins, d'apercevoir leurs voitures. Gideon m'explique que la plaque d'immatriculation du dirigeant affiche un « 1 ». Ensuite, plus le chiffre est petit, plus le ministre est élevé dans la hiérarchie.

Lawrence passe son bras autour de mes épaules en montrant du doigt un des véhicules au milieu de la colonne.

— Le n° 17 est celui qui doit t'intéresser aujourd'hui.

— Rappelle-moi pourquoi je devrais te rendre ce service, lui demandé-je en levant les yeux sur lui.

— Ce n'est pas à moi que tu rends service, mais à notre entreprise. Les Arabes investissent volontiers, surtout dans des projets qui ont de l'avenir. Ils savent que leur baril de pétrole n'est pas un puits sans fond. Alors fais-lui les yeux doux. Il paraît qu'il s'intéresserait déjà à un autre projet.

— J'espère que tu es conscient de mes limites.

— Hé, c'est toi qui voulais travailler comme *escort*, pas moi.

— Peut-être, mais je ne suis pas à vendre. Ne t'attends pas à ce que je le séduise pour que tu puisses en tirer profit.

— C'est ton problème. Si tu veux le sauter, ne te retiens surtout pas. Je sais que tu lui plais.

Je le repousse brusquement.

— Pense ce que tu veux, mais garde tes pensées pour toi. Et puis tout le monde n'est pas aussi accro au sexe que toi.

Gideon suit des yeux les jeeps, mais lève les yeux au ciel en entendant parler Lawrence.

— Que les choses soient claires : je suis fier de ma virilité. Tu peux faire ce que tu veux, du moment qu'il me donne son accord à la fin.

Voilà le PDG macho qui montre le bout de son nez.

— Je veux une part du butin, annoncé-je. Disons, cinquante pour cent.

— Où as-tu appris à compter ? crache-t-il en secouant la tête avant de se passer les deux mains dans les cheveux. Dix pour cent.

— Quarante, contré-je.

— Quinze.

— Trente.

— Vingt, et c'est ma dernière offre, déclare-t-il.

Vêtu d'un costume sur mesure, il me tend la main.

— De toute façon, je n'ai pas besoin de m'inquiéter, tu n'y arriveras jamais.

C'est ce qu'on verra.

— Marché conclu, répliqué-je en lui serrant la main, un sourire triomphant aux lèvres.

Nous attendons ensuite en silence alors que j'aperçois Al-Chalid au milieu d'un groupe d'hommes vêtus de robes blanches. Ils se ressemblent tous énormément : barbe, gandoura et keffieh. Du moins je suppose qu'il s'agit d'Al-Chalid. Il s'entretient avec les hommes qui l'entourent, mais son regard se pose régulièrement sur nous. Sa barbe est un peu plus longue que lors de notre dernière rencontre, mais son apparence est soignée. Sourcils taillés, barbe bien peignée, et aucune cicatrice sur le visage.

Avec sa barbe Lawrence pourrait presque lui faire concurrence. Je sais qu'il est impoli de fixer un cheik, je baisse donc les yeux en attendant que Lawrence et Gideon s'occupent du protocole.

Je ne sais pas quelle somme empochera l'entreprise si jamais un accord était conclu, et ce n'est pas non plus mon intérêt principal.

— Quelle joie de vous voir ici, votre Excellence, déclare Gideon en acceptant la main que lui tend Al-Chalid.

Le comportement sans reproche qu'affichent Lawrence et Gideon en compagnie de leurs partenaires financiers m'étonne toujours. Je les observe alors qu'ils échangent des politesses génériques concernant l'état de santé et la famille, un échange de rigueur dans les pays arabes.

Si sa proposition de m'employer dans son entreprise est sérieuse, Gideon devrait saisir l'occasion pour me le prouver.

— Je ne m'attendais pas à la présence de M^{me} Noir aujourd'hui. Mais je serais ravi de vous inviter à participer à la course, me propose Al-Chalid dont les yeux de velours marron observent ma réaction, sans être importuns pour autant.

J'aime beaucoup ce côté flatteur ainsi que son apparence majestueuse et inspirant le respect.

— Je vous remercie. Je pense que les tribunes offrent le meilleur point de vue sur la piste de course.

Loin derrière les jeeps, je peux discerner les premiers chameaux. Contrairement aux dromadaires que j'ai déjà pu observer, ces animaux-là semblent minces, presque fragiles, comme des poids plume avec une tête trop grande et des jambes trop maigres pour leur corps.

— Je ne vous conseille pas de suivre la course depuis la tribune, répond-il en levant les yeux sur le chef-d'œuvre architectural aux parois de verre. De là-haut, vous ne verrez que 75 % du circuit. Pour savourer pleinement une course, il faut la suivre à bord d'une jeep. C'est ce que je vais faire aujourd'hui pour encourager mon favori. C'est bien ainsi que vous dites,

n'est-ce pas ? me questionne-t-il, ses mains formant un triangle devant sa robe blanche. Permettez-moi de vous inviter à suivre la course à bord de ma voiture.

Cela promet d'être intéressant.

Je me tourne vers Gideon pour savoir ce qu'il en pense, car je ne crois pas que l'invitation s'applique à sa personne.

— Elle accepte volontiers, répond à ma place Lawrence sans prendre la peine de me consulter.

Il mériterait un bon coup de pied au derrière. Il ruine complètement l'image de femme indépendante que je voulais présenter à Al-Chalid.

— J'aimerais l'entendre de votre bouche, rétorque immédiatement le cheik.

Je souris discrètement. Il a remis Lawrence à sa place plus vite que je ne l'aurais pu. Gideon acquiesce d'un signe de tête presque invisible, et je suis Al-Chalid en prenant soin de rester un mètre derrière lui. Je doute qu'il soit d'usage d'accueillir des invités dans une voiture, encore moins quand cet invité est du sexe féminin. Et je suis certaine que les ministres et membres du clan n'ayant pas une aussi bonne opinion de l'Occident ne verront pas cela d'un très bon œil.

Un chauffeur se tient à côté de la jeep et nous ouvre la portière. Al-Chalid monte en premier et me tend la main pour m'inviter à en faire autant.

— Merci, c'est très attentionné de votre part.

Je le remercie puis glisse sur la banquette arrière. Les vitres sont teintées, et la position de la voiture ne me permet pas de voir Gideon ou Lawrence. Je suis prise au piège si le cheik a envie d'autre chose qu'une simple conversation durant la course.

— Comment allez-vous ? Cela fait maintenant deux ans que nous nous sommes vus pour la dernière fois. J'avais espéré que vous me contacteriez, commence-t-il alors que je suis toujours en train d'observer le chauffeur.

— Les personnes ayant la chance de faire votre connaissance le font-elles toujours ? le contré-je poliment en m'installant plus confortablement dans la jeep.

— Parfois. Et il s'agit souvent de celles dont on souhaite qu'elles ne le fassent pas.

Le coin de ses lèvres tressaille, puis il se tourne vers moi. Je baisse les yeux.

— Pour être tout à fait honnête, je pensais que l'offre de vous contacter n'était qu'un geste de politesse, rien de plus.

Je me souviens très bien de notre dernière rencontre, dans sa propriété. Il m'avait discrètement questionnée sur la nature de mes relations avec les frères et m'avait informée qu'il savait comment je gagnais ma vie. Il est curieux, trop curieux, ce que Lawrence a très vite compris, et il essaie maintenant d'en tirer parti.

— J'étais on ne peut plus honnête. Les propositions faites ici sont toujours sincères, contrairement aux propos échangés aux États-Unis ou en Europe. Il est rare de rencontrer une femme comme vous.

J'accepte son compliment d'un sourire distrait.

— J'espère que la vie ne vous a pas joué de mauvais tour depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, dit-il de sa voix de velours.

Son téléphone sonne, mais il bloque tout de suite l'appel, puis il reçoit encore deux messages alors que je réfléchis à ma réponse. Gideon m'a appris qu'il ne fallait parler que des aspects positifs.

— Et bien, je suis maintenant employée par le groupe Chevalier, déclaré-je sans préciser à qui je dois cet emploi.

Et je ne dois pas oublier qu'il s'agissait d'une simple idée de Gideon qui n'aura peut-être aucune suite.

— C'est une très bonne nouvelle. Cela signifie-t-il que vous faites également partie du comité directeur et que je pourrais donc m'adresser à vous si j'avais l'intention d'investir dans votre groupe ? me demande-t-il.

Son français est excellent. Il a toujours un léger accent oriental, mais je le trouve très agréable à l'oreille. Cependant je ne dois pas me laisser endormir par ses politesses.

— Si vous souhaitez traiter avec moi, je pense que cela ne posera aucun problème.

Ai-je vraiment dit ça ? Mais c'est la seule façon de me le mettre dans la poche. Je vois bien que ma réponse lui plaît et qu'il la savoure. Je le crois assez intelligent et assez cultivé pour ne pas aveuglément conclure un marché. Les Arabes ont la réputation de vouloir investir leur capital à long terme et avec le plus possible de bénéfices.

Al-Chalid a déjà dû prendre sa décision. Le fait que je sois son interlocutrice dans l'affaire ne fera qu'accélérer les choses. Peu important ses arrière-pensées à mon égard.

— Magnifique. Je ne m’y étais pas attendu et j’en tiendrai bien évidemment compte pour prendre ma décision. La course va bientôt commencer.

Il désigne d’une main le circuit le long duquel sont rassemblées les jeeps. J’y découvre sept chameaux qui ne sont pas montés par des jockeys.

Le signal du départ retentit. Les chameaux et les jeeps démarrent en trombe, ces dernières suivant les animaux. J’entends des coups de klaxon assourdissants. Les Arabes, si posés et calmes en temps normal, essaient maintenant de placer leur chameau en première position par l’intermédiaire d’une télécommande. Al-Chalid m’explique que les propriétaires des chameaux peuvent pousser leurs animaux grâce à un robot se trouvant sur le dos de la bête et qui la fouette. Ce genre de fouet me plaît beaucoup, mais les pauvres bêtes me font pitié.

Assis à côté de moi, il semble absolument fasciné par le spectacle, comme les hommes européens qui assistent à un match de foot particulièrement disputé, et je préfère ne pas l’importuner. Je ne saurais dire si une des bêtes lui appartient. En effet, le plus intéressant n’est pas la course mais le carambolage à côté du circuit, causé par une overdose de testostérone. Le concert de klaxons ne suffisant plus, les jeeps flambant neuves se rentrent dedans en essayant de se positionner en tête de la file.

OK, les garçons auraient pu me prévenir, j’ai sous-estimé le tempérament arabe. Je me cramponne à une poignée alors que le chauffeur accélère. Nous sommes en troisième position et je remarque un chameau avec une selle et une bride bleues et jaunes qui semble faire une remontée spectaculaire.

Je reporte mon attention sur Al-Chalid car je crois que la bête lui appartient. Il murmure des phrases en arabe, parle avec son chauffeur à une telle vitesse que la tête m’en tourne, puis applaudit bruyamment. Il a certainement gagné la course.

— En Arabie, nous ne considérons pas que la présence d’une femme porte chance au jeu ou lors d’une course. Mais nous devrions peut-être changer d’avis.

Il me sourit. La voiture s’immobilise et nous en descendons. Ses adversaires le félicitent.

Je ne suis en rien responsable de sa victoire. Le pauvre chameau a l’air au bout du rouleau. Un homme lui rase une partie de sa fourrure. Il ne

devra pas participer à une autre course tant qu'il ne se sera pas remis et que sa fourrure n'aura pas retrouvé sa longueur normale.

Ses yeux maintenant cachés derrière une paire de lunettes de soleil noires, Al-Chalid s'approche de moi en souriant, une main tendue pour me remercier.

— Je vous invite à dîner chez moi ce soir, à 19 heures. Lawrence et Gideon Chevalier sont eux aussi les bienvenus. Puis-je vous demander une dernière chose ? Choisissez une couleur, s'il vous plaît : orange, jaune, blanc ou rouge.

Il tient toujours ma main dans la sienne, et cette histoire de couleur me laisse perplexe.

— Rouge, décidé-je d'instinct, car c'est pour moi la couleur de l'érotisme.

Les femmes vêtues de rouge attirent toujours l'attention des hommes.

— *Shukran. Mai alslama.*

— *Ma'a s-salamah*, réponds-je avant de le quitter pour rejoindre les deux hommes extrêmement séduisants qui m'attendent avec impatience à la sortie des tribunes.

— Alors, comment ça s'est passé ? me questionne tout de suite Lawrence en passant un bras autour de ma taille et en m'attirant vers lui comme si je lui appartenais.

— Je ne sais pas vraiment.

— Comment ça, tu ne sais pas vraiment ? réplique-t-il en fonçant les sourcils. J'espère au moins que vous avez parlé affaires et que tu as pu apprendre s'il était intéressé ou pas. Ne me dis pas que vous n'avez pas échangé un mot et qu'il s'est contenté de te tripoter ?

— Son chameau a gagné la course, il doit donc être de très bonne humeur. Où en sont les choses, petite ? me demande Gideon alors que je m'immobilise en entendant la remarque de Lawrence.

— Nous sommes invités à dîner chez lui ce soir, à 19 heures. Nous trois. Il m'a aussi demandé de choisir entre les couleurs orange, jaune, rouge et blanc. Et il désire que je sois son contact au sein de votre entreprise.

— Cet homme a du style, s'exclame Lawrence en riant. Il te laisse choisir la couleur de sa voiture et il fait de toi son contact personnel pour ses affaires.

Pardon ?!

— La couleur de sa voiture ?

— Que crois-tu que les riches de Dubaï gagnent après que leurs chameaux se sont donné tant de mal ? Des voitures, pardi ! Les paris sont strictement interdits ici, sinon, je t’aurais misée depuis longtemps.

Il n’a quand même pas osé dire ce que je crois avoir entendu ?!

Je lui donne un coup de coude dans les côtes avant d’écraser mon pied sur le sien, et le voilà qui hurle à la mort comme un chien.

— Si tu continues comme ça, je vais te forcer à assister au dîner à quatre pattes et au bout d’une laisse, mon tigre, le menacé-je.

Je suis heureuse d’avoir rencontré un certain succès. Le marché avec Al-Chalid n’est pas encore conclu, mais c’est tout de même un bon début.

— Bravo, petite, je suis fier de toi. Ce soir, il va parader dans son gain, je te l’assure. Une des conditions pour faire affaire est que les partenaires soient de bonne humeur. Et tu as réussi sur toute la longueur. Je te tire mon chapeau.

N’ayant pas le droit d’embrasser Gideon devant les cheiks, je me contente d’un sourire reconnaissant. Et je suis ravie qu’il sache apprécier les progrès faits en leur nom.

DORIAN

— Oui c'est ça, ne bouge plus. Le dos bien droit, les épaules baissées. N'oublie pas de regarder le sol.

— Je ne m'étais pas imaginé que ce serait si fatigant, dit Maron.

— Tu as déjà oublié la dernière fois où tu m'as servi de modèle ? demandé-je en ricanant tout en dessinant un croquis succinct avant de passer au suivant.

— Tu as accepté son offre, tu n'as donc pas le droit de te plaindre, ajoute Gideon, assis sur le canapé derrière moi, qui admire mon chef-d'œuvre sous tous les angles.

Les jambes écartées, Maron est assise, ou plus exactement ligotée, sur une vieille commode en acajou, ornée de poignées en laiton. Sa jambe gauche est repliée vers l'intérieur, la droite est tendue. Les deux sont reliées par trois cordes. Ses bras sont attachés dans son dos par des liens passant par-dessus et par-dessous sa poitrine. Elle est vraiment magnifique. J'ai aussi ajouté des cordes autour de son cou et je les ai passées dans sa queue-de-cheval. Elle doit les sentir contre sa peau à chaque mouvement.

— Je ne me plains pas. C'était juste une constatation, réplique-t-elle en faisant un clin d'œil malicieux à Gideon. On dirait presque que c'est une torture pour toi de me voir dans cette position.

Derrière moi, Gideon se lève du canapé en cuir usé et porte un doigt à son menton. Comment voulez-vous que je me concentre avec tout ce tapage.

— Assieds-toi ou quitte la pièce, s'il te plaît. Quant à toi, tais-toi, ou j'irai chercher un bâillon-boule pour te faire taire.

Maron lève les yeux au ciel alors que Gideon reprend sa place sur le canapé. Et maintenant, silence !

Gideon n'est là qu'en cas d'urgence, pour m'aider si jamais Maron s'évanouissait.

Je l'ai ligotée d'une manière extravagante et vulgaire, le sujet parfait pour ma nouvelle exposition à Londres. Mais je n'arriverai à rien si Gideon ne peut pas se tenir tranquille. Bizarrement, depuis quelques heures ils se comportent normalement l'un envers l'autre. Ils ne se lancent pas d'insultes à la figure, ils ne se disputent pas non plus. Je suppose

qu'ils ont enfin tiré les choses au clair cette nuit. Ou alors Maron a retrouvé la mémoire et est tout simplement heureuse que sa chute ne lui ait pas coûté la vie. Ce genre d'incident peut pousser une personne à réfléchir. Et Maron est quelqu'un qui doit d'abord foncer la tête baissée dans un mur avant de comprendre ce qui est bon pour elle, ce qui lui fait du bien.

— Ton dos ! la grondé-je. Donne-toi plus de mal, ou je me verrai dans l'obligation de te coller un manche à balai dans le dos pour te forcer à te tenir droite.

— Oui, maître Dorian. Ou alors tu pourrais te dépêcher.

Aucune chance. Il faut du temps pour créer une œuvre d'art, il ne s'agit pas d'un produit fabriqué en masse pour inonder le marché.

Du coin de l'œil, je peux voir Gideon battre du pied. Il est extrêmement nerveux, très loin de l'être pondéré qu'il est habituellement.

— Tout va bien, lui demandé-je sans quitter Maron des yeux pour immortaliser sa pose avec mon crayon, la commode restant floue.

— C'est à moi que tu parles ? réplique-t-il en s'arrêtant de battre du pied. Bien sûr. Je veux juste m'éclipser un instant pour aller chercher quelque chose à boire pour la demoiselle.

Et le voilà qui quitte mon atelier au dernier étage. Mais je le connais trop bien, je sais que quelque chose cloche.

Vingt minutes s'écoulent avant qu'il ne revienne avec un smoothie qu'il présente à Maron.

— Tu en as mis du temps, remarqué-je alors que je corrige mon quatrième croquis.

J'ai l'intention de reporter celui-ci en couleur sur un immense canevas. Mes croquis doivent être parfaits si je veux que le résultat final le soit aussi.

— Je voulais lui proposer un jus de fruits fraîchement pressés. Ça te pose un problème ?

— Et tu as besoin de dix-huit minutes pour ça ? insisté-je en repoussant mes lunettes sur le haut de mon crâne pour mieux l'observer.

Son corps a l'air détendu, entièrement décontracté.

— C'est un interrogatoire ?

— Laisse-le tranquille, Dorian. Merci, darling.

Maron me lance un regard menaçant qui doit vouloir dire : « Arrête ça ! » Puis, à l'aide d'une paille, elle boit son smoothie qui doit être

drôlement bon vu que sa préparation a duré si longtemps. *Que se passe-t-il et pourquoi ne suis-je pas au courant ?*

— Comment vont tes jambes, demandé-je à Maron qui se débrouille très bien.

Cela fait quarante minutes qu'elle a pris la pose.

— Je ressens des picotements, mais c'est encore supportable. Je te le dirai si j'ai une crampe ou si mes jambes s'endorment.

— Je peux arranger ta situation.

Gideon pose le smoothie sur la commode et embrasse Maron alors qu'une de ses mains glisse entre ses jambes jusqu'à son mont de Vénus. Je me racle bruyamment la gorge.

— Aurais-tu l'amabilité de retirer cette horrible boisson de ma commode et d'arrêter de harasser mon modèle ?

Il gâche l'ambiance du tableau, et son corps fait de l'ombre sur la peau claire de Maron.

— Je voulais juste la motiver. Mais bon, d'accord, je retourne à ma place.

Apparemment, il a décidé de ne pas travailler aujourd'hui, pendant que Lawrence peaufine les contrats et en discute avec nos avocats. J'ai dû rater un épisode : depuis quand Law et Gideon sont-ils d'accord quand il s'agit du travail ? Il est vrai que je ne me mêle absolument pas des histoires d'investissement. Mes tableaux me rapportent entre 20 000 et 200 000 euros, je possède quatre biens immobiliers, et je n'ai plus besoin de me casser le cul pour l'entreprise familiale qui ne m'intéresse absolument plus.

Après avoir enfin obtenu un croquis satisfaisant, je range mon chevalet et m'approche de Maron. Je vérifie les cordes et les nœuds pour m'assurer que la circulation sanguine n'est pas interrompue. Tout va pour le mieux.

— C'est fini ? me demande-t-elle en me fixant de ses yeux bleus comme l'océan.

— Je ne sais pas encore.

Je tourne lentement autour de la commode pour l'observer sous un autre angle et dans une autre position.

Je caresse sa peau parfaite du bout des doigts.

— Aurions-nous de l'huile, par hasard ? demandé-je à Gideon en me tournant vers lui.

— Certainement.

Il disparaît sans attendre mon approbation.

— Qu'as-tu en tête ? me demande Maron alors que je me suis agenouillé à la recherche de l'angle parfait.

— Je veux peaufiner mon œuvre d'art. Te voir ainsi m'a donné une idée. C'est quelque chose que je n'ai plus fait depuis longtemps.

J'attrape les cordes autour de son cou pour lui faire baisser la tête vers moi.

— Et si tu n'as rien contre, j'aimerais refaire une tentative aujourd'hui. Sous la surveillance de Gideon, bien entendu. On dirait que tu lui fais à nouveau confiance. Vous avez mis les choses au point, pas vrai ?

Maron fronce les sourcils et incline la tête.

— Rien ne t'échappe. Oui, nous nous sommes expliqués la nuit dernière.

— Et il n'a pas fermé l'œil de la nuit, déclaré-je en m'assurant qu'il ne soit pas encore revenu et qu'il ne puisse pas nous entendre.

— Si tu insinues que j'y suis pour quelque chose, tu te trompes. Il n'arrivait pas à dormir et il est resté éveillé une bonne partie de la nuit.

Cela n'explique toutefois pas sa fatigue, son abattement et les cercles autour de ses yeux, tous des symptômes du syndrome d'épuisement. *Quelque chose cloche définitivement.*

— Tiens, attrape !

Gideon vient de revenir et il me lance un flacon d'huile pour le corps appartenant à... Jane.

— Tu n'as rien trouvé d'autre ?

— Non. Je n'ai pas voulu déranger Lawrence. Pour une fois que ce fainéant s'assied à son bureau, je préfère ne pas lui donner de mauvaises idées.

— Vous en avez tout le temps, ajoute Maron en me souriant d'un air ironique.

— Commençons. J'ai hâte de voir le résultat.

— Le résultat de quoi ? me demande-t-elle en s'éloignant le plus possible de moi.

Mais je l'ai fixée à la commode. Elle peut bien essayer de se reculer, elle n'ira pas loin.

— Tu le découvriras bien assez tôt. Quant à toi, que dirais-tu de m'aider. Je ne veux pas toucher une partie de son corps qui appartiendrait à un autre, lancé-je à l'intention de Gideon.

Il s'approche, se place derrière Maron et prend le flacon.

— Elle est assez grande pour décider de qui a le droit de la toucher.

— Elle est assez grande, c'est vrai. Mais est-elle encore célibataire ? lui demandé-je de but en blanc alors qu'il verse de l'huile sur ses mains qu'il frotte ensuite l'une contre l'autre pour les réchauffer.

Je m'empare à mon tour du flacon et j'en renverse le contenu sur les épaules de Maron.

— Il faut que ça aille plus vite, Gideon, sinon ta copine n'aura plus ni bras ni jambe. Ses membres seront tombés.

Maron inspire entre ses dents alors que l'huile froide dégouline le long de son corps, sur ses seins, jusque sur la commode qui devra être restaurée après notre séance. Et puis, j'aime combiner les corps doux et fragiles des femmes avec du bois vermoulu ou des poutres en acier rouillé, comme celles qui supportent les vieux ponts.

— Tu pourrais t'y prendre avec un peu plus de douceur, non ?

Maron tente encore une fois de s'éloigner de moi.

— Nous n'avons que peu de temps devant nous, mon ange. Moins tu parleras, plus vite tu en auras terminé.

— Je ne vois pas en quoi le fait de parler a à voir avec...

J'en ai assez. Je prends son slip qu'elle avait déposé sur le canapé à côté de moi et le lui fourre dans la bouche.

— Tu l'as cherché. Je ne vais pas supporter plus longtemps ton impertinence. Et vu ce qui t'attend, c'était peut-être la meilleure solution, ajouté-je avec un sourire dédaigneux.

Le regard qu'elle me lance, un regard où se mélangent incompréhension et frustration, flatte mon côté dominant.

— Et qu'est-ce qui l'attend très exactement, me questionne maintenant Gideon, une fois le corps de Maron recouvert d'une couche d'huile brillante.

— À ton avis ? Tu ne crois tout de même pas que je vais me contenter de l'enduire d'huile ? Non, l'huile est simplement nécessaire avant l'utilisation de la cire. Ainsi, elle est plus facile à retirer après.

Maron grogne et siffle dans son slip. *Grrr ! J'aime ça, cela rend la scène plus authentique.*

— Tu veux jouer avec de la cire ? demande Gideon en ricanant malicieusement. Je ne vais surtout pas rater ça. Je sais qu'elle adore la sensation de la cire chaude sur sa peau si sensible.

Des doigts, il caresse ses mamelons, les presse et les tortille jusqu'à ce qu'ils durcissent. Maron lève des yeux furieux au plafond, grommèle quelques jurons incompréhensibles, pendant que je sors les bougies adéquates, cent pour cent paraffine, que j'avais rangées dans un placard.

J'en allume plusieurs puis je rejoins Maron. Je dépose les bougies à côté d'elle. Gideon l'occupe le temps que la cire se liquéfie. *Ce serait peut-être une bonne idée de les immortaliser ensemble* – pensé-je. Gideon caresse l'intérieur des cuisses de Maron, passe son pouce sur son clitoris puis glisse ses doigts en elle pour qu'elle prenne du plaisir en plus de la cire chaude.

Et à la voir ainsi, je suis sûr qu'elle va en prendre.

CHAPITRE 15

Quel connard ! Je connais assez bien Dorian pour savoir quand son côté dominant prend le dessus, et pourtant, je n'ai rien vu venir.

En moi, les doigts de Gideon me baisent lentement. Comme je suis ligotée à la commode, je ne peux rien faire pour me défendre.

J'ai le goût de ma chatte sur la langue car ma salive a mouillé mon slip. Gideon me gâte avec ses baisers et ses doigts, alors que Dorian prend la première bougie. Gideon masse intensément ma perle, et je gémiss dans le tissu de mon slip, encore plus fort quand les premières gouttes de cire dégoulinent sur mes tétons.

Mes ongles s'enfoncent dans ma peau car mes bras sont croisés et attachés dans mon dos. Mes mains s'accrochent donc à mes avant-bras pour à la fois faire face à la brûlure sur ma peau et au désir qui monte en moi. Ce que fait Gideon est tout simplement divin, et son regard dans lequel je peux lire son plaisir de m'offrir un orgasme est incomparable. D'autres gouttes de cire viennent à la rencontre de ma peau, puis Gideon prend la place de Dorian.

— Prête-moi la bougie, s'il te plaît, j'ai une idée.

— Ne ruine pas mon œuvre d'art. Les gouttes doivent être réparties discrètement sur le corps.

— Je ne suis pas un débutant, réplique Gideon.

Dorian lui a donné la bougie et se place maintenant derrière moi. Il me prend par les épaules et fait basculer mon torse en arrière. *Mon Dieu, s'il me laisse tomber, je ne pourrai jamais me relever toute seule.*

— Détends-toi.

Comment veux-tu que je fasse – essayé-je de lui faire comprendre quand nos regards se croisent. Soudain, une ligne brûlante descend le long de mon ventre jusqu'à mon mont de Vénus. *Gideon !* – hurlé-je dans ma tête.

Ses doigts s'enfoncent plus profondément en moi, m'étirent et jouent avec ma perle moite. Je remarque alors que les deux frères échangent un regard au-dessus de moi.

— Vas-y, je t'en prie. Elle va adorer.

Gideon affiche un sourire diabolique, et j'entends le cliquetis du métal.

— Je ne peux pas résister, je suis sûr que tu me comprends, Maron, murmure Dorian avant de mordre mon oreille en posant une main sur mon

sein gauche.

Puis il le serre si fort que je halète dans mon bâillon.

Vu que les garçons sautent sur toutes les occasions pour se servir de moi, je devrais me dépêcher de mettre un plan au point avec Jane pour leur rendre la pareille.

Dorian tire ma tête encore plus vers l'arrière jusqu'à ce que je puisse bien voir sa queue. Je secoue la tête. *N'y pense même pas !* – lui disent mes yeux dans un regard qu'il est impossible d'interpréter autrement.

— Ne fais pas la difficile.

Moi, difficile ? Certainement pas, mais cela ne faisait pas partie de notre marché. Nous nous étions mis d'accord pour que je lui serve de modèle pendant une heure environ. Les dernières œuvres qu'il avait peintes et pour lesquelles je lui avais servi de modèle se sont vendues en un temps record. Je ne sais pas chez qui mon image est maintenant suspendue au-dessus de la cheminée ou du lit, mais cela ne donne en aucun cas le droit à Dorian d'abuser de la situation.

— Si tu lui dis ça, elle va vraiment se montrer difficile, juste pour t'embêter. N'est-ce pas ? De toute façon, elle est déjà super-excitée, il faut juste qu'elle l'accepte. Et je peux arranger ça.

Je peux entendre Gideon, mais je ne peux pas le voir. Par contre, je peux le sentir. Profondément en moi.

— Si tu veux que mon frère te baise convenablement, tu ferais mieux de te décider, me conseille Dorian en plongeant ses yeux bleu de glace dans les miens, un sourire vicieux aux lèvres.

Je déglutis et hausse un sourcil pour le provoquer. Je suis sûre qu'il ne pourra pas se retenir très longtemps et qu'il va me débarrasser du bâillon.

Gideon pose ses mains sur mes hanches et enfonce son phallus encore plus loin. Mais c'est tout, il ne bouge pas. Ses doigts titillent mon clitoris, assez pour m'exciter, mais pas assez pour me faire jouir.

Les yeux de Dorian n'ont pas quitté les miens, et je finis par céder d'un geste de la tête.

— Enfin.

Il caresse ma joue et retire le slip de ma bouche. Il ne me laisse même pas le temps de lancer un furieux « Ça ne fait pas partie de notre marché, connard ! » car mon slip est immédiatement remplacé par sa verge. À mon tour de rester à ne rien faire. Ils ont intérêt à payer d'avance s'il veut que

je lui taille une pipe dont il rêvera la nuit. De la cire dégouline le long de mes seins, m'arrachant un soupir.

— Tu tiens vraiment à rester des heures dans cette position ? Ou ne préférerais-tu pas plutôt que Gideon te chouchoute pendant que tu me sucés pour me remercier de t'avoir dessinée ? Dépêche-toi de te décider.

Gideon rit tout en continuant d'effleurer chaque centimètre de ma peau. Je fronce les sourcils en promettant silencieusement à Dorian qu'il me le paiera. Puis je commence à sucer sa queue. Je pince les lèvres mais je lui laisse les commandes. Je n'ai pas d'autre choix dans ma position actuelle.

— Très bon choix, commente-t-il.

Des mains caressent mon corps, et de la cire chaude coule le long de mon ventre pendant que la verge de Gideon me remplit complètement alors qu'il bouge enfin. Il me baise de plus en plus vite. Il est différent, je m'en suis déjà rendu compte la nuit dernière. Il est comme ivre. Heureusement, Dorian est assez prudent pour que je ne m'étouffe pas avec sa grosse queue. Si je m'étranglais, le jeu prendrait fin trop vite.

Je fais pression avec mes lèvres, lèche son gland, sa tige, avant de reprendre son membre dans ma bouche. Je ne suis plus très loin de l'orgasme. Gideon masse fermement mon clito. Prisonnière des cordes, je tremble, mes orteils se crispent, et je jette la tête en arrière alors que je jouis. Mon Dieu, cette sensation est tellement bandante. J'ai l'impression de voler et de tomber en arrière dans un précipice. L'orgasme est tellement intense que Dorian retire sa queue de ma bouche et pose ses mains de chaque côté de mon visage. Je vois son beau visage de pianiste, ses yeux bleus me disent qu'il vient d'avoir une nouvelle inspiration.

— Tu es allongée devant moi, sans défense, et tes yeux débordent d'un désir incontrôlé, susurre-t-il en suivant du doigt les cordes sur mon corps tandis que Gideon m'emporte déjà vers le deuxième orgasme.

— Mon Dieu, je n'en peux plus, gémis-je en fermant les yeux et en tirant sur les cordes.

Le désir et le feu sur ma peau ne font plus qu'un. Je ne peux pas admirer le chef-d'œuvre de Dorian, mais je peux sentir chaque goutte de cire sur ma peau. Un désir insatiable me pousse à en vouloir toujours plus, même si mon corps donne les premiers signes de fatigue. Mais Gideon n'en a pas encore fini avec moi.

— Nous savons tous les deux que ce n'est pas vrai, déclare Gideon d'un ton autoritaire.

Il masse ma perle en me donnant de profonds coups de reins, et je jouis une troisième fois, cette fois avec la queue de Dorian dans la bouche. Ils vont et viennent encore tous les deux en moi. Puis Dorian prend sa queue dans sa main et se masturbe avant d'éjaculer sur moi. Gideon jure alors bruyamment avant de se répandre en moi.

Comme en transe, pas vraiment présente, je sens un picotement dans mes bras et mes jambes, comme s'ils étaient en train de s'endormir. Moi aussi j'aimerais dormir, me rouler en boule et me laisser bercer par cette agréable chaleur en moi.

— Attends un instant, je vais t'aider à te redresser.

Dorian passe un bras sous mes aisselles et me remet en position verticale. Un liquide ne pouvant être que son sperme dégouline le long de mon ventre.

— Tu voulais parfaire ton chef-d'œuvre en y ajoutant ton jus ? demandé-je en haussant les sourcils et en hochant la tête tout en admirant la cire rouge qui dessine des lignes et des cercles sur mon corps.

Gideon détache les liens me fixant à la commode pendant que Dorian dénoue les cordes dans mon dos. Une poigne de fer sur mon épaule droite me fait sursauter.

— Ne gâche pas ce moment, Maron.

Ho, ho, j'en connais un qui me semble bien susceptible. Je vais très vite lui régler son compte. Je n'ai qu'à attendre le moment idéal, l'occasion parfaite, pour botter le cul de Dorian Chevalier.

Une fois débarrassée des cordes, un peu chancelante, je pose mes pieds sur le parquet. J'ai l'impression que le sol tremble sous moi, et pour un instant, je ne vois plus que du noir. Il est clair que je suis restée trop longtemps ligotée dans cette position et que je souffre d'un léger vertige.

Je n'ai qu'une envie : prendre une douche.

— C'était sympa avec vous, les garçons, mais j'aimerais que vous me laissiez tranquille jusqu'à ce que nous allions rendre visite à Al-Chalid. Il va me falloir le satisfaire aussi ce soir, mais d'une tout autre façon. Vous comprendrez donc que j'ai besoin de repos.

Je prends au passage le foulard de soie beige que Dorian avait abandonné sur un canapé, puis je quitte l'atelier.

Mes genoux sont encore en guimauve, mais je continue mon chemin à travers la villa. Sur les escaliers, je croise Eram, une panière à linge dans les bras.

Je me demande vraiment combien ils la paient pour qu'elle ne se soit pas encore sauvée en hurlant. Comme à son habitude, elle m'offre un sourire radieux qui illumine tout son visage. Sans savoir pourquoi, je la prends dans mes bras.

— Vous êtes la meilleure, soufflé-je, car j'apprécie réellement tout ce qu'elle fait.

Puis je me précipite dans ma chambre, directement dans la salle de bains. Douche ou bain ?

La baignoire face à la baie vitrée avec vue panoramique sur la mer est magnifique, et je décide de me faire couler un bain. Je m'empare de mon roman et me glisse quelques minutes plus tard dans l'eau chaude.

La mousse somptueuse chatouille mon décolleté. Grâce à l'huile dont m'a enduite Dorian, la cire s'effrite et se décolle d'elle-même. Allongée dans la baignoire, mes muscles se décontractent. Je connais le parfum qui m'entoure. Il me rappelle le printemps, mais aussi quelque chose de désagréable. Comme c'est étrange.

Je réfléchis longtemps avant de me souvenir de cette odeur. Je l'ai déjà sentie une fois dans notre maison. Une odeur acidulée mais fraîche, tout comme le parfum qui collait à Gideon quand il m'a rendu visite à l'hôpital pour la seconde fois. C'est le parfum de Ricarda. Je la revois soudain avec Gideon, appuyée au bastingage du voilier, lors du mariage de Dorian. Comment ai-je pu l'oublier ?

D'autres souvenirs me reviennent, et j'abandonne *Guerre et Paix* de Tolstoï. Je me souviens absolument de tout, comme si je m'étais à nouveau cogné la tête, ou comme si quelqu'un avait levé un voile dans mon cerveau. Je me souviens de ma tentative de fuite à Gênes... De Kean que j'ai croisé à l'aéroport... Du jour où j'ai emménagé dans mon nouvel appartement... Du dernier regard que j'ai lancé à notre maison une fois mes valises faites... Du jour où Gideon est encore une fois parti en voyage d'affaires... De Luis qui m'appelle pour me dire que les frères lui ont rendu visite... Du jour où je suis allée voir Léon dans son bureau pour lui demander de me redonner mon ancien travail... Et des lettres du service juridique de Ricarda.

Toutes ces images forment maintenant un patchwork dans ma tête. Et avec les souvenirs reviennent la peur, l'inquiétude et les problèmes.

Quelqu'un frappe à la porte en verre satiné à travers laquelle je peux deviner la silhouette de mon visiteur.

— Je voulais prendre de tes nouvelles. Tout va bien ? me demande Gideon avec une inquiétude exagérée dans la voix.

— Oui, oui, répliqué-je en remarquant que j'ai noyé mon roman dans l'eau du bain.

Merde ! Je dépose le pauvre livre gorgé d'eau sur le tapis de bain tandis que la porte s'ouvre.

— Est-ce que je peux t'être utile ?

— Je ne suis pas un enfant qui ne sait pas comment se servir d'un mouchoir. Gideon ?

— Oui ?

— Je me souviens de tout.

Son regard passe d'un air amusé à un air grave et inquiet, puis il s'agenouille à côté de la baignoire.

— De tout ?

— Oui. Le bain moussant m'a rendu la mémoire, dis-je, m'attirant un regard moqueur de sa part. Ne me regarde pas comme ça. Tiens, renifle. Ça te rappelle quelque chose ? Tu puais comme ça hier matin.

Les yeux de Gideon se portent instinctivement sur le flacon de bain moussant.

— Effectivement, cela me rappelle quelqu'un.

— Ricarda.

Les narines de Gideon tressaillent, puis il se lève et s'approche du lavabo.

— C'est grâce à elle que tu as retrouvé la mémoire ?

— Entre autres, oui. Elle était dans notre maison.

— Pourquoi en es-tu si sûre ?

Il se tourne vers moi et je m'assieds un peu plus droite dans la baignoire.

— J'ai senti son parfum un jour en rentrant à la maison. Tu n'étais pas encore arrivé, tu avais encore des courses à faire. Se pourrait-il qu'elle ait pu s'introduire dans notre maison sans que personne ne s'en aperçoive ? Tu as peut-être perdu tes clefs ou...

— Impossible. Je n'ai pas perdu mes clefs. Ce genre de chose ne m'arrive que très rarement.

— Mais ça peut arriver, même à toi. Il est aussi possible qu'elle ait fait faire un double, ajouté-je.

Et plus j'y réfléchis, plus je trouve que mes théories sont fondées. Gideon lave son visage et l'essuie avant de me faire face à nouveau.

— Peut-être, mais peut-être pas. Et dans quel but ?

Aucune idée, mais je vais bien trouver quelque chose.

— Pour nous espionner ? Pour pirater nos téléphones, je ne sais pas, moi. Mais elle était là, j'en suis certaine.

Il soupire doucement et s'approche de moi.

— Je n'ai vraiment pas la tête à ça. Ne m'en veux pas, mais je dois encore revoir avec Lawrence les contrats que nous voulons présenter à Al-Chalid. Je dois donc m'excuser.

Et le voilà disparu.

— Merci beaucoup, grommelé-je, énervée.

Il ne semble apparemment pas s'intéresser à ce que cette femme manigance dans notre dos. Mais moi, ça m'intéresse beaucoup. Et je sais exactement comment tirer les choses au clair. Une discussion entre quatre yeux. Jusqu'à présent, je n'ai pas échangé une seule parole avec cette pétasse, mais je crois qu'il est temps que cela change.

Si Gideon n'était pas si lunatique ces derniers temps, je lui demanderais sa permission. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je vais prendre les choses en main. Et je devrais commencer par chercher le numéro de Ricarda dans le portable de Gideon.

GIDEON

Fuck ! J'en ai jusque-là de Ricarda. Je ne veux plus entendre parler de cette femme pour l'instant.

Et puis, je remarque de plus en plus que ma concentration se dégrade et que j'ai du mal à tout contrôler. Mis à part une petite baise quand je suis *stone*. Ce sont les seuls moments supportables de la journée, le reste du temps, tout s'effondre autour de moi.

— Où en es-tu ?

J'entre dans la chambre de Lawrence que je découvre assis à son bureau en train de feuilleter une liasse de papiers.

— J'ai bientôt fini. Jettes-y un œil toi-même pour être sûr que nous n'avons pas commis d'erreurs. C'est toi l'expert.

Je m'installe en face de lui, et il fait glisser les documents sur le plateau de table.

Je plisse plusieurs fois des yeux pour pouvoir déchiffrer les lettres. Je déglutis avant de parcourir l'intégralité du contrat.

— Ça va ? me demande Law d'un ton sec en levant les yeux vers moi. Ne le prends pas mal, mais tu as une sale tête. Ne t'explode pas la cervelle à la cocaïne avant que nous soyons de retour à Marseille.

— Ne recommence pas avec ça. Je n'ai pas assez dormi, et puis Maron m'a presque pris en flagrant délit cette nuit.

La question « Et alors ? » est clairement lisible sur son visage.

— Elle n'a rien remarqué.

— Tu ne lui as encore rien dit ? Il serait cependant temps. Surtout vu que j'ai réservé une place pour toi.

Quoi ?!

Je referme le contrat.

— De quoi parles-tu ?

— De ta thérapie. De quoi veux-tu que je parle d'autre ? Tu seras admis dans une clinique privée la semaine prochaine. Il y a même une piscine et un centre spa. Si tu veux mon avis, cela sonne plus comme des vacances que...

— Tu m'as inscrit dans une clinique de désintoxication sans me demander mon avis ou même ma permission ?!

— Oui. Je ne peux plus te regarder te détruire sans rien faire.

Je me lève de ma chaise comme si j'avais été assis sur une punaise et j'abats mon poing sur la table.

Il dépasse les bornes. C'est moi, et seulement moi, qui décide de quand et si je veux suivre une thérapie. Pas lui. Je peux comprendre ses intentions, mais je ne peux pas comprendre qu'il m'inscrive pour une cure de désintoxication sans me consulter.

— Que les choses soient claires : le choix m'appartient. Tu peux annuler le rendez-vous. Et si tu as déjà versé un acompte, et bien tant pis pour toi ! Et j'ai fini de lire le contrat !

Furieux, je lui lance les papiers à la figure. Il arrive tout juste à les rattraper avant que la liasse ne tombe par terre. Puis je quitte la pièce comme une tornade. Je suis fou de rage qu'il se prenne pour mon père. Je n'ai pas encore atteint le point où je perds tout contrôle ! C'est à moi de décider quand et comment j'arrêterai de consommer ! Pas à lui. Et il n'a pas le droit de me réserver une place dans une clinique. Je sais comment les choses se déroulent dans ces établissements vu que j'y ai déjà séjourné, il y a environ sept ans. Et rien ne m'y fera retourner. Les thérapies de groupe sont remplies de *losers* qui s'apitoient sur leur sort. C'est hors de question.

Je ne peux pas non plus y passer quatre semaines ou plus sans m'occuper de l'entreprise. Surtout que je ne veux pas que Maron sache ce qui se passe. Je ne vois pas comment je pourrais justifier une absence de quatre semaines après lui avoir promis de moins voyager pour passer plus de temps avec elle, ou alors de l'emmener avec moi en voyage d'affaires pour qu'elle apprenne à connaître les ficelles du métier. C'est impossible. Hors de question que je séjourne dans une clinique ! Jamais ! J'y arriverai seul.

Quant à Lawrence, s'il continue à me casser les oreilles sur ce sujet, je trouverai bien un moyen de le forcer à me lâcher les baskets. Et il n'aimera pas ça du tout.

CHAPITRE 16

Plongés dans l'atmosphère orientale et fascinante du domicile d'Al-Chalid, nous écoutons Lawrence présenter les contrats.

Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis que j'ai rendu visite au cheik pour la dernière fois. Mais ce jour-là, nous avons passé la plupart du temps dans les jardins, entourés de fleurs d'hibiscus et de jasmin. Ce soir, nous sommes assis sur des coussins à même le sol. Les domestiques ont desservi le dîner, et nous nous consacrons maintenant au côté affaires de la soirée. Une lumière chaude et colorée dessine des formes sur les murs, les commodes sont ornées de pierres précieuses, les miroirs sont en or, et des fourrures recouvrent le sol. La décoration de cette maison doit valoir une fortune. Rien que le tapis sur lequel je suis assise doit coûter dans les 100 000 euros.

Ce monde où l'argent ne manquera jamais m'impressionne, je dois bien l'admettre. Mais je n'ai pas l'intention de me laisser intimider.

Al-Chalid a convoqué deux avocats qui contrôlent tous les paragraphes du contrat dans les moindres détails. Mais j'ai l'impression qu'il s'intéresse plus à moi qu'au document de presque soixante-dix pages posé devant nous.

— Quelle sera notre marge en cas de liquidation puisque plus de 50 % des parts vont être vendus ? demande à Gideon le premier avocat, barbu, la cinquantaine et indiscutablement belge.

Mes yeux se posent sur la liasse de papiers puis sur Gideon, qui me semble inexplicablement tendu et nerveux.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, votre investissement pourrait dans ce cas être encore plus rentable car...

Les yeux fixés sur le document, il se passe une main sur le front avant de continuer.

— En cas de liquidation, vos possibilités de bénéfices seront quasi illimitées.

Il a l'air de se sentir mal, comme s'il souffrait de maux de tête. Il est incapable de soutenir plus de cinq secondes le regard des avocats. Comme si cela était au-dessus de ses forces. De plus, il ne s'exprime pas avec autant d'éloquence qu'à son habitude quand il parle d'investissement.

— En chiffres, de quel ordre de grandeur parlons-nous exactement ? interroge le second avocat en prenant des notes dans un carnet.

Lawrence donne un discret coup de coude à Gideon dont les traits se sont figés.

— Excusez-moi un instant.

Il se lève brusquement. Il est complètement à côté de la plaque et extrêmement nerveux, ce que Lawrence semble avoir aussi remarqué.

— Permettez-moi de vous expliquer tout cela à l'aide d'un exemple, déclare Law en lançant un regard étrange en direction de Gideon et avant de s'armer d'un stylo pour dessiner des cercles représentant les différentes parts. Partons du principe d'un prêt participatif avec une participation de 0,1 % pour une cotation de deux millions...

Sous la table, Lawrence me pince discrètement la cuisse tout en continuant de débiter son jargon. La main qui m'a pincée me fait maintenant signe de suivre Gideon.

Il veut que j'aie voir ce qui ne va pas. J'acquiesce d'un signe de tête que personne d'autre ne remarque, puis je quitte la pièce et traverse le hall d'entrée à la recherche de Gideon. Il ne peut qu'être allé aux toilettes, ou dans le jardin pour prendre l'air. Une domestique m'accompagne en me montrant les endroits où je pourrais le trouver. Nous arrivons devant la porte d'une salle de bains dont la poignée est en or, et je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que j'en tirerais si je la vendais. Puis je frappe à la porte et appuie sur la poignée.

— Gideon ? Tu es là ? demandé-je.

La porte n'est pas verrouillée, il doit donc être en train de se rafraîchir. Mais le tableau que je découvre en entrant est totalement différent.

Gideon se tient devant le lavabo et est en train de sniffer une ligne. Je m'empresse de refermer la porte derrière moi pour que l'employée ne puisse pas voir la scène. Cela ferait vraiment mauvaise impression.

— C'est une plaisanterie, j'espère ?! m'exclamé-je en faisant un pas vers lui.

Il n'a pas tout de suite remarqué que j'étais entrée dans la pièce ; il ne s'en aperçoit que maintenant, après avoir sniffé sa ligne. J'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds. Ses yeux me fixent, et je peux y lire de la culpabilité, de la colère et de la peur.

— Merde, jure-t-il. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Qu'est-ce que *tu* fais ici ? le contré-je en glissant la clef dans la poche de ma jupe après avoir verrouillé la porte de la salle de bains. Depuis quand consommes-tu cette merde ?

La question est plus ou moins rhétorique, car maintenant, ses insomnies et les signes de fatigue s'expliquent et me révèlent qu'il consomme de la cocaïne depuis plusieurs jours, peut-être même déjà avant le mariage.

— Cela ne te regarde pas. Ce n'est que temporaire, pour m'aider à faire face au travail et à mes problèmes. Pas de quoi s'inquiéter.

— Pas de quoi s'inquiéter ? m'écricié-je. Depuis quand prends-tu de la cocaïne ?

Il glisse dans sa poche le petit tube et le sachet de drogue, et inspire profondément avant de me sourire.

— Pas depuis très longtemps. Ce n'est qu'une phase passagère, petite. J'ai le contrôle de la situation, vraiment.

Oh, je vois bien qu'il a la situation sous contrôle... Il est chez un cheik à qui il espère faire signer des contrats extrêmement importants, et il ne peut pas s'empêcher d'aller sniffer une ligne ! Ou peut-être même deux ! Ou plus encore. J'ai deux amies qui ont consommé de la cocaïne sans retenue, jusqu'à ce que leurs cervelles ne soient plus bonnes à rien. Pourquoi n'ai-je rien remarqué ? Merde !

Furieuse, je me détourne et cogne contre le mur tapissé de cuir véritable.

— À combien de grammes par jour en es-tu ? Peux-tu encore me l'avouer ? Cinq cents milligrammes ? Trois grammes ? Cinq ?

— Arrête de dramatiser la situation, Maron. Le moment est mal choisi pour en discuter longuement. Nous en reparlerons plus tard.

— Oh non, le moment est parfait. Lawrence est déjà en train de faire le travail que tu n'étais plus en état de faire. Ta concentration laisse à désirer, n'est-ce pas ? Tu en as de plus en plus besoin et de plus en plus souvent. Et je n'ai rien remarqué.

— Calme-toi, petite, et arrête de te faire des reproches. Tu n'y es pour rien. Je suis conscient de devoir décrocher bientôt. Mais pas encore, pas maintenant.

Bien sûr que non, puisqu'il ne peut déjà plus vivre sans. Et à ce stade, un sevrage ferait sans doute plus de mal que de bien.

— Prends-tu d'autres drogues en plus de la cocaïne ? Sans prendre en compte l'alcool.

— Arrête de m'interroger comme si j'étais complètement irresponsable.

Il avance vers moi, me prend par les épaules et plonge ses yeux dans les miens. Ses pupilles sont dilatées et son pouls bat anormalement vite, ce que je peux voir à sa carotide.

— Je veux savoir, Gideon. Nous avons toujours voulu être sincères l'un envers l'autre. Je viens de te surprendre en train de consommer de la cocaïne et je ne sais vraiment pas quoi penser. Je ne te fais pas de reproches, même si cela me coûte beaucoup. Je veux juste savoir pourquoi tu as commencé à en prendre, depuis combien de temps, et combien tu en prends. J'ai parfaitement le droit de m'inquiéter pour toi.

Il fronce les sourcils, et une ride apparaît au milieu de son front. Puis il détourne les yeux et me relâche.

— Tu veux tout savoir ? Très bien.

Après une longue pause, il commence à raconter en faisant les cent pas dans la salle de bains.

— Cela a commencé environ un mois après notre séparation, en mars, peu importe. Je me suis noyé dans le travail, sans arrêt, pour essayer de ne plus penser continuellement à toi. Mon travail était tout ce qui me restait. C'était la seule chose dans ma vie qui me donnait l'impression de ne pas être un bon à rien. Mais avec le temps...

Il sourit dédaigneusement et passe ses deux mains sur son visage avant de continuer.

— J'en ai trop fait. Je travaillais jusqu'à 2 heures du matin et me levais après seulement 4 heures de sommeil pour me remettre au boulot. J'ai donc sauté sur la première occasion pour me sentir mieux. J'étais dans un club avec Ricarda quand on nous a proposé de la drogue. L'ambiance était d'enfer et, pour une fois, j'arrivais à oublier un peu le stress et la pression, encore plus quand Ricarda et moi avons acheté quelques milligrammes. Le truc était d'une qualité incroyable, la meilleure que j'aie jamais goûtée. J'ai tenu le coup encore un peu sans cocaïne, mais j'ai fini par prendre contact avec le dealer. J'en ai d'abord pris une fois par semaine, puis tous les trois jours, puis tous les jours... tu connais la chanson. Et nous voilà arrivés à aujourd'hui. J'ai déjà eu ce problème une fois et je m'en suis sorti, déclare-t-il en essayant de dédramatiser sa situation.

— Tu as déjà eu ce problème ? répété-je.

Il a déjà été toxicomane ? Il y a tant de choses que je ne sais pas sur lui !

— Je ne t'en ai jamais parlé car j'avais honte. J'avais une très basse estime de moi-même et j'avais peur que tu ne tires des conclusions hâtives. J'ai déjà fait un séjour dans une clinique de désintoxication il y a sept ans. Je n'avais jamais replongé, jusqu'en mars dernier. Et j'ai recommencé en étant sûr d'être maître de la situation.

Ce dont tu es probablement toujours persuadé. J'ouvre la bouche, mais aucun mot n'en sort. Il mériterait une bonne gifle pour être tombé si facilement dans le piège de Ricarda. Il est évident qu'elle a tout organisé et que ces drogues ne leur ont pas été proposées par hasard. Que sait-elle d'autre sur lui que je ne sais pas ? Et à quoi joue-t-elle ?!

Les mains croisées sur le devant de ma jupe, je le regarde avec compassion. Je sais ce que c'est que de se retrouver le dos au mur, de vouloir à tout prix se libérer de ses problèmes et de ses inquiétudes. Et je suis soulagée qu'il m'ait dit la vérité.

— Qui est au courant ? demandé-je en observant son comportement presque euphorique.

Il est détendu, concentré et plein d'élan. La fatigue n'est plus qu'un souvenir. Si je ne connaissais pas la vérité, je penserais qu'il est en excellente santé physique et mentale.

Il soupire doucement, comme toujours quand il hésite à dire quelque chose.

— Lawrence. Dorian peut-être, si Law lui en a parlé. Ricarda, et maintenant toi.

Pourquoi Law ne m'a-t-il pas mise au courant ? Merde ! Il aurait dû m'en parler ! Peut-être que m'envoyer voir comment allait Gideon était sa manière de me le dire sans trahir la parole qu'il a sûrement donnée à son frère. Très malin. Il voulait que je voie par moi-même.

Gideon fait encore deux pas vers moi. Je baisse les yeux et croise les bras pendant que je réfléchis à la meilleure façon de lui prouver que je suis dans son camp.

— Je te remercie pour ta sincérité. Mais cela ne change rien au fait que tu as un problème, que *nous* avons un problème, déclaré-je, pensive, avant de lever les yeux vers lui.

— Nous ? me demande-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui, nous. Je ne vais pas te laisser faire face seul à la désintoxication.

Je l'observe d'un regard à la fois sérieux et sévère. J'hésite à le prendre dans mes bras. Il est hors de question que je le laisse en plan s'il décide de faire une cure de désintoxication. J'ai vu de mes propres yeux et subi les conséquences de l'abus d'alcool se transformant en alcoolisme pur et simple chez mon père. C'était une véritable torture par moments. J'étais trop jeune, mais je me sentais pourtant responsable. J'ai essayé de le persuader de faire une cure. Je n'étais qu'une adolescente avec ses propres problèmes. Je lui ai hurlé d'arrêter de picoler, je l'ai insulté et, dans les moments calmes, j'ai essayé de le convaincre. Je ne pouvais rien faire de plus. Ma mère aurait dû se charger de tout. Mais elle a toujours minimisé son problème tout en lui achetant des provisions en quantité suffisante. Elle cachait même toutes les bouteilles pour que les voisins et les invités ne s'aperçoivent de rien et ne commencent pas à propager des rumeurs dans notre petite ville. Un cas parfait de co-dépendance.

Neuf mois plus tard, environ, j'ai quitté la maison et j'ai été délivrée de ses beuveries, de ses escapades et de son comportement agressif ou comateux selon les moments. Qu'aurais-je pu faire d'autre à l'époque. Je n'étais encore qu'une enfant, comment aurais-je pu aider un adulte ? Surtout un adulte colérique ne voulant pas d'aide de la part de sa fille qui, selon lui, n'avait aucune idée des épreuves de la vie. Gideon connaît cette période de ma vie, je lui en ai parlé. C'est probablement la raison pour laquelle il craint que je le laisse tomber, que je l'abandonne parce que je pense qu'il ne me mérite pas.

— Je sais que ce sujet ravive chez toi des souvenirs douloureux, Maron, je le sais mieux que personne. Et je te suis reconnaissant de vouloir quand même m'aider. Mais j'y arriverai très bien tout seul.

Est-il déjà si éloigné de la réalité ?

Je pose mes mains sur ses épaules et le secoue pour lui faire entendre raison.

— Non, tu n'y arriveras pas tout seul ! Presque personne n'y arrive tout seul. Je serai avec toi et je resterai avec toi, mais seulement si tu es prêt à changer les choses. Je sais que je ne peux pas t'y forcer. Et je serai là jusqu'au bout, jusqu'à ce que tu sois *clean*. Mais ne me demande pas de jouer les spectatrices plus longtemps. Je ne veux pas être une fois de plus témoin de l'annihilation d'une personne à cause de sa dépendance. Je ne supporterai pas de te voir perdre le contrôle et devenir quelqu'un d'autre. Tu m'entends, Gideon ?!

Mes mains passent de ses épaules à son visage.

— Réfléchis à ce que je viens de dire. Je ne veux pas faire pression et je ne t'impose pas de conditions. Je te demande juste de faire une cure de désintoxication après notre voyage à Dubaï. Si tu refuses, alors je te quitterai – je ne peux pas faire autrement. Alors réfléchis bien avant de prendre ta décision. Tu souffres d'une maladie, tu n'as aucune raison d'avoir honte. Certaines personnes souffrent de dépression, d'autres sont atteintes du cancer. Contrairement à eux, tu as le choix. Tu peux décider de guérir.

Je cherche tous les arguments qui me permettraient de le convaincre, même si je sais que c'est sans espoir s'il ne réalise pas lui-même le problème. Les murailles dont s'entoure un toxicomane sont souvent dangereuses pour son entourage.

Il ferme les yeux, comme s'il réfléchissait à ce que je viens de dire. Encore perdue dans mes propres pensées, je monte sur la pointe des pieds pour l'embrasser tendrement sur la joue. Mes lèvres rencontrent une larme salée.

LAWRENCE

Je commence à me demander où sont passés les deux autres. Nous avons étudié presque tous les mots de ce foutu contrat pendant qu'eux, si ça se trouve, sont en train de s'amuser dans une salle de bains. Gideon avait vraiment une sale tête. Je suis sûr qu'il est parti pour sniffer sa prochaine dose. J'espère que Maron l'aura trouvé à temps pour le prendre sur le fait.

— Bien, il me semble que nous en avons terminé avec les formalités et que nous pouvons passer à la partie la plus agréable de cette soirée, déclare Al-Chalid après avoir signé les contrats en souriant.

Et il a raison de sourire, ces contrats ne sont pas une arnaque. C'est une très bonne affaire, pour lui comme pour nous. J'en arriverais presque à regretter le temps où je travaillais derrière un bureau. Presque. On savoure davantage ce genre de réunion avec les clients.

— Parfait. Vous ne le regretterez pas. Et n'hésitez pas à nous contacter si vous avez des questions. Ma charmante collègue sera à votre entière disposition, finis-je en désignant Maron qui réapparaît enfin en compagnie de Gideon.

— Je n'y manquerai pas. Désirez-vous boire un thé, ou peut-être quelque chose de plus fort ? nous demande-t-il après que tout le monde a repris place autour de la table.

Maron et Gideon n'ont pas l'air de s'être envoyés en l'air sur un siège de toilette valant au moins 10 000 euros. Au contraire, ils ont l'air pensifs, absents même.

— Je prendrais volontiers quelque chose de plus fort, réponds-je alors que ses avocats ont eux aussi l'air d'avoir besoin de boire un remontant.

Je n'ai rien contre le *dschallab*, une boisson à base de sirop de raisin et d'eau de rose, et agrémentée de pignons de pin et de raisins secs. Je pense juste qu'une boisson alcoolisée serait plus digne des contrats que nous venons de signer.

Un instant plus tard, on nous sert un sherry hors de prix. Je ne m'y attendais pas. L'alcool étant mal vu dans les Émirats, je nous voyais déjà en train de trinquer avec une bière mal brassée ou bien une liqueur de figue horriblement sucrée. Mais cette bouteille est une rareté venant d'Andalousie.

— *Fi sihatik*, déclare Al-Chalid en trinquant avec son thé pour fillette, puisqu'il ne boit pas d'alcool.

J'accepte son choix, même si je ne le comprends pas. Ah, l'alcool brûle d'abord doucement ma langue avant de couler dans ma gorge.

Maron, Gideon et les deux pinailleurs auxquels j'ai fourni des réponses professionnelles et détaillées boivent aussi.

— Nous nous reverrons à Marseille, Maron Noir, dit Al-Chalid en prenant congé.

Pas besoin d'être un génie pour voir à quel point Maron le fascine. Il faut dire qu'elle est vraiment unique en son genre. Mais s'il savait à quel point, il voudrait nous l'acheter, et il n'en est pas question.

— Je vous remercie de votre confiance.

Maron serre la main qu'il lui tend puis quitte sa maison immense à la suite de Gideon.

Christophe nous conduit jusqu'à notre villa, et j'intercepte le chaton avant qu'elle n'entre dans la maison.

— Tu as une minute ? demandé-je en l'attrapant par le bras pour l'arrêter.

Son regard perce ma main posée sur son bras comme le feraient un millier d'aiguilles.

— Pourquoi prends-tu la peine de me poser la question puisque tu m'as déjà immobilisée ?

Je ricane. Elle a raison, je ne lui ai pas laissé le choix. Gideon se retourne pour voir ce que nous faisons, mais ne fait pas mine de nous rejoindre.

— Bon, dis-moi ce que tu as sur le cœur. Je suis sûre à 90 % que tu avais une bonne raison pour m'envoyer tout à l'heure à la recherche de Gideon dans la villa d'Al-Chalid.

— Je n'avais pas le choix. Est-ce que tu m'aurais cru si je m'étais contenté de tout te raconter ? lui demandé-je en la prenant par le bras pour l'entraîner dans le jardin.

— Viens, nous devons discuter.

Elle plisse ses yeux de chat.

— Si par discuter tu entends baiser, alors désolée, mais sans moi, réplique-t-elle dans un soupir théâtral accompagné d'un sourire moqueur.

— Tu ne peux pas être sérieuse pour une fois. Le sexe est la dernière chose à laquelle je pense en ce moment.

— Répète un peu, rétorque-t-elle en enfonçant ses talons dans le gazon, son regard fou se posant sur moi. J'aimerais bien te l'entendre dire encore une fois.

Pour qu'elle me le ressorte au plus mauvais moment ? Certainement pas. Je ne veux pas lui donner une arme pour me rejeter à chaque fois que j'ai envie d'elle.

— Oublie ça. Nous devrions plutôt parler de Gideon, déclaré-je en m'arrêtant à côté de la piscine. Supposons que j'ai trouvé une clinique, le *nec plus ultra*, et supposons que j'aie déjà tout organisé pour qu'il puisse y entrer dès la semaine prochaine pour y suivre une thérapie, serais-tu prête à m'aider à le convaincre ?

Elle me lance un regard étonné avant de tendre une main vers moi pour caresser le col de ma chemise.

— J'ai toujours su qu'il y avait un cœur en or enfoui très profondément en toi. Je peux essayer de le persuader, mais il est toujours certain de pouvoir y arriver sans l'aide de personne. Il est primordial de ne pas lui mettre la pression. Accorde-lui un peu de temps.

Je crois plutôt que nous devrions lui injecter un sédatif avant de le bâillonner et de le déposer pieds et poings liés devant la clinique avec 15 000 euros scotchés sur le front. Voilà un plan raisonnable, contrairement à celui consistant à attendre qu'il entende raison. Un toxicomane doit d'abord vivre l'enfer, souffrir horriblement, pour qu'il accepte de suivre une cure de désintoxication. Mais Gideon a tout pour être heureux. Il vient de conclure un marché en or, uniquement grâce à moi, il a de l'argent à ne plus savoir quoi en faire... et il a Maron.

— Ne pas lui mettre la pression ? Et perdre encore de précieux mois ? Je n'ai pas l'intention de rester plus longtemps à me tourner les pouces, et tu devrais faire comme moi.

— Je ne vais pas rester à ne rien faire, Law. Mais ne lui force pas la main, me prévient-elle en marchant le long de la piscine, les yeux levés vers le ciel étoilé. Je lui ai déjà donné un genre d'ultimatum aujourd'hui. J'ai déjà eu à faire face à un toxicomane dans ma famille, et crois-moi, les mettre le dos au mur en les accablant de reproches et d'accusations n'arrange rien. Au contraire, ils recherchent la solution à leurs problèmes en cédant encore plus à la dépendance qui les tue.

Elle en a vraiment déjà fait l'expérience. Je le sais car ce qu'elle décrit est exactement ce qui s'est passé avec mon jeune frère il y a sept ans. Plus

nous l'avons menacé de lui couper ses moyens financiers, plus il a cherché une consolation dans la drogue.

— D'accord. Et comment veux-tu le convaincre d'abandonner la cocaïne ?

Maron se tourne vers moi et inspire profondément.

— Comment avez-vous fait il y a sept ans ? Pourquoi a-t-il soudain décidé de faire une cure de désintox ? me questionne-t-elle en avançant vers moi.

— On lui a retiré son permis de conduire parce qu'il conduisait sous l'influence de la drogue. Il a eu un accident, mais je crois que ce serait mieux s'il t'en parlait lui-même. Pose-lui la question à un moment où il n'est pas *stone*.

Elle hausse un sourcil, extirpe son smartphone de son sac à main et tapote dessus.

— Tu parles de cet accident ?

Elle me tend son téléphone sur l'écran duquel je découvre l'image de l'épave d'une Porsche. La photo est titrée : « *Fils junkie de PDG responsable de la mort de Blandine Borel !* »

Je pince les lèvres et acquiesce d'un signe de tête. *Pris*.

— C'est exactement ça. Comment as-tu trouvé cet article ?

— Je l'ai découvert il y a longtemps déjà, alors que je faisais une recherche sur Google à propos de Gideon Chevalier, avant notre première rencontre au club BOOSTÉ. Je savais déjà quasiment tout sur lui. Mais à cette époque, je croyais que la presse avait menti. La presse people est prête à toutes les calomnies pour vendre plus d'exemplaires.

— Mais ce n'est pas le cas, ici. Blandine est vraiment morte dans l'accident, mais ce que les médias n'ont pas dit, c'est que Gideon n'avait pas consommé ce soir-là. Il me l'a juré. Et je le crois. Il n'y avait pas de cocaïne dans son sang. Il n'y a que l'analyse d'urine qui s'est révélée positive, mais comme des traces de drogue peuvent être décelées dans l'urine après plusieurs semaines... L'accident l'a poussé au bord du précipice. Il se croyait responsable de tout, même s'il n'était pas coupable à cent pour cent. Gideon a toujours soutenu qu'il avait voulu éviter une personne se trouvant sur la route. Bien sûr, il conduisait trop vite. Tu le connais. Mais je ne crois pas qu'il soit aussi responsable qu'il le pensait. Il s'est réfugié dans la clinique, n'a plus parlé à sa famille pendant des jours et des jours... Tu connais la chanson.

Je me racle la gorge puis fais quelques pas en tendant les bras au ciel pour décontracter un peu les muscles de mon dos.

— Imagine un peu ce qui arriverait si l’histoire se répétait, dis-je d’un ton plus sérieux que jamais. Imagine dans quel état cela le mettrait.

Elle ne répond rien, mais semble perdue dans ses pensées.

— Tu sais ce qu’il te reste à faire. Bonne nuit, mon chaton.

CHAPITRE 17

Lawrence me laisse seule avec mes pensées. Un Lawrence que j'ai de la peine à reconnaître. Je suis toujours surprise de le voir agir avec morale, tout en dissimulant ses bonnes actions par un comportement souvent contradictoire.

Je m'assieds au bord de la piscine, mes bras autour de mes genoux, et je cherche la meilleure solution pour convaincre Gideon de prendre la bonne décision. Je reste immobile si longtemps, que je finis par m'endormir.

Plouf !

On me pousse, et je me retrouve dans l'eau. Merde ! Brusquement réveillée, j'ai d'abord l'impression de me noyer. Je remonte à la surface avec des mouvements maladroits et je découvre Gideon qui m'observe en ricanant.

— Ce n'est vraiment pas drôle ! craché-je en lui lançant un regard venimeux.

Avec quelques difficultés à cause de ma jupe et de mon chemisier, je nage jusqu'au bord de la piscine.

— J'aurais aussi pu te porter jusque dans notre lit après t'avoir découverte endormie ici, mais l'occasion était trop belle.

Je me hisse hors de l'eau en souriant aux dalles encore chaudes qui entourent le bassin.

— Je suis ravie que tu trouves drôle de me pousser dans l'eau.

Je fais mine de rentrer dans la maison, mais une fois assez près de lui, je le pousse avec force, l'envoyant à son tour dans la piscine. Il fait des moulinets avec ses bras mais cela ne suffit pas, et il atterrit dans l'eau, le dos en premier.

— Ne me cherche pas, darling. J'ai encore une vengeance à concocter, le préviens-je en affichant mon plus beau sourire.

Je me dirige vers la porte de la villa pendant qu'il sort du bassin. J'entends chacun de ses pas trempés derrière moi.

Je me retourne pour admirer mon œuvre dans ses habits gorgés d'eau. Il lève les yeux vers moi, et c'est alors que je remarque une traînée rouge foncée qui dégouline de sa narine droite. Il est vraiment temps qu'il réalise sa situation, et ce, le plus vite possible.

Je m'approche de lui et essuie le sang avec mon pouce. Il n'a même pas dû se rendre compte qu'il saignait du nez.

— Jusqu'où vas-tu pousser ta bêtise ? lui demandé-je en le regardant calmement mais sérieusement.

Il prend mon poignet, observe le sang sur mon pouce, puis passe son autre main sous son nez.

— On ne pourrait pas abandonner le sujet pour aujourd'hui ? Je n'en peux plus de devoir continuellement en parler.

Il me relâche et passe devant moi. Je ne crois pas qu'il ait seulement réalisé à quel point sa situation était grave. Pas encore.

Il disparaît dans la maison, et j'en fais autant. Je prends une douche très chaude. En sortant de la salle de bains, je le découvre endormi, entièrement nu sur le lit. Il dort enfin. Son corps doit être au bout du rouleau.

Vêtue d'un débardeur et d'une culotte, j'avance prudemment sur la pointe des pieds pour extirper son smartphone de la poche de son pantalon. Ce n'est vraiment pas dans mes habitudes, mais tous les moyens sont bons quand il s'agit de sa santé.

Je connais le code pour débloquent son téléphone, je n'ai donc aucune difficulté à ouvrir son répertoire à la recherche du numéro de Ricarda. Je quitte silencieusement la chambre et m'assieds sur le couvercle des toilettes dans la salle de bains.

Je lis tous les messages qu'ils se sont envoyés, et plus je les étudie, plus la douleur dans ma poitrine augmente. Il y a de tout : ils se donnent rendez-vous presque tous les jours, ils discutent de quelle chambre d'hôtel choisir, il y a même des photos d'elle nue.

Mes doigts tambourinent sur ma cuisse alors que je rassemble mon courage pour rédiger *le* message que Madame attend sûrement depuis des jours. En effet, elle lui a envoyé des SMS presque toutes les heures depuis le mariage de Dorian, mais il n'a jamais répondu. Si cette sale vache croit que je vais la laisser enfoncer Gideon encore plus dans la merde, elle se trompe.

Es-tu libre pour un rendez-vous demain ? Dans ton hôtel. J'ai envie de te voir.

Vu qu'il ne signe jamais les messages qu'il lui envoie, j'expédie celui-ci sans ajouter son nom. Je n'ai pas besoin d'attendre plus de trois minutes avant de recevoir une réponse. Elle doit dormir avec son téléphone pour être certaine de ne pas rater un seul message.

Avec plaisir. Que dirais-tu d'un petit-déjeuner au lit ? Suite 702. Pourquoi as-tu changé d'avis ?

Très bonne question. Je me frotte inconsciemment les lèvres, puis je souris avant de recommencer à taper.

Un petit-déjeuner au lit, excellente idée. Je serai là vers 9 heures. Ce voyage avec mes frères m'assomme, et l'excitation des moments passés ensemble me manque.

Est-ce que je peux laisser le texte comme ça ? Oui, elle va tout avaler. Et voilà, le message est parti. Je reçois encore plusieurs SMS très kitsch pour souhaiter une bonne nuit et d'autres disant qu'elle a hâte d'être demain, puis la salope me laisse enfin tranquille.

J'efface tous ces messages pour que Gideon ne tombe pas dessus par hasard, puis j'enferme le téléphone dans le coffre-fort du mur et j'en change le code. Cette tâche accomplie, je m'allonge à côté de lui sur le lit. Je me tourne et me retourne longtemps avant d'enfin réussir à m'endormir.

Le lendemain matin, pendant que je m'habille, Gideon met la chambre sens dessus dessous à la recherche de son smartphone.

— Peut-être qu'il a fini au fond de la piscine après ta baignade forcée ? proposé-je innocemment.

Il accepte tout de suite mon explication. Eram a déjà informé Christophe que j'aurai besoin d'une voiture ce matin. Encore un peu de fard à paupières, et je suis prête. Vêtue d'une robe fourreau blanche avec des motifs modernes, d'une paire de sandales noires et de mes lunettes de soleil, je m'empare de mon sac à main et me dirige vers le hall d'entrée. Les autres doivent encore dormir. Gideon joue au plongeur dans la piscine, et je me crois en sécurité jusqu'à ce que je croise Dorian, vêtu d'un short bleu foncé à la taille très basse.

— Bonjour. Où vas-tu comme ça ? me demande-t-il en fronçant les sourcils et en me scrutant des pieds à la tête.

— J'ai une affaire à régler dont j'aurais dû m'occuper depuis longtemps. Je peux acheter des petits pains frais en revenant.

Je lui fais même un clin d'œil car je suis d'excellente humeur. Une fois dehors, je m'avance droit vers Christophe qui a déjà sorti la Porsche. Parfait.

— Bonjour et merci, dis-je quand il me donne les clefs, puis je monte dans la luxueuse voiture.

Je me demande ce que dira Gideon quand il s'apercevra que sa voiture préférée a disparu. Sans son smartphone et sa voiture, sa vie ne vaut presque plus la peine d'être vécue. Mais j'ai besoin de la Porsche car je suis certaine que Ricarda va la guetter.

J'attache ma ceinture et règle mon siège. Je viens d'ajuster le rétroviseur et d'allumer le moteur quand la portière du passager s'ouvre. Jane s'assied à côté de moi, vêtue d'une robe claire.

— Si tu vas faire les magasins, je t'accompagne.

Faire les magasins ?

— Euh, Jane, je ne vais pas faire du shopping. Je te l'aurais dit si c'était le cas. Je suis pressée, alors descends de la voiture s'il te plaît.

Le portail électrique s'ouvre. Mais Jane serre son sac dans ses bras et secoue la tête.

— Non, je viens avec toi.

Étrange.

— Pourquoi ? lui demandé-je en jetant un coup d'œil à l'heure.

Si je ne pars pas très vite, j'arriverai en retard. Gideon est toujours ponctuel, Ricarda risquerait donc de lui écrire, de l'appeler, et ce, à répétition. S'il trouve le téléphone dans le coffre-fort, il va m'écarteler.

— Dorian pense que tu as besoin de compagnie pour effectuer ta mission.

Dorian est au courant ? Mais comment ?

Je n'ai plus le temps d'exiger la réponse à cette question. J'enfonce la pédale d'accélérateur. Le moteur hurle quand je quitte le domaine, Jane à mes côtés.

— Raconte-moi tout pendant que nous roulons. Et quand je dis tout, c'est vraiment tout.

Elle glousse tandis que je prends ma place dans le trafic, puis elle commence à raconter.

Bien sûr, Dorian a observé Gideon alors qu'il cherchait partout son téléphone, sans succès. Il a également dû remarquer que Christophe a sorti la voiture du garage. Dorian remarque toujours les petites choses qui paraissent insignifiantes, mais qui ne le sont pas.

— Que les choses soient claires, Jane. J'exige que tu restes dans la voiture pendant que je règle mon problème.

— Il n'en est pas question, proteste-t-elle alors que nous arrivons sur la voie rapide et que j'accélère.

Un conducteur de Ferrari essaie de m'impressionner par une pointe de vitesse.

Ai-je bien entendu ? Je suis les indications du GPS et, vingt minutes plus tard, je me gare devant le Jumeirah Beach Hotel. Ricarda a mentionné deux fois son nom dans ses messages, je n'ai donc pas eu besoin de demander à quelqu'un.

— Je n'ai pas besoin de ton soutien pour régler son compte à cette femme. J'y arriverai très bien seule. Attends-moi ici, ou bois un café au bar de l'hôtel, comme tu veux. Mais je dois régler cette affaire seule.

Jane descend de la voiture en même temps que moi. Dommage que je ne puisse pas l'enfermer pieds et poings liés dans le coffre. Je n'ose même pas m'imaginer la fureur de Dorian si je maltraisais sa fleur, ou si elle se blessait. Même si je sais que Jane est plus solide qu'il ne le croit. Les hommes dominateurs ont tendance à croire que leurs amantes ne sont pas capables de survivre seules à la vie de tous les jours. Mais ces femmes sont au contraire souvent plus fortes que les autres.

— Je ne vois pas quel mal il y aurait à ce que je t'accompagne, insiste-t-elle.

— Cela me ferait du mal à moi. Je t'en prie, attends-moi ici dans le foyer.

Elle grimace, mais acquiesce d'un signe de tête.

— Bien, je t'attends ici.

Gentille fille.

Je demande au réceptionniste où se trouve la suite 702, avant de monter dans l'ascenseur. Je m'observe dans le miroir, et ce que j'y vois me satisfait grandement. Arrivée à son étage, je cherche la bonne porte, inspire profondément, et frappe.

J'entends un « J'arrive ! » à travers la porte qui s'ouvre quelques secondes plus tard. J'ai du mal à me retenir d'éclater de rire quand je la

découvre devant moi. Vêtue d'une lingerie très coûteuse en dentelle noire et de bas de soie, elle recule d'un pas et fait mine de me refermer la porte au nez.

— Pas si vite, dis-je alors qu'un nuage de parfum vient me chatouiller le nez.

Je pousse contre la porte qu'elle essaie de refermer de toutes ses forces.

— Il était temps de nous retrouver face à face. Nous avons à parler. Et puis, je voulais également te remercier pour tes adorables fleurs.

Il est impossible de ne pas entendre le dédain qui pèse sur chacun de mes mots. Elle finit vite par se rendre compte qu'elle se ridiculise en essayant de me refermer la porte au nez.

— Je ne crois pas que nous ayons quoi que ce soit à nous dire, réplique-t-elle en se détournant pour s'emparer d'un peignoir en satin avec lequel elle cache sa peau nue.

Dire qu'elle croyait embobiner Gideon avec de la lingerie !

— Tout ce que j'ai à te dire, mes avocats te l'ont déjà dit.

Évidemment, elle préfère laisser le sale travail aux autres.

— Je ne suis pas ici à cause de cette histoire de droits d'auteur. Je suis ici à cause de Gideon. Nous devrions tirer certaines choses au clair, pour de bon. Et comme tu ne sors de ta tanière que quand j'ai le dos tourné, je ne voyais pas d'autre solution que celle-là pour te rencontrer. Ah ! Je vois que tu as déjà commandé le petit-déjeuner. Tu pourras certainement le déduire de tes impôts.

Je m'approche du canapé devant lequel se trouve une desserte avec le petit-déjeuner. Je soulève une cloche sous laquelle se trouvent des tranches de fromage et de charcuterie, ainsi que des œufs brouillés et une omelette. Sa main attrape la mienne et elle m'arrache la cloche des mains.

— Va-t'en ! Je n'ai rien à te dire.

Je m'installe calmement sur le canapé et la fixe des yeux.

— Oh si, et je ne partirai pas avant.

Je veux qu'elle comprenne que j'ai toutes les cartes en main.

— Commençons par le commencement. Depuis quand veux-tu récupérer Gideon ? Et pourquoi ?

Ses yeux lancent des éclairs, et ses lèvres ne sont plus qu'un mince trait sur son visage. Elle est belle, vraiment, mais nous sommes aussi différentes que la nuit l'est du jour. De notre apparence physique jusqu'à notre comportement, tout est différent.

— Nous étions ensemble bien avant qu’il ne fasse ta connaissance.

Oui, je sais. Je lève les yeux au plafond et verse du café dans une tasse que je lui tends. Puis je m’en sers à mon tour avec beaucoup de lait.

— J’ai remarqué trop tard que notre relation était exceptionnelle. Je n’ai pas besoin de t’expliquer l’effet qu’a cet homme sur les femmes qu’il désire.

Je bois une gorgée de café et l’écoute silencieusement.

— Je veux juste qu’il fasse le bon choix. Et ce n’est pas toi. Toi qui n’es entrée dans sa vie il n’y a que quelques mois. Une *escort* vulgaire qu’il a engagée pour se divertir après que nous avons rompu nos fiançailles.

C’est la première fois que j’entends parler de leurs fiançailles.

— Bien sûr, tu es une femme qui a beaucoup à offrir. Tu assouvis les désirs des hommes qui n’osent pas avouer leurs envies à leur femme. Parce qu’ils ont honte ou parce qu’ils ne veulent pas faire de mal à leur femme, peu importe. Et te voilà, la féminité incarnée, qui exauce tous les vœux des hommes, aussi pervers qu’ils soient. C’est de ça que Gideon est tombé amoureux, pas de toi. J’ai progressé depuis.

Elle boit à son tour une gorgée de café et s’installe en face de moi, comme une millionnaire qui serait en direct à la télévision.

— Je connais ses préférences maintenant, il m’en a parlé. Il m’a tout raconté à propos de vous, à propos de toi. Ce qu’il aime, ce qui le fascine.

Il ne ferait jamais une chose pareille. Il sait à quel point il m’est important de protéger ma vie privée – et il ne la divulguerait à personne, même si nous sommes séparés.

— Il m’a même parlé de ton maître, Kean Gerand, à qui j’ai rendu visite.

La chair de poule apparaît sur mes avant-bras et remonte jusque dans ma nuque en entendant ce nom.

— Je suis sûre que tu ne t’attendais pas à ça. Je suppose que tu es venue ici pour me couper l’herbe sous le pied et pour me dire de laisser Gideon tranquille. Et pourtant, j’ai tout fait pour toi, Maron, déclare-t-elle en me regardant d’un air innocent, presque compatissant. Je voulais que tu comprennes que vous n’alliez pas ensemble. Tu n’as rien à lui offrir. Tu n’es même pas capable de t’aider toi-même. Je suis prête à abandonner ma plainte et à rappeler mes avocats au bercail si tu admetts que Gideon n’est pas l’homme qu’il te faut.

Ses mots me dégoûtent, et je me contente de sourire à mes pieds. Elle est complètement aveuglée par ce qu'elle croit être la vérité. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle espionne et harcèle Gideon. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que Gideon lui ait dévoilé autant de détails sur ma vie. Comment a-t-il pu lui donner ces armes avec lesquelles elle me menace maintenant, me mettant dos au mur. J'étais persuadée qu'elle ne savait absolument rien de moi.

— Merci, mais je refuse ton offre. Je préfère payer la somme plutôt que de te donner la possibilité de pousser Gideon toujours plus près du gouffre. Je dois reconnaître que c'était bien joué de ta part. L'atteindre grâce à un point faible que je ne connaissais pas : sa toxicomanie. Et me faire croire qu'il me trompait avec toi n'était pas mal non plus.

Elle savait très bien que j'allais réagir en quittant la maison. Je prends une autre gorgée de café, mais sans quitter cette vipère des yeux

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu fais tout cela. Ce n'est pas par amour, même pas un amour maladif, constaté-je en plongeant mes yeux dans les siens, profonds comme des puits.

Il y a quelque chose de méchant en elle, ça ne fait pas le moindre doute. Pourtant, je ne saurais dire jusqu'où elle pourrait aller. Mais je vais le découvrir.

— Est-ce par vengeance ? Est-ce un sentiment d'humiliation qui te ronge de l'intérieur, parce qu'il t'a quitté ? Ou bien est-ce tout simplement le plaisir de nous faire du mal en provoquant notre séparation et en nous montant l'un contre l'autre ?

— Ni l'un ni l'autre. Pour qui me prends-tu ? répond-elle en secouant la tête, comme si ce que j'avance était complètement absurde.

Des coups frappés à la porte interrompent notre conversation.

— Excuse-moi un instant.

Elle plisse les yeux, j'ai remarqué qu'elle le faisait à chaque fois qu'elle croyait pouvoir me provoquer.

— Est-elle ici ? demande la voix de Gideon qui a dû me suivre jusqu'ici, comme toujours.

— Oui, dit-elle en se tournant vers moi, un sourire hypocrite aux lèvres, en l'invitant à entrer. Tu as bonne mine.

Peu désireuse d'entendre d'autres compliments sans fondement, je dépose ma tasse sur la desserte avant de me lever. Puis je m'avance vers Ricarda.

— Nous nous reverrons, lui dis-je en guise d’au revoir, avant de passer devant Gideon et de sortir de la chambre.

C’est un début, je sais comment elle fonctionne, ce qu’elle sait, ce qu’elle espère atteindre et comment elle s’y prend. Mais je ne sais toujours pas pourquoi. J’en saurai plus après avoir parlé avec Gideon. Et cette conversation ne se fera pas attendre. Il est allé trop loin et il m’a caché trop de choses. Qui sait ce qu’il me cache encore ?

Dans le couloir, je m’arrête devant une fenêtre et j’admire le soleil qui se reflète dans la mer. J’observe les gens sur la plage qui se disputent déjà les meilleures chaises longues et, plus loin, les courageux qui font du parachute ascensionnel. Je respire calmement, car je sais que Gideon ne mettra pas longtemps à me rejoindre.

— Nous avons à parler, murmure-t-il à mon oreille sur un ton énervé.

Il ne croit pas si bien dire.

Table of Contents

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)